





C O N T E S
M O R A U X.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

Louis Sébastien Mercier CSP

LES HOMMES

COMME IL Y EN A PEU,

ET

LES GÉNIES

COMME IL N'Y EN A POINT.

*Contes Moraux , les uns pour rire ,
les autres à dormir debout , Orien-
taux , Persans , Arabes , Turcs ,
François , &c.*

SECONDE PARTIE.



A BOUILLON,

AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXX.



432037

CSP

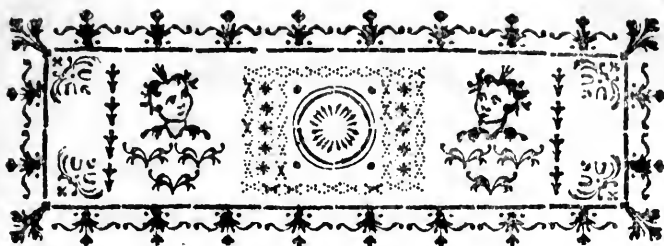
PQ

2007

M6A723

1770

V.2



C O N T E S

M O R A U X.



R E N S I,

ANECDOTE JAPONOISE.

XXXXXXXXX E Royaume du Japon , comme
la plupart des états de l'Asie ,
L est d'une antiquité aussi pro-
digieuse que son étendue est
immense , ses habitans sont gouvernés par
la crainte , comme le sont tous ceux de ses
contrées ; ils sont retenus dans le devoir
par les supplices les plus affreux ; & comme
il n'y a point de petites peines , toutes les
fautes y sont considérables : la terreur mar-
che toujours devant le Prince , le Magis-
trat n'y est point le protecteur du peuple ,

mais son bourreau; & les loix offrent le détail de tout ce qu'un esprit naturellement féroce & cruel peut imaginer de plus barbare pour punir ceux qui y manquent : on diroit qu'elles sont écrites avec le sang des malheureux qu'elles font ruisseler. On se persuaderoit aisément qu'un pays gouverné de cette façon doit être un pays sans vertu, puisqu'elle paroît ne pouvoir être autre chose que la crainte de la douleur & de l'ignominie. On se tromperoit cependant, la voix de la nature, que rien ne peut étouffer, y parle toujours avec son énergie, & les attachemens tendres y ont eu des héros. (1)

Genfoo commandoit à ce riche pays qui est le seul peut-être où les Européens ne peuvent plus apporter leurs défauts

(1) Le sujet de ce Conte est vrai; je n'ai pu le lire sans attendrissement dans quelques Journaux qui l'ont rapporté; ils devoient tous être ainsi remplis de traits de cette trempe, ils apprendroient alors aux hommes à estimer l'homme, & ils les engageroient peut-être par-là à se rendre plus estimables.

Pour lire avec plus d'intérêt cette petite histoire, il faut se rappeler que le suicide n'est point défendu au Japon, mais qu'il y est très-fréquent, & qu'il y donne une réputation de courage; que l'exercice des arts mécaniques, exclut des honneurs civils & militaires; que les supplices y sont affreux, & les crimes encore plus atroces que les châtimens; que le Prince y est un Despote tyranique, dont la volonté décide souverainement du bonheur ou du malheur des sujets qu'il gouverne, à proportion du désir qu'il peut avoir de les tourmenter ou de les rendre heureux.

avec leur argent , ni scandaliser par leur avarice , en étonnant par l'audace qu'elle leur donne ; lorsque dans une Province de cet Empire, vivoit Sinmu, Mandarin distingué par sa vertu & son désintéressement. Chargé du poids du Gouvernement , il l'adoucissoit en faisant des heureux , & trouvoit sa gloire dans l'amour & la reconnoissance de ceux qui lui étoient subordonnés ; aussi-bien , loin de profiter de sa place pour augmenter sa fortune , il n'y trouva que les moyens de perdre celle qu'il possédoit. Sa réputation s'étendit au loin , il s'attira les éloges de tous ceux qui entendirent parler de lui , il gagna l'estime de la cour , la confiance de son maître , l'amitié de ses égaux , l'amour & le respect de ses inférieurs.

Korei sa femme partageoit sa gloire & ses vertus. Trois fils élevés dans leurs principes completoient leur bonheur ; on eût dit qu'une seule ame animoit toute cette famille , qu'un seul cœur dirigeoit tous leurs sentimens ; ils ne goûtoient tout le bonheur que lorsqu'ils pouvoient tous se voir parfaitement heureux ; une larme ne mouilloit jamais les yeux de l'un , sans que les yeux de tous n'en fussent humectés ;

si un sourire gracieux faisoit mouvoir agréablement les levres de quelques-uns, le cœur de tous s'ouvroit à la joie. Tous leurs mouvemens étoient analogues, & on savoit la façon d'exister de tous les membres de cette famille, quand on pouvoit savoir celle d'un seul.

La vertu de ces personnes respectables sembloit devoir les garantir des revers de la fortune, elles n'avoient rien à redouter du dehors, puisque le bonheur de ceux qui les environnoient dépendoit de leur conservation; ils n'avoient rien à craindre d'eux-mêmes, puisqu'ils n'étoient heureux que par leur félicité réciproque; le rang de Sinmu le plaçoit à la tête de leur Province, sa gloire les rendoit l'objet des vœux de tous, & les revenus de son état leur faisoient goûter les charmes de la prospérité. Ils vivoient ainsi dans la plus grande joie, parce qu'ils espéroient de jouir long-tems des mêmes avantages, lorsque Sinmu tomba dangereusement malade, les prières de tout le peuple, les supplications de ses enfans, les gémissemens des malheureux, rien ne put suspendre le trait de la mort lancé contre lui : il expira regretté de tout le monde, & chacun crut que

le dernier souffle de sa vie devoit être le dernier moment du bonheur qu'on pouvoit espérer ; les gens de son mérite sont rares , mais la bonté du cœur dans un homme en place , est une chose bien plus rare encore.

Il est impossible de peindre la douleur de Korei , il n'y a point de couleur assez noire pour exprimer le chagrin de ses fils ; rassemblez tous les traits de l'affliction la plus juste & la plus forte, concentrez-les dans le même cœur , & vous pourrez à peine vous représenter l'angoisse qu'ils éprouverent , les déchiremens de leurs cœurs, l'amertume de leurs larmes. C'étoit le premier chagrin qu'ils ressentoient , & il étoit causé par l'objet le plus intéressant. Korei perdoit un époux dont elle étoit fière , & un ami qui faisoit le bonheur de ses jours ; ses fils n'avoient plus de ressources pour leur instruction & leur avancement. Ils perdoient tous celui qui méritoit la plus grande partie de leur amour , & qui répandoit seul les plaisirs sur toutes les portions de leur existence.

Les grands chagrins occupent trop l'ame pour lui laisser voir tous les détails de la situation où ils placent. Ce ne fut

aussi qu'au bout de quelque tems, que Kori put appercevoir l'état affreux où elle étoit reduite. Son mari soutenoit sa famille par les revenus attachés à ses emplois, & il y avoit déjà long-tems qu'il étoit mort ; elle n'avoit cependant point d'autres ressources contre la misere la plus complete. Son cœur étoit trop élevé pour devoir la subsistance à ses amis, elle sentoit trop la hauteur de son rang pour se résoudre à s'avilir par des démarches humiliantes, & elle s'intéressoit trop à ses enfans pour les exposer à manquer leur fortune par le reproche qu'on auroit pu leur faire de n'avoir pas pris soin de celle qui leur avoit donné le jour. Elle prit donc son parti, il étoit conforme aux usages du pays où elle vivoit. Elle rassembla ses enfans désolés, pour le leur communiquer. Mes fils, vous savez combien est grand l'amour que je vous porte, depuis que vous êtes nés vous avez toujours été présens à mon esprit, & depuis ce tems - là, vous avez toujours fait mes plus cheres délices ; l'affliction m'environne à présent de toutes parts, & ce qui l'augmente le plus, c'est mon attachement, & vos vertus. Votre pere nous a enlevé par sa mort nos plaisirs...

il ne fait pas, il est bienheureux. . il ne fait pas qu'il nous donne la mort... Hélas ! le dîner que nous allons faire sera le dernier que je pourrai vous donner.... Seriez-vous nés pour mourir si-tôt, & aurois-je la douleur de vous voir périr de faim?... Vous allez voir le dernier morceau de pain que je peux vous offrir, & vous ne le mangerez que ramolli par mes larmes.... Oh mes enfans ! je mourrai de douleur, si je ne préviens pas cette mort qui est affreuse, en me la donnant moi-même.... Le poison qui doit finir mes jours est prêt, je le prendrai cette nuit ; aimez-vous comme vous l'avez fait, & soyez heureux.

Toba, Jembo & Renfi, ses trois fils ; fondoient en larmes avec elle, lorsque Toba qui étoit l'ainé lui dit : Abandonnez-vous vos enfans au désespoir, & pourrez-vous mourir sans remords, quand vous laisserez vos fils désolés ? Croyez-vous qu'ils puissent survivre à la perte de leur mère qu'ils adorent ? Pensez-vous qu'ils résistent à la violence de la douleur qu'ils en ressentiront?... Vous ferez le meurtrier de ceux à qui vous avez donné la vie, après l'avoir été de vous même... Mere barbare!.. qu'ai-je dit !.. avez vous pu l'entendre sans

juger mes sentimens , & sans ressentir la vivacité des vôtres ? . . . Pardonnez à mon chagrin , mais craignez mon désespoir.---- Non , mon fils , je n'ai point voulu aggraver les peines que vous éprouvez , mon dessein est de les diminuer , en vous ôtant le spectacle de votre mere condamnée à souffrir. Pourras-tu voir , fils trop tendre , ma bouche desséchée par le jeûne , ne plus prononcer que des plaintes aussi foibles qu'inutiles ? Tes yeux auront-ils la force de regarder les miens , quand , enfoncé dans leur orbites , & manquant de vivacité , ils ne pourront plus recevoir la lumiere du jour & les images de mes enfans. Te sens-tu assez de courage pour lire sur les traits de mon visage défiguré par les convulsions de la douleur , ce que souffrira mon ame , & les tourmens de mon corps , lorsqu'il se détruira ? Pourras-tu penser que ces bras qui t'ont soutenus pendant tes premieres années , seront sans force , & enchaînés par le défaut de nourriture ? Plus barbare que moi , si tu peux voir ce spectacle. . . mais non. . . c'est un usage autorisé par nos loix. . .---Oui , mais inventé par la cruauté , & soutenu par la foiblesse.. Moi & mes freres , nous chercherons les

moyens d'éviter tout cela, & vous vivrez heureuse pour vos fils dont vous ferez le bonheur--- Quoi donc ! J'ai élevé des enfans pour se distinguer dans l'État, pour être utile à leur Prince, pour faire le bonheur de leurs Concitoyens, je sens qu'ils peuvent remplir mes vues, & je permettrai qu'en oubliant leur vocation, ils détruisent mes espérances... Mais douteriez-vous de mon amour ? C'est mon amour qui me fait tout entreprendre, qui me fait vaincre mon amour lui-même, en exigeant ma séparation d'avec vous... vos présens me feroient pires mille fois que la mort, s'ils pouvoient jamais vous nuire ; je veux qu'on sache comment Korei vous aime, on saura par-là tout ce que vous valez.--- Vous nous ferez donc abhorrer notre vertu, vous nous ferez repentir de vous avoir aimé... Mais les supplications de vos fils n'iroient-elles plus jusques à vos oreilles ? Nos larmes, qui ont si souvent ému votre cœur, ne le toucheroient-elles plus ? Oh ma mere ! voyez donc votre fils, voyez-le accablé de douleur, sa respiration trop pressée par ses sanglots, l'empêche de vous peindre les horreurs qui noircissent son ame... Voyez Jembo le second de vos fils que vous ché-

rifiez davantage, parce qu'il porte sur sa physionomie les traits de votre époux, il est comme nous, abymé dans son chagrin.. Voyez Rensî qui est le cadet, qui commence à entrer dans le monde, & qui y feroit sans conseil, si vous veniez à nous manquer... Voyez-les tous deux à vos genoux avec moi, leurs larmes, les miennes, en tombant sur vos mains, ne rechauffent-elles pas votre sensibilité ? Ne vous rappellent elles point l'amour que vous eûtes une fois pour nous ? N'augmentent-elles pas le desir que vous devez avoir de vivre avec vos enfans, d'être témoin de leurs succès ou du moins de leurs efforts, de nous voir imiter votre époux & notre pere, de mériter sa réputation, & de jouir de la gloire qu'il s'est acquise ?... Mais c'est au nom de ce pere que vous avez chéri, à qui nous devons la vie, qui vous choisit pour faire le bonheur de sa postérité ; c'est en son nom que je vous prie de penser à la conservation de vos jours... Sinmu, tu n'aurois jamais pu croire que ta tendre Korei détestât les fruits de ton amour & du sien ! Je ne vous prie plus pour nous... c'est pour lui, il vous demande de ne pas donner la mort aux plus

tendres des fils.--- Mes enfans... mais le seriez-vous encore , puisque vous doutez de mon amour... levez-vous... ma force m'abandonne. Eh bien, mon chagrin me servira de poison.

Jembo se leva ayant ce regard tendre que donne l'affliction, & après avoir pris la main de sa mere, il l'approche de sa bouche, il la baise long-tems, ensuite ayant apperçu que le visage de Korei se couvroit de larmes, il lui dit à son tour avec l'émotion la plus vive. Ce sera donc la dernière fois que vous aurez le plaisir de recevoir les caresses tendres & affectueuses de vos fils. Ce sera aussi la dernière fois, fils malheureux, que nous aurons celui de pouvoir espérer quelques preuves de votre tendresse... Pourquoi nous avez-vous donné la vie? Est-ce pour nous la rendre insupportable? Pourquoi nous avez-vous forcé, par vos vertus & votre attachement, à vous aimer & à vous adorer? Pourquoi la nature nous en a-t-elle fait un devoir? Pourquoi vous-même nous y avez-vous engagé en nous montrant de la joie, lorsque nous vous témoignons notre zele?... Notre pere en mourant, nous a recommandé de vous chérir, de rendre vos jours

gracieux , & vous ne voulez nous laisser qu'un cadavre pour remplir sa volonté . . . n'empêchez point nos larmes de couler , elles sont trop justes , & votre cœur est trop dur pour qu'il puisse en être touché ; une étrangère en auroit souffert . . . persisterez-vous encore dans vos horribles desseins ?--- Mes fils ! que j'aime à voir votre sensibilité & que vous interprétez mal la mienne. Ecoutez . . . Rensî se leva dans ce moment avec toute la vivacité de la jeunesse & toute l'impatience de la douleur , il jeta un regard sec sur sa mere , il tourna les yeux sur ses freres , il porta la main à son poignard , il le tira hors du fourreau , & fixant sa mere avec assurance , il lui dit : Vous voulez mourir ? vous mourrez , mais votre mort aura une cause aussi juste que grande , vos fils mourront avant vous , leur sang au moins pourra se mêler au vôtre , vous le verrez expirer devant vos yeux , vous verrez les derniers mouvemens de leurs corps ensanglantés , les derniers regards de leurs yeux mourans , vous recevrez les derniers adieux de leur amour qu'ils auroient voulu prolonger ; je n'attends plus que vos dernières résolutions , ou des promesses bien posi-

tives de renoncer pour toujours à vos cruels projets. Il resta devant sa mere le bras levé pour se frapper, ses freres suivirent son exemple, & s'armerent de son courage. Korei ne put résister à ce spectacle, vous m'avez vaincue, cachez ses instrumens de mort, mon sein où vous avez reçu la vie palpite, lorsque je pense à votre destruction. Je vous assure que ma conservation me devient précieuse, puisque la vôtre en dépend; mais souvenez-vous toujours que vous êtes fils de Simmu & de Korei; que votre conduite ne doit pas être indigne de votre naissance, & vous priver des emplois que vous méritez. Ils embrasserent leur mere, & remercièrent Rensiquiavoit trouvé le moyen de fléchir Korei.

Ils trouverent d'abord dans l'endroit où ils habitoient les moyens de prolonger encore pendant quelque tems leur vie; ils emprunterent, & on s'empressa de leur prêter; la vertu rassure tout le monde, l'avare la choisit pour la faire la dépositaire de ses biens. D'ailleurs, le fils de Korei étoient bien sûrs de rendre ce qu'ils recevoient, parce qu'ils avoient tous trois formé des projets qui leur en assurèrent

la facilité ; mais ils vouloient quelque chose de plus , ils vouloient rendre à leur mere l'éclat dont elle avoit joui , & se promettre qu'elle seroit pour toujours à l'abri de l'indigence ; il leur falloit des secours , des protecteurs ; mais cela n'est pas aisé à trouver , & les gens vertueux qui sont modestes , sont pour l'ordinaire les moins connus ; outre cela , ils vouloient se conserver les moyens de voir fréquemment leur mere , ils craignoient toujours qu'abandonnée à ses réflexions , elle ne se livrât de nouveau aux accès de son désespoir : cela resserroit beaucoup le cercle de leurs ressources ; cependant , avec ce qu'ils faisoient déjà , ils esperoient tout de leur amour & de leurs efforts.

Il y avoit quelque tems qu'Ankam , favori de l'Empereur , voyageant pour exécuter des ordres dont il avoit été chargé , fut assassiné dans sa route ; ceux qui commirent ce meurtre , y employerent une si grande vigilance , qu'ils ne purent être découverts , malgré l'exactitude qu'on apporta à leur recherche ; l'Empereur affligé de la perte d'un flatteur , l'étoit encore plus de ne pouvoir pastirer vengeance de ceux qui avoient ainsi diminué ses plaisirs ;

Il prit donc la résolution de faire publier par-tout l'Empire , qu'il accorderoit une somme considérable à celui qui découvriroit l'auteur du crime , & pourroit le livrer entre les mains de la justice ; il ajouta de plus , que quoique , par les loix de l'état , les parens de ceux qui avoient commis des crimes de Lese-Majesté , fussent enveloppés dans la peine du coupable , il vouloit qu'ils en fussent exempts , pourvu qu'ils déclarassent celui d'entr'eux qui en feroit l'auteur.

Dès qu'on eut publié cet arrêt dans le lieu où habitoit Korei , Rensî en fut le premier informé , il l'entendit avec plaisir ; déjà il forme son projet , & il se réjouit en pensant aux heureux effets qui doivent en résulter pour Korei & ses deux freres. Oui , ma mere & ses deux fils vont être rendus au bonheur , & ils le seront par le plus tendre des fils & le plus aimé des freres. Qu'il est doux pour moi d'avoir cet avantage ! j'en ai sûrement eu la première idée , ils ne pourront me le disputer... Pauvre Senei ! tu m'aimes comme je t'aime , tu feras glorieuse de m'avoir aimé , tu diras , Rensî fut de tous les hommes le seul que

mon cœur choisit , mais il fut aussi le plus digne de ce choix ; ton cœur vertueux applaudira à ma vertu , tu m'exciteras à remplir ce desir sublime. O Senei !... nous allions être unis , mais je suis fils avant d'être amant.

Rensî chercha ses freres pour leur communiquer cette proclamation de l'Empereur , & les idées qu'elle lui avoit fait naître. Ecoutez-moi , leur dit-il , Korei est dans un état qu'il n'est pas sûr que nous puissions prolonger , nous pouvons être malades , nous pouvons mourir , & Korei seroit sans secours ; voici un moyen de lui assurer un sort gracieux , & de faire estimer notre courage & notre vertu ; je vous ait fait connoître le dernier arrêt de l'Empereur , vous aurez pu le voir , accusez-moi donc comme coupable de cet assassinat , livrez-moi entre les bras de la justice , oubliez que je suis votre frere , vous recevrez la récompense que l'Empereur a promis , ma mere sera heureuse , & vous le ferez avec elle ; l'idée flatteuse d'avoir aimé mes parens plus que moi-même , sera pour moi la récompense la plus considérable à laquelle je puisse prétendre. Les freres de Rensî ne purent entendre

tendre ce discours prononcé avec vivacité & pensé avec chaleur, sans admirer l'héroïsme de leur frere, & sans être étonné de la vigueur de son ame, de l'étendue de ses sentimens, & de l'empire que la vertu avoit sur ses actions; mais ils ne purent l'entendre sans frémissement, parce qu'ils l'aimoient avec tendresse. O mon frere! lui dit Toba, que votre procédé est généreux! que vos projets sont nobles, & que votre ame est élevée: quand vous n'auriez que le mérite d'avoir imaginé cette action, votre nom devroit être pour jamais consacré dans les fastes de la vertu, mais ce que vous proposez avec tant de sublimité, vous l'exécutez avec courage... O Rensî! ton ame n'a-t-elle pas vu les angoisses de tes freres? Korei survivroit-elle à son cher Rensî? & crois-tu que tes freres pussent être tes accusateurs?--- Toba, vos louanges m'honorent, parce que vous estimez la vérité, mais vos plaintes m'étonnent, parce que je connois la grandeur de votre ame; les peines de la tendresse ne sont rien quand il s'agit du devoir, & quel devoir peut être plus pressant, si celui de rendre sa mere heureuse ne l'est pas?....

Vous ne voulez pas être mes accusateurs,

vous ne voulez donc pas partager la gloire d'une belle action?... Sans doute il vous sera plus pénible de me livrer à la justice, qu'il ne me sera difficile de souffrir le châtement qu'on m'infligera; mais c'est pour cela que j'ai voulu que vous m'accusassiez, si j'avois cru pouvoir vous accuser moi-même, & si j'avois douté de votre force d'esprit, je ne me ferois pas proposé pour subir le supplice; il ne me faudra que la patience pour supporter la douleur, il vous faudra tout le nerf de votre ame, pour maîtriser votre tendresse, pour m'accuser avec confiance, pour soutenir votre déclaration, & pour me voir condamner--- Vous joignez la plus grande modestie à la plus grande vertu, mais si je vois toute la nécessité de l'action que vous proposez, croyez-vous qu'étant l'ainé, je vous en laisse la gloire? croyez-vous qu'il me soit moins doux d'être utile à ma famille, & que je ne préfère pas la mort à la douleur que m'occasionnera la vôtre? --- Toba, je vous reconnois à ces traits, mais c'est justement parce que vous êtes l'ainé, que cette action ne vous regarde pas; vous l'auriez imaginée, & vous auriez voulu la réaliser, si vous aviez

été à ma place ; mais vous devez seulement l'autoriser comme chef de notre famille , & me mettre à même de ne pas perdre le fruit de notre vertu. Vous avez plus d'expérience, vous ferez ainsi plus utile à Korei ; vous posséderez plus vite des emplois qui fourniront à son entretien , vos conseils seront plus utiles à vos amis , la patrie peut-à présent tirer de vous les plus grands services. D'ailleurs, comme je suis l'inventeur de cette action , ne puis-je pas être le maître de choisir le rôle que je veux y jouer ? Mes bons freres , vous savez sans doute comme je vous aime, laissez-moi donner à ma mere cette preuve de notre amour ; mais pourrions-nous jamais vous regarder avec plaisir , si voyant souffrir Korei , nous pouvions nous dire , il n'a tenu qu'à nous de la rendre heureuse , nous pouvions l'arracher pour toujours à la misere , en nous comblant de gloire , & nous n'avons osé le faire par lâcheté. Toba , souviens-toi que je te reprocherai pendant toute ta vie , oui , je te dirai , c'est toi qui , par tes contradictions déplacées , m'as fait végéter sans réputation sur la terre , c'est toi qui n'as pas voulu contribuer à honorer les hommes par un

nouveau trait de vertu , parce que tu n'as pu être capable d'un effort généreux ; c'est toi qui , ne voulant pas secourir ta mere , es la cause de tous ses maux ; tu la feras mourir pour vouloir me conserver sans nécessité , tu arracheras au monde une personne utile à sa famille , pour ménager un sang qui n'a encore circulé pour le bonheur de personne , & qui brûle de s'illustrer... Mais l'état de Korei n'est pas désespéré , & nous pouvons encore...--- Nous ne pouvons rien , si nous manquons de vertu--- Korei ne pourra jamais apprendre ce que vous voulez faire pour elle----- Qu'elle l'ignore---Et l'amour qu'elle a pour toi--- Mais celui que nous lui devons pour le mériter.... Tu la ferois mourir de chagrin--- Vous la ferez mourir de pauvreté--- Nous mourrons nous-mêmes de douleur--- Vous aurez fait votre devoir--- Tu souffriras une mort aussi cruelle qu'infame--- Je mourrai pour la vertu , je serai mort glorieusement--- Encore une fois , cher Rensi , écoute ton cœur , consulte ta sensibilité , pense à la nôtre , peins-toi nos regrets , retrace-toi nos tourmens , vois tous nos jours rendus affreux par ton image sanglante qui nous poursuivra , tous les morceaux de pain que

nous mangerons , nous paroîtront ta chair palpitante ; nos larmes couleront sans cesse pour effacer , s'il est possible , les traces de ton sang dont ils feront couverts pour nous ; il est vrai , cette ressource est à présent unique , mais cette ressource est impossible pour nous , si elle ne l'est pas pour toi ; tu as détruit toutes mes raisons , mais tu ne peux éteindre mon sentiment , le tien.... O mon cher frere !... je crains de te parler--- Ames foibles , vous ne méritez pas de porter le beau titre d'homme , vous avez encore à maîtriser tous ces mouvemens qui n'ont jamais produit une action héroïque , qui ne font pas l'ame de l'homme , & qu'on ne doit écouter que quand on veut se livrer au plaisir. Le héros de la vertu ne voit que lui-même , l'utilité dont il peut être aux autres , l'Univers qui se le proposera pour modele & le Ciel qui l'admire.---Ton héroïsme est affreux ; il te rend inhumain--- Ménage ton cœur , Toba , & sache que le sentiment est le principe de ma vertu. Toba ne repliqua plus , il prit la main de Rensî qu'il ferroit & pleuroit en le regardant. Jembo se tournant alors vers lui , ajouta , as-tu pensé à Senci , à qui tu as donné ton

cœur , & dont tu as reçu le sien-- Cruel Jembo... Senci écouterait mieux que vous les raisons de Rensi , elle fortifierait mon courage si vous pouviez l'affaiblir.... Senci a l'âme grande , elle ne m'aimerait plus , si je pouvois me déshonorer.... Mais vous acceptez tous deux ma proposition , embrassez-moi : oh ! que je suis content , je retrouve mes frères vertueux , je les aime bien davantage. Ils se livrèrent aux douces larmes de l'amitié , & ils concerterent entre - eux la manière dont ils apprendroient à leur mère leur départ. Cependant ils redouterent tous trois cette entrevue. Rensi les exhorta à la fermeté , il les pria de contenir leurs sentimens , d'éviter un adieu , & de ne rien dire , ni rien faire qui pût un tant soit peu éventer leurs desseins , ils se séparèrent tous les trois pour se préparer à leur voyage , car ils devoient partir le lendemain. Rensi qui jugeoit tout le monde par lui-même craignoit d'être prévenu.

Toba & Jembo ne pouvoient comprendre comment Rensi qui avoit paru jusqu'alors si tranquille & si doux , avoit pu tout-à-coup s'élever à un degré de vertu aussi éminent , & pousser le courage jusqu'à

braver l'amour le plus vif, & jusqu'à mépriser les douleurs & l'infamie. Tout cela sembloit faire croître l'amour de ses freres pour lui, mettre de nouveaux obstacles à l'exécution de leurs projets, & mouvoir si fortement leurs cœurs qu'ils ne leur permettoient plus de tenir la parole qu'ils lui avoient donnée. Ils furent aussi mille fois sur le point d'aller tout déclarer à Korei, mais ils redouterent son émotion, & ils craignirent de lui faire penser que cette ressource violente fût la dernière qui leur restât; ils vouloient encore découvrir leur projet à Senci, mais ils craignoient de se déshonorer dans le public; ils s'occupèrent enfin des moyens d'exécuter entr'eux deux, ce que Rensî vouloit faire; cette idée leur plut; ils s'y arrêterent long-tems, mais ils étoient sûrs que si Rensî pouvoit le soupçonner, il viendrait dévoiler leur conduite, il leur reprocheroit le vol de sa vertu, l'inutilité de leurs efforts pour faire le bonheur de Korei. Ils estimoient trop Rensî pour lui manquer de parole sans prétexte. Ils ne savaient à quoi se résoudre, ils sont combattus entre leur bonne foi & leur attachement pour leur frere, la vivacité de leur cha-

grin & le bonheur de leur mere qu'ils voyoient dans l'avenir ; ils n'ont pas le tems de prendre de longs conseils, ils devoient annoncer le soir même à leur mere, qu'il falloit qu'ils partissent le lendemain ; ils se décident , mais leur décision rendit leur ame triste , & sembloit ne leur promettre que des jours affreux.

Les cœurs des freres de Rensi ne furent pas les seuls déchirés , Rensi lui-même voyoit l'horreur de sa situation ; les tourmens affreux qu'il se préparoit, n'étoient pas capables de faire frémir son ame ; l'infamie à laquelle il s'exposoit ; étoit au dessous de sa magnanimité ; il se représentoit sans émotion le spectacle de son supplice, mais il étoit sensible ; l'idée de quitter une mere chérie , d'abandonner Senci qui méritoit tout son amour , & qui lui promettoit de si grands plaisirs , de renoncer à la compagnie de ses freres qu'il avoit toujours tendrement aimés ; tout cela étonnoit son courage , & faisoit couler ses pleurs. Eh bien ! disoit-il, ma vertu fera plus grande , mais elle fatigue violemment l'ame. Quoi je ne verrai plus Korei, elle ne pourra me donner sa bénédiction, elle ne soupçonnera pas que le haïser que

je lui donnerai ce soir, fera le dernier qu'elle recevra de moi; elle sera défolée quand elle saura mon fort, & je ne pourrai pas lui adresser mes consolations. Etat affreux ! Pourquoi n'est-ce pas demain que tous mes projets seront exécutés, ma mort me rendra heureux, elle me délivrera de mes soupirs. Il resta long-tems sans rien dire, il étoit accablé par ses réflexions, ses sanglots étouffoient sa voix, il répétoit confusément le mot de vertu, & s'excitoit ainsi à bannir ces instans de foiblesse qui le rendoient malheureux, parce qu'ils bleffoient son courage. Il se tira cependant de cet état d'angoisse pour s'occuper de Senci. Senci que j'aime si tendrement ! il me faudra oublier ton amour & le mien; mon cœur qui a si souvent palpité en te voyant ou lorsque tu parlois, ne sera plus agité par les doux mouvemens de la tendresse; je vais mourir . . . je ne pourrai plus te ferrer dans mes bras, lire ton amour dans tes yeux, le plaisir en t'abordant, entendre la vérité qui parloit par tes levres, sentir mon existence se changer délicieusement en pensant à toi, perdre le sentiment de mon être lorsque tes levres prononçoient avec tant de grâces

ces mots qui raisonnent toujours pour mes plaisirs à mes oreilles; lorsque tu me disois, que tu m'aimes, & que tu trouvois tes délices à me l'entendre répéter après toi... Que de plaisirs s'envoleront ensemble!... Penseras-tu toujours à ton tendre Renfi.... Malheureux, je n'aurai pas cette consolation... Si on ne pensoit plus.... mais cette pensée m'est si familière que j'y penserai sans doute toujours.... Nous allions être unis; ô ma mère! il faut bien vous aimer pour quitter Senci.... non, Senci! ce n'est pas de bon gré que je te quitte, c'est la vertu, ou plutôt c'est toi-même qui me conduit à la mort. On ne peut pas te mériter à moins d'être vertueux comme toi, & le feroit-on sans épreuve; mais je ne te verrai plus, tu ne me verras plus toi-même.. cesse donc de m'aimer & ne sois pas affligée.

Tout l'amour de Renfi pour Senci se réveilla, sa résolution paroît moins forte, il croyoit craindre la mort dont l'image n'avoit pas encore pu l'épouvanter; cependant il étoit encore courageux, il formoit la résolution de ne pas revoir Senci; mais il s'y acheminoit dans le tems même qu'il ne vouloit pas s'exposer à la force de

ses regards , & il ne fut interrompu dans ses idées que par la vue de Senci elle-même ; jamais sa beauté ne fut si grande , une robe blanche d'un lin extrêmement fin composoit son habillement , & faisoit voir au travers de ses plis le riche dessin de sa taille qui étoit fine & bien prise , sa physionomie étoit belle & touchante , ses yeux vifs & animés , un sourire flatteur se promenoit sur ses levres vermeilles , & annonçoit la joie à tous ceux qui avoient le bonheur de la rencontrer ; son ame sensible sembloit animer tous ses traits , & repandoit sur l'ensemble de sa personne , ce vif intérêt qui la rendoit chère à tout le monde ; des cheveux blonds tomboient par longues boucles sur son col , on ne pouvoit la voir sans retenir son image , on ne pouvoit l'entendre sans craindre qu'elle ne cessât de parler. Tout étoit intéressant en elle. La nature faisoit toutes ses graces , & elle avoit toutes les graces de la belle nature.

Senci fut la première à appercevoir Rensi , elle ne put cacher sa joie , elle ne le vouloit pas , aussi elle alla au devant de lui avec cet air modeste & gracieux que la vertu autorise & que l'amour aime. Cher

Renfi ! lui dit-elle, je vous ai aperçu la première, & il y avoit long-tems que je vous voyois, lorsque vos yeux se sont tournés vers moi----- Tendre Senci j'étois occupé de vous, & quand on ne peut pas espérer de vous voir, on ne peut rien regarder avec plaisir ... il y a bien long-tems que je suis avec vous par mes pensées, & je souhaiterois bien que cela fût toujours de même. ----- Mais, Renfi, nous allons être unis dans peu de jours, par des liens qui me feront d'autant plus chers qu'ils seront indissolubles ----- Ah ! sans doute pour jamais ? oui, pour jamais ----- Mais vos yeux se mouillent de larmes, la tristesse couvre votre front, voulez-vous donc m'affliger ? ----- Non, Senci ! je venois ici, pour je venois pour goûter du plaisir, car je ne le trouve qu'auprès de vous, j'ai l'ame angoissée ma mere m'inquiete, je voudrois pouvoir lui faire passer des jours heureux si, vous même, vous n'étiez pas la plus heureuse des femmes Oh Senci ! ces idées sont affreuses ----- Je suis sûre de mon bonheur en les partageant avec vous, non, il ne fera jamais complet, que lorsque je pourrai le voir dépendre entièrement du vôtre...

Korei ne fera-t-elle pas contente , quand elle verra nos deux cœurs qui l'aiment , se réunir pour augmenter son bonheur ? ... Mais , Rensî , vous savez que je brode ; depuis que ma mere m'a permis de m'occuper pour vous , en me permettant de vous donner ma main avec mon cœur ; j'ai fini un ouvrage qu'il me tardoit bien de vous donner. Attendez-moi , j'avais vous le chercher. Rensî reste seul ; mais sa douleur s'étoit fort accrue ; est-il possible , disoit-il , qu'elle redouble ainsi les marques de son attachement , & qu'elle augmente la rigueur de mon sacrifice ! non , je ne devois point lui parler ma fermeté m'abandonne jamais je ne l'ai vu si belle , jamais je ne l'ai vu si tendre , jamais elle ne m'a pénétré d'amour comme aujourd'hui Oh ! que la mort me devient affreuse les douleurs ne m'étonneront pas , si le supplice que je m'ose préparer ne coupoit pas le fil de mes jours pourquoi ai-je formé ce détestable dessein ! Ah Korei ! tu ne fais pas ce que ton fils souffre , je lui dirai ... elle m'écouterà avec plaisir. Mais que deviendra ma vertu ? ce qu'elle deviendra ? Eh bien ! je mourrai , oui je mourrai , mais je mourrai sans gloire , si on ne fait pas que Senci m'ai-

moit... Fuyons ces lieux, fuyons Senci, elle seule me fait voir la vie comme le plus grand des biens. Il se disposoit à partir lorsqu'il vit Senci qui revenoit, il ne pouvoit plus la quitter, il l'attendit. Senci lui présenta une ceinture brodée en or & en argent où devoit être attaché son poignard; que d'images gracieuses elle avoit su y rassembler! son cœur avoit conduit sa main. Rensi, vous la porterez, parce que je l'ai faite, vous vous direz, celle qui m'aime pensoit à moi en la faisant----Je la garderai jusqu'à ma mort, & elle sera mes plus cheres délices; mes larmes que je ne puis retenir vous montrent toute ma reconnaissance-----Vos larmes sont ameres, & celles de la joie ne rendent pas le visage lugubre. O Rensi! voulez-vous me faire de la peine----Senci vous connoissez mon amour, j'ose ajouter, vous connoissez ma vertu, vous devez donc être sûre de ma constance..... elle sera la même jusqu'au tombeau... au delà du tombeau; cette dernière idée est la seule qui me plaise. Si vous en étiez bien persuadée je serois bien charmé..... mais vous me semblez émue... cachez-moi vos douleurs, si j'étois affligé, j'aurois bien assez de mes chagrins,

les vôtres me rendroient malheureux....
il faut que je vous quitte, adieu-----
Vous, me quitter!.... non, je ne vous
laisserai jamais dans l'état où vous êtes....
j'irai chercher ma mere, la vôtre, vos
freres, si je ne puis pas venir à bout de vous
tranquilliser; & je passerai des jours hor-
ribles, si vous ne me promettez pas que
vous en passerez de plus heureux---Oui
Senci, dans peu de tems je serai content...
je serai..... Senci, toujours, je serai
tout à vous... Adieu encore une fois---
Qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous tour-
mente? Qu'est devenu cet air enchanteur
qui flattoit tous ceux à qui vous parliez,
& qui me rendoit si orgueilleuse puisque
vous m'aviez donné votre cœur? Ah! par-
lez Renfi... Cher Renfi. Mais il a dis-
paru. Renfi, tourne ta tête & vois ma
douleur, je suis à genoux pour te prier
de revenir; mais il hâte sa course, il ne
veut plus m'entendre, il m'a caché son ame,
il faut qu'il soit bien tourmenté pour pa-
roître aussi troublé; que je suis malheu-
reuse! il m'aime cependant toujours....
lui auroit-on fait quelque tort? j'armerai
l'univers pour le défendre. Voici le pre-
mier secret qu'il me garde, il faut qu'il

soit affreux ; si sa vie étoit en danger , mais il est libre , & il n'a fait que du bien , si.... que m'importe ce qui cause son malheur , puisqu'il est malheureux. Adieu , cher Rensi , tu n'as pas voulu avoir pitié de moi , mes vœux t'accompagnent , & mon cœur sera toujours avec le tien.

Rensi quitta Senci avec une ame abattue & flétrie , il fuyoit la compagnie de sa mere , il craignoit d'aborder ses freres , il se sentoit trop agité pour pouvoir résister à de nouvelles sollicitations ; enfin , après avoir resté seul pendant quelque tems , il reprit une apparence de tranquillité , qui lui permit de soutenir la vue de ses parens , les freres annoncerent à Korei leur départ pour le lendemain , & leur absence pour quelques jours. Rensi vint à bout de cacher à sa mere son trouble & son agitation , mais ses larmes arrosèrent ses joues , il ne pouvoit se séparer d'elle ; il ne lui dit rien , il ne pouvoit plus parler , il se retira promptement pour éviter à ses freres le spectacle de sa douleur.

Mais après avoir passé une nuit cruelle , il se leva le premier , & fit tous les préparatifs nécessaires pour sa route qui devoit

voit durer trois jours, il alla chercher ensuite ses freres qui s'affligeoient & qui ne vouloient plus partir; enfin, il les somme par la parole qu'ils lui avoient donnée, & les oblige ainsi à descendre; quand ils se virent hors de la porte de la maison, quand ils apperçurent leurs chevaux prêts, ils se regardent avec le sang froid de la douleur, ils pleurent abondamment sans prononcer une parole; tous trois s'embrassent ensemble en sanglotant & en se tenant ainsi ferrés dans leurs bras, ils veulent encore l'entraîner dans la maison. Renfi prononce avec fermeté le nom de sa mere, ils restent encore étroitement ferrés ensemble pendant quelques momens. Renfi les quitte alors le premier pour monter son cheval, & les autres l'imiterent. Ils firent presque toute leur route sans rien dire, ils avoient pris leur parti, ils cherchoient des forces pour pouvoir l'exécuter. Quelques heures avant d'arriver à la ville où ils devoient remettre Renfi entre les mains des Juges, & l'accuser du crime dont on cherchoit l'auteur; Renfi dit à ses freres. Nos projets seroient déconcertés si vous présentiez aux Juges un homme libre & sans liens, il paroît

troit vous avoir suivi de bon gré, & cela ne feroit pas vraisemblable ; voilà des cordes & des fers que j'ai eu soin d'apporter pour que vous en liez mes mains, & que vous m'attachiez sur mon cheval. Toba & Jembo furent effrayés par cette nouvelle idée de Rensi ; quoi ! disoient-ils, veux-tu que nous devenions encore tes bourreaux ? renonce à tes desseins, il en est tems encore, épargne notre sensibilité qui est plus grande que la tienne & notre courage qui est moindre que le tien.---- Vous serez donc toujours incapables de quelque chose de grand, & c'est en vain que vous pouvez approuver un dessein généreux, si vous n'avez pas la force de l'exécuter, que ne puis-je m'accuser moi-même, & mériter seul une gloire que vous êtes indignes de partager !... Korei, tu as des fils qui t'aiment bien peu, puisqu'ils ne peuvent pas s'oublier un moment, quand il s'agit de faire ton bonheur. Ils furent sensibles à ces reproches, ils descendirent en pleurant de leurs chevaux, & reçurent de Rensi les cordes & les fers qui devoient lui ôter la liberté de ses mouvements. Il les encouragea à achever cette fonction qui déchiroit leur cœur, il les louoit d'avoir l'âme assez

forte pour la remplir, jamais il ne parut plus calme & plus serein : il se tournoit vers eux, & leur disoit avec sa douceur ordinaire, je vous assure que les liens que met la vertu, ne sont point pesans, ils ne gênent pas celui qui les porte; voyez s'ils m'attristent, il me semble que depuis que je les ai, la joie rentre dans mon cœur; mes bons freres, soyez aussi contents que moi, dans peu de jours Koréi sera heureuse. C'est ainsi qu'il consolait ses freres & les engageoit à remplir courageusement ce pénible devoir. Lorsqu'ils furent sur le point d'arriver, ils voulurent faire à Rensi de nouveaux adieux, mais il refusa de les recevoir : nous ne nous quittons pas si-tôt, leur dit-il, nous nous reverrons encore.

Ils s'approchoient ainsi de la ville, & quand ils furent arrivés, ils remirent Rensi entre les mains des Magistrats, ils formerent leur plainte contre lui, & fortifierent leur accusation par toutes les circonstances qui pouvoient l'appuyer. Rensi fut interrogé, il avoua tout ce qu'on voulut, & persuada à ses Juges qu'il étoit bien l'auteur du crime pour lequel on avoit fait tant de recherches inutiles. Toba & Jembo reçurent la somme que l'Empereur avoit

promise, mais on exigea d'eux qu'ils restassent encore jusqu'à l'exécution de la sentence qu'on devoit prononcer, afin de pouvoir servir de témoins à la procédure, & convaincre de nouveau l'accusé, au cas qu'il voulût se rétracter. Cela retardoit leur départ d'une douzaine de jours, parce que l'Empereur devoit être informé de ce qui se passoit pour prononcer lui-même le jugement.

Pendant cet intervalle, Senci part avec ses parens pour la ville où Renfi étoit en prison, elle y étoit allée pour faire les préparatifs nécessaires à son mariage qui devoit se célébrer, d'abord que Renfi seroit de retour; elle y arriva la veille du jour que Renfi devoit y perdre la vie, elle entendit beaucoup parler de cet événement qui intéressoit tous les habitans par son importance; l'arrêt que l'Empereur avoit rendu, la récompense qui étoit promise à celui qui en rempliroit les conditions, tout cela avoit rendu ce crime singulier, & le plaçoit naturellement dans la bouche de chacun; enfin elle entendit nommer Renfi & ses freres, l'un comme l'accusé, les autres comme les accusateurs; elle frissonne d'horreur, le

désespoir s'empare de son ame , mais l'amour excusa toujours son amant ; elle apprend en même tems les tourmens qui sont réservés à son cher Rensi , le crime qu'on lui impute , elle est glacée d'effroi , mais elle ne doute pas de l'injustice qu'on va commettre ; elle trouve une espece de plaisir à penser qu'il est innocent , & qu'elle peut encore l'aimer par sa vertu. Elle cherche Toba & Jembo , elle les trouve tous deux livrés à la plus violente douleur ; c'est en vain qu'elle les questionne sur ce terrible événement, ils lui répondent qu'ils n'en savent pas plus que le public qui lui avoit tout appris , elle irrite encore leurs peines par la sienne , elle déchire leurs cœurs par ses reproches , elle les désespere , en les accusant d'être les meurtriers de leur frere , elle les supplie de lui fournir au moins l'occasion de voir encore son cher Rensi , d'apprendre de sa bouche son innocence & son amour , & de pouvoir à ses côtés l'affirmer du sien.

Quelques heures avant le supplice , elle trouva le moyen d'entrer dans la prison ; quel spectacle pour elle ! après avoir entendu le bruit lugubre de plusieurs verroux qu'on ouvroit , elle entra dans le lieu où

étoit son cher Renfi; à la lueur d'une faible lampe, elle découvre ce lieu d'horreur & de tourmens, elle voit Renfi couché sur la paille, le corps presque dans l'eau. Son visage étoit pâle & défiguré, ses yeux avoient perdu dans les larmes ces traits de feu qui en partoient à chacun de ses regards, sa tête étoit penchée, il soupiroit profondément, & répétoit sans cesse, en pleurant, le nom de sa mere & celui de Senci; elle l'entendit, & son ame en fut pénétrée; elle se précipite dans ses bras pour l'embrasser, mais elle le trouve chargé de fers; elle lui montre alors l'amertume de sa douleur par ses sanglots, elle lui annonce qu'elle vient mourir avec lui, & que s'ils ne sont pas unis pendant leur vie, ils le seront au moins par leur mort: elle exige de Renfi l'histoire de son infortune, Renfi lui dit la vérité, elle fond en larmes. Quoi donc! le seul homme qui mérite mon amour me seroit ôté? ah! j'irai publier ton innocence & la barbarie de tes freres; non, tu ne mourras point. Renfi accablé par la douleur de Senci, employa le reste de ses forces pour la consoler. Voulez-vous donc rendre ma mort plus terrible? Rien ne peut plus la sus-

pendre, ma vertu vous déplairoit - elle ?
 je l'ai aimée autant que vous. Voyez mon
 cœur... mais vous en avez chassé la joie
 que m'inspiroit ma conduite , mes derniers
 momens vont être affreux... tout mon
 cœur est à toi.... ton amour ne m'a jamais
 procuré que du plaisir, feroit-il mon déses-
 poir à présent que je touche à la mort?...
 excite mon courage , tu admires sûrement
 la noblesse de mon action.--- Oui , mais
 rien ne m'étonne plus que son atrocité ;
 ah ! Renssi , plus barbare que ceux qui te
 condamnent , tu m'as oubliée , non , tu
 n'as pas prévu l'état où je me trouve ,
 & tu ne m'aimes point , si l'ayant prévu ,
 tu n'as pas voulu le prévenir... pleurs
 inutiles ! vous ne pouvez l'émouvoir...
 cœur inhumain ! les larmes d'une femme
 n'ont jamais été sans effet... non , jamais
 tu ne m'aimas sincèrement... tes promesses
 furent des mensonges... l'aveu de ton
 amour , une trahison... tu soupîres , ah !
 sans doute c'est parce que tu vois tes per-
 fidies découvertes , tu pleures , mais c'est
 de dépit , tu vois que tes vertus ne sont
 plus sans taches. Malheureux , vantes ta
 vertu ; c'est celle d'un assassin. Crois-tu
 que ma mort ne suive pas la tienne ? Mais

tu ne mourras point, je veux que tu vives ;
oui, tu vivras, pour voir ma douleur,
pour entendre mes reproches, & pour sa-
voir que je méprise ton amour. Renfi s'é-
vanouit, elle cherche à le ranimer, elle
l'arrose de ses larmes, elle s'arrache les
cheveux ; j'ai donc été ton premier bour-
reau ? tu es mort à présent & c'est moi...
oui, je t'ai ôté la vie ; elle le couvre alors
de ses baisers, elle l'appelle, elle le prie
d'excuser sa fureur ; mais il n'est pas plutôt
revenu à lui-même, qu'on entend une
troupe de soldats qui descendent pour le
conduire au supplice ; elle les voit entrer
avec courage, sa douleur lui fournit des
forces, elle couvre de son corps son cher
Renfi, & l'enferme dans ses bras. Non bar-
bares, leur dit-elle, vous n'accomplirez
pas votre crime, vous n'affassinerez pas
l'innocence ; ils ne peuvent l'arracher de
ses bras. Tuez-moi, vous ne pourrez ja-
mais m'en éloigner autrement ; elle résistoit
à tous leurs efforts. Renfi avoit beau s'oppo-
ser à cette conduite par ses larmes & ses
prieres, elle étoit sourde à tout ce qu'il
pouvoit lui dire, enfin, on les conduit
ensemble au lieu du supplice, ils n'enten-
dent que les larmes & les gémissemens

du peuple qui les voit passer ; les discours que Senci avoit tenu aux gardes dans la prison , volent de bouche en bouche. Déjà on se prépare à attacher Renfi au poteau fatal où il devoit être brûlé à petit feu. Senci armée de la fureur se précipite au milieu des soldats , elle s'empare d'une épée & menace d'en frapper le premier qui oseroit toucher Renfi ; elle raconte alors au peuple assemblé l'histoire de ce vertueux fils. Tous l'admirent , tous s'empres sent à renverser les instrumens de son supplice ; les Magistrats arrivent , elle leur raconte encore avec l'éloquence du sentiment ce qui s'étoit passé. Toba & Jembo viennent avouer leur tromperie pour prévenir la mort de leur frere , ils sont reconnus par plusieurs personnes qui rendirent justice à l'innocence de Renfi , & prouverent l'impossibilité qu'il y avoit , qu'il eût pu être l'auteur du crime qu'on lui avoit imputé : on ne peut plus douter de la vertu de Renfi , & on admira le motif d'une si belle action.

Les Juges dépêchent à l'instant un courrier à l'Empereur pour lui faire part de cet événement , l'Empereur éprouva toute l'admiration de ses sujets , il voulut voir Renfi & Senci , il voulut voir Korei &

ses deux fils, toute cette famille étoit devenue intéressante pour lui, il accorde à Rensi la place qu'avoit eu son pere, Rensi la demande pour son ainé, l'Empereur la lui refuse, en lui promettant de placer Jembo d'une façon distingüe, il félicite Korei d'avoir de tels enfans, & voulut qu'on célébrât à la Cour le mariage de Rensi & de Senci.

Un bon fils fait toujours un bon mari, un bon maître & un bon Magistrat.





Z E M I N

E T

G U L H I N D Y ,

CONTE MORAL.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

DANS les tems les plus reculés du monde , les Génies qui habitoient encore notre globe étoient soumis à Firnaz , Esprit bien-faisant & favori de l'Être Suprême. Les airs , les montagnes , les bois , les rivières , la mer & les abymes souterrains obéissoient à son empire. Les Nymphes , les Sylphes & les Gnomes reconnoissoient ses loix. Un penchant éternel à l'amour le rendoit l'ami du genre humain , & , de toutes ses occupations , celle de faire du bien aux hommes lui étoit la plus chere. Leurs enfans voyoient à peine la lumière , qu'il les mettoit sous la protection invisible de Génies tutélaires. Il prenoit lui-même un soin par-

ticulier de ceux dont la physionomie annonçoit une belle ame. C'étoit lui encore qui , dès leur plus tendre enfance , se plaisoit à former les Poètes qui devoient un jour chanter la sublime vertu. Il veilloit sur le tendre cœur des filles , & fauvoit au bord du précipice l'innocence de l'ardente jeunesse.

Mais de tout ceux qu'il aimoit , un beau couple étoit l'objet de ses complaisances les plus attentives. Il l'aimoit comme il auroit aimé ses enfans. Aussi dans tout l'univers n'étoit-il point de jeunes mortels plus dignes de la tendresse du Génie. Zemin & Gulhindy , fortis tous deux du sang des Rois , étoient l'espérance de deux peuples qui couvroient les campagnes de la florissante Arabie. Un destin immuable , dont les décrets écrits sur des tables d'or avoient été dévoilés à Firnaz , lioit par la fortune deux cœurs que la nature avoit déjà secrètement unis par la plus puissante sympathie. Le favori de l'Être Suprême résolut d'en faire un modèle pour la postérité , & de leur procurer une félicité , qui , comme leurs charmes & leurs vertus , surpassât celle des autres humains.

Il versa dans le cœur de Zemin les no-

bles desirs , le courage , la tendresse & tout ce qui forme les Héros , non ceux qui sont les fleaux des peuples , mais ceux qui par leur amour pour l'humanité , méritent d'être les Dieux de la terre. Gulhindy occupoit encore plus que Zemin les soins de Firnaz. Il répandit sur son corps tous les charmes du printems. L'amour brilloit dès l'enfance dans ses tendres yeux , & les ris voltigeoient comme les Zéphyrs légers autour de ses levres , qu'ils baisoient sans cesse avec un nouveau plaisir.

Ornés ainsi des dons du Génie , l'un & l'autre avançaient en âge , sans se connoître , & l'un & l'autre étoient élevés de la même manière. Le Génie avoit apparu lui-même à leurs parens ; il leur avoit donné le plan d'une éducation conforme au but qu'il se proposoit , & ses ordres furent inviolablement exécutés.

L'amour devoit rendre le bonheur de Zemin & de Gulhindy aussi parfait que celui dont les ames vertueuses jouissent dans l'Elysée. L'un devoit être enfin nécessaire au bonheur de l'autre. Voici les moyens que Firnaz jugea les plus propres à faire réussir ce projet. Dès l'âge le plus tendre , il sépara le Prince de tout

commerce avec le sexe. A peine eut-il quitté le sein de sa mere, qu'il fut enlevé aux embrassemens des femmes. Sa mere même ne le vit plus. Une maison entourée d'une forêt, éloignée du commerce des humains, devint sa retraite. On lui choisit les instituteurs les plus renommés pour les lumieres & les sentimens. On fit couler dans son esprit, nourri des plus utiles connoissances, une sagesse lumineuse & dégagée de l'embarras des vaines subtilités. Ce fut là que tu lui enseignas, adorable vertu, comment vivent les hommes dignes de vivre éternellement. Ce fut là qu'il reçut les leçons de la prudence, non de celle qui régné aujourd'hui, & qui excite l'indignation des belles ames, mais de celle qui enseigne l'art inestimable de faire le bonheur des peuples. On lui apprit de bonne heure à connoître le mérite des arts & la dignité des grands talens. Deux Sages, dont les chants nobles attiroient souvent les Dieux de la forêt, avoient particulièrement gagné sa confiance. Il les aimoit & les écouloit avec plaisir, lorsque dans des repas enjoués & au milieu des coupes couronnées de fleurs, ils célébroient les actions généreuses des Héros.

Son esprit fut ainsi formé. Les exercices endurcirent son corps au travail, & il laissa bientôt derrière lui dans cette carrière ceux qui s'y faisoient le plus distinguer.

On découvroit dans le moindre de ses regards un esprit élevé, & ses manieres annonçoient un Héros. Seize ans s'étoient écoulés, & il ignoroit encore qu'il étoit un sexe fait pour réunir tous les charmes & pour occuper tous nos desirs.

Les défenses de Firnaz avoient imposé silence à tout ce qui l'environnoit, & ni la voix de ses amis, ni la lyre qui aime à chanter l'amour, ne l'avoient instruit de la félicité des amans. Son cœur avoit jusqu'alors été satisfait des embrassemens du noble Sittim. C'étoit de tous les jeunes gens de son âge celui qui lui ressembloit le plus par la figure & le caractère. Il l'avoit préféré à tous les autres pour en faire son ami.

Pendant que Zemin, sans connoître la plus belle moitié de l'univers, grandissoit solitairement dans le sein de la sagesse, Gulhindy étoit formée pour lui par Firnaz lui-même. Les ordres du Génie avoient écarté loin d'elle tous les hommes. Renfermée

dans un palais retiré, elle passa ses premières années dans l'innocence, parmi des compagnes aussi jeunes qu'elle, & belles comme les fleurs dont se pare la nature renaissante. Huit ans s'étoient à peine passés dans les bras de sa mere, lorsque le Génie enleva secrètement Gulhindy, un jour qu'elle erroit dans un labyrinthe de verdure avec sa chere Syrma. Tel étoit le nom de la plus belle de ses amies. Après avoir calmé ses craintes par les consolations les plus tendres, il l'entoura d'un nuage argenté, & la transporta dans une isle, dérobée à la vue des nochers par des nuées éternelles. Douze Nymphes, rivales de la beauté de l'Aurore, reçurent Gulhindy sur le rivage fortuné. Elles la conduisirent par de longues allées de myrthes dans le brillant palais de marbre, où Firnaz avoit coutume de se retirer, lorsque la méchanceté des humains l'avoit lassé d'aimer des ingrats.

Semblable au mois de Mai couronné de roses, & le plus beau de tous ses freres, Gulhindy s'épanouit & surpassa sans le savoir les Nymphes ses compagnes. Son jeune cœur n'étoit encore agité d'aucun desir, & la vertu seule avoit droit de l'émouvoir.

Témouvoir. Le Génie qui, comme une autre Minerve, veilloit continuellement sur elle, n'oublia rien pour disposer son ame à recevoir l'amour qui devoit l'animer un jour. Souvent, à la lumière tranquille de la lune, il la conduisoit, accompagnée de Syrma, dans de paisibles vallons. Là il mêloit aux sons de sa guitare d'or des chants sublimes sur la naissance de l'ame, sur les beautés de l'heureuse nature, sur son innocence, & sur les douceurs d'une sainte amitié. L'harmonie puissante de ces accens répandoit dans le cœur sensible de la Princesse une satisfaction qui avoit quelque chose de céleste. Un sentiment délicieux ébranlant quelquefois son ame, de paisibles larmes s'échappoient de ses yeux, & couloient comme des perles sur son teint de roses. Alors elle serroit tendrement Syrma dans ses bras, & sentoît redoubler sa joie dans ceux de son amie. Les songes mêmes ne lui laissoient point soupçonner qu'il fût des plaisirs plus vifs.

L'amitié tenoit donc dans son cœur la place de l'amour, & tous ses vœux, toute son affection n'étoient que pour Syrma. C'étoit à elle seule que Gulhindy desiroit de plaire. Elle cherchoit avec timidité dans

les regards de son amie, si le contentement régnoit dans son ame, & le moindre nuage qui troubloit la sérénité du front de Syrma faisoit trembler la Princesse. Partagés au contraire avec sa tendre amie, ses plaisirs lui devenoient plus agréables, à peu près comme l'on voit l'activité de la lumière augmentée par la réfraction.

Cependant approchoit le tems de la fleur de son âge. Les desirs qu'amene cette saison de nos jours, foibles dans leur naissance, s'étendent & se multiplient avec rapidité, & ce tems ressemble à un clair ruisseau, qui, à peine sorti d'un roc de marbre, coule à travers des champs fleuris, prend d'autres ruisseaux dans sa course, se gonfle & se hâte de devenir un fleuve superbe.

Les desirs de Gulhindy croissent avec son sein, & lorsqu'elle s'abandonne à elle-même, elle éprouve un vuide que les baisers de son amie ne peuvent remplir. Plongée dans une agréable mélancolie, elle erre dans les ombres de la forêt; des soupirs secrets lui échappent inopinément, & le sentiment qui les excite se peint bientôt dans ses discours. Quels mouvemens inconnus! s'écrie-t-elle. Gulhindy;

que sens-tu ? D'où viennent ces soupirs ? Que signifie ce frisson qui semble te dire quelque chose ? Quels sont les vœux secrets qui t'enlèvent ? Quels sont les desirs que je forme , & que je ne puis satisfaire lorsque je m'abandonne tendrement aux bras de ma chere Syrma ? Envain je m'attache à découvrir dans ses regards si elle m'aime ; je n'y trouve point ce feu que j'y cherche , je sens même que je ne pourrai jamais l'y trouver. Ses yeux tranquilles ne s'animent point , ils ne me parlent point assez , & il semble qu'il manque quelque chose à ses baisers. Pourquoi mon tendre cœur se remplit-il au contraire de plaisir , lorsque Firnaz touche la guitare ? Pourquoi s'y élève-t-il des sentimens qui me surprennent ? Je me perds alors dans des douces rêveries , sans que mes pensées qui se succèdent s'arrêtent à aucun objet qui puisse me satisfaire. Quelles sont enfin ces émotions que je sens , lorsque , me promenant dans le calme de la nuit , les chants du rossignol viennent frapper mon oreille ? Il se plaint ; je partage les peines , sans trop savoir ce qu'elles sont ; mon sang échauffé se précipite dans mes veines ; je devrois , ce me semble , former aussi des plaintes ;

mais j'ignore de qui ou de quoi je dois me plaindre.

Voilà comme s'exprimoit Gulhindy, & elle étoit étonnée de s'entendre s'exprimer ainsi. Elle s'étoit approchée d'une fontaine. Le crystal poli des eaux lui présenta son image. Gulhindy surprise la contempe avidement & avec admiration. Quel est cet être charmant ? dit-elle. Que vois-je ? Seroit-ce une Nymphé ? Ah, que les ondes qui la baignent sont heureuses ! Mais comment ! Cet être des ondes se tourne vers moi ! Il recule quand je recule ! Il approche quand j'en approche, & ses traits se confondent quand je me dispose à l'embrasser ! Mais si cette figure étoit mon image ! Ne vois-je pas les fleurs de ces bords se répéter ainsi, & ces jasmins se peindre dans les eaux ; c'est sans doute mon portrait que je vois. Les agrémens & les charmes que j'y découvre regnent sans doute sur mon visage, & je vois bien que Syrma ne m'a point flattée.

Mais à quoi sert toute cette beauté ? Pour qui ces joues sont-elles colorées ? Que dit le sourire de cette bouche ? Tout cela m'est-il donné inutilement ? Cette rose m'invite à la faire éclore sur mon sein, &

s'offre à me parfumer. Mais toi, Gulhindy, pour qui la nature te para-t-elle ? Pour qui te donna-t-elle tant d'attraits ? N'y a-t-il point quelque être créé pour sentir & pour partager les mouvemens qui m'agitent ? Il est vrai que Syrma m'aime, & que je lui suis plus chère que ses autres compagnes ; mais sa tendresse ne me fait point jouir du plaisir d'être aimée autant que je voudrois l'être. Ah ! Firnaz, s'il est un cœur fait pour moi, que n'entend-il mes souhaits ! Mais peut-être sont-ils vains & sans objet. Où est cet être dont je n'ai qu'une idée confuse, & dont la présence me devient cependant si nécessaire ? Ah, si je le trouve jamais & qu'il m'aime, si transporté d'une ardeur égale à la mienne, il voloît dans mes bras, je m'abandonnerois aux siens, & je sens qu'un rayon céleste pénétreroit mon âme. Si ce cher objet n'étoit créé que pour moi, si dans chacun de ses regards je voyois briller ce feu, ces desirs que j'éprouve, réveillée par l'aurore, j'irois au bord d'une claire fontaine cueillir les plus belles fleurs pour en orner les cheveux de cet être aimable. Couchée avec lui sous l'ombre d'un myrthe, la tête appuyée sur son sein, je chanterois tendre-

ment notre amour. Ah, que nos transports nous rendroient la vie délicieuse! Ah, combien!... Mais desirs insensés! Après quoi soupirez-tu, Gulhindy! Que te manque-t-il dans ce séjour de paix? N'es-tu pas assez heureuse sous les ailes du puissant Firnaz? Mais d'où vient que la sérénité & la joie de mon enfance disparaissent? D'où vient que le printems, dont la présence riante m'inspiroit autrefois une si douce joie, ne fait à présent qu'exciter & augmenter en moi des desirs dont je ne puis définir la nature?

C'est ainsi que, livrée à une tendre inquiétude, Gulhindy s'entretenoit avec elle-même. Le Roi des Génies caché à sa vue par un nuage, l'entendit & triompha de voir s'allumer dans son sein une ardeur dont l'excès alloit faire sa félicité.

Cependant le cœur de Zemin étoit troublé par des mouvemens semblables, mais plus impétueux. Son front, auparavant si serein, ressembloit à un jour d'Été, qui, après une belle matinée, se couvre de voiles ténébreux. Zemin n'étoit plus l'image vivante des ris & de l'allégresse. Il cherchoit la solitude, fuyoit son ami, & s'enfonçoit dans des bosquets impénétrables à la

lumière. La verdure nouvelle & les charmes des campagnes rajeunies ne faisoient qu'augmenter son chagrin. Il auroit voulu que toute la nature fût triste, & que pour satisfaire son ame, elle ne se revêtit que de sombres couleurs. Déjà pendant toute une année, il s'étoit livré à ses rêveries. Il aimoit Sittim; mais son cœur desiroit quelque chose que toute la tendresse de son ami ne pouvoit lui faire rencontrer. Souvent il cherche à approfondir comment se sont formés dans son ame les mouvemens qui lui ont ravi son repos. Il suit le nouveau penchant qui l'agite; il cherche à percer les replis de son cœur; mais c'est un labyrinthe où il s'égare.

Un jour, se promenant au lever de l'aurore, la tranquillité du matin & les ombres qui ne laissoient encore qu'entrevoir les objets, augmentèrent sa mélancolie; il erra long-tems d'un pas incertain, & laissa enfin échapper ces paroles: non, ce n'est pas en vain que j'éprouve des desirs; sans doute ils m'annoncent un bonheur plus grand que celui dont j'ai joui jusqu'à présent. Avec quelle ardeur ferois-je souvent d'être aimé de Sittim encore plus qu'il ne m'aime! Je m'empresse dans les

momens de l'embrasser pour épancher dans son sein mille mouvemens différens de tendresse. Mais à peine le vois-je , que mon cœur se glace & semble se resserrer. Non , quoique j'aime Sittim , ce n'est pas lui qui fait l'objet du penchant qui m'entraîne. Mais pour qui sont ces desirs ? Ne seroient-ils qu'une illusion ? Seroient-ils vains comme les résolutions que les hommes prennent pendant le sommeil , ou comme les figures que forment les nuages & que le vent dissipe ? Mais la nature , dans les ouvrages de laquelle le sage Mirza ne me fait remarquer que de l'ordre & de l'harmonie , donneroit-elle au cœur d'un être créé pour l'éternité des desirs qui surpassassent sa puissance ? Non sans doute. Mais pourquoi ne vois-je pas dans Sittim le même trouble dont je suis possédé ? Le calme regne toujours sur son visage serein. Il n'est agité par aucun desir qu'il ne puisse satisfaire. Suis-je donc le seul mécontent sur la terre , le seul qui soupire toujours , & qui toujours moins aimé qu'il ne désireroit l'être , cherche un objet dont les inclinations ressembleraient aux siennes ? Ah , puissante nature , que n'as-tu produit un être semblable à celui que crée souvent

mon imagination ; c'est un village céleste , & qui a quelque chose de divin que je vois alors devant moi. Je donne à ses yeux tout le brillant de la voûte azurée. Je répands sur son sein & sur ses joues le tendre éclat de la rose , & la blancheur de l'albâtre sur son beau corps. Son regard me sourit plus noblement & avec plus de tendresse que ne m'a jamais souri Sittim. Tout transporté , j'embrasse cette belle chimère , qui en rougissant modestement , se jette dans mes bras & tremble sur mon sein. D'où viens-tu , image enchanteresse ? Habites-tu une terre plus fortunée que la nôtre ? Ne ferois-tu point une fleur des champs Elysées , ou la favorite des Dieux ? Mais que dis-je ? Non , tu es la même après laquelle je soupirai si souvent au milieu de la nuit. A ton aspect , tous mes desirs sont apaisés. Tes regards versent dans mon ame le repos , la volupté , & une joie que je n'ai jamais éprouvée. C'est toi que je cherche. C'est toi que mes soupirs conjurent de paroître à mes yeux.... Apprends-moi , Nature , où tu caches cet objet , & sur quel climat roule le ciel qui éclaire ses yeux. Peut-être l'éleves-tu quelque part au milieu des rochers , dont les fleurs se

fletrissent de honte d'être surpassées par sa beauté. Ah , puisses-tu la conduire au-devant de mes pas ! Doux Zéphyr , qui badinez autour de cette belle personne , précédez-la , lorsqu'elle approchera de moi , & avertissez-moi de sa présence par vos soupirs. Vous , ruisseaux argentés , que votre cours rapide me conduise à l'endroit fortuné où couchée au milieu des fleurs elle repose sur vos bords.

Ayant parlé ainsi , il se plongea dans la rêverie la plus profonde. Firnaz , qui du haut d'un cèdre avoit écouté Zemin , peignit à ses yeux le portrait de la divine Gulhindy. Zemin suit cette image à travers mille buissons , & croit la voir encore long-tems après qu'elle est disparue. Il vole après cette ombre chérie , en suppliant les bois de ne pas lui cacher l'objet de sa tendresse. Voilà le tems , se dit Firnaz à lui-même , de contenter deux cœurs qui se cherchent. Je veux que Zemin rencontre inopinément Gulhindy , dont le fantôme fait l'objet de sa poursuite ; qu'ils frémissent de joie en se rencontrant. Avec quelle volupté verrai-je du haut d'un nuage combien ils seront étonnés de se trouver , comment en voulant se fuir ils se senti-

ront arrêtés , comment enfin la surprise , le plaisir & l'admiration feront couler leurs larmes.

Firnaz se transporte aussi-tôt sur les aîles des vents dans la contrée où Gulhindy dormoit encore. Un songe envoyé par le Génie venoit de lui tracer l'image du Prince. Elle l'avoit vu errer dans les bois , comme si , entraîné par une inquiétude pleine d'impatience , il eût cherché un ami égaré. En l'apercevant , un doux frisson avoit ébranlé tout son cœur , qui en se gonflant avec timidité , se sentoit emporté par une puissance intérieure vers ce cher objet. Mais dans l'instant où l'inconnu paroissoit la découvrir à son tour , attacher sur elle un regard immobile , & dans l'enthousiasme de sa joie s'élancer vers elle , le charme de l'illusion fut rompu , & , avant que Gulhindy pût s'arracher à la surprise & au sommeil , Firnaz vint , avec la même rapidité que la pensée parcourt les espaces du tems , la transporter sur la route où Zemin cherchoit tristement l'image qui s'étoit offerte à sa vue.

Sortie tout-à-coup de son assoupissement , elle regarde autour d'elle , & ne peut

comprendre comment elle se trouve dans des lieux inconnus. Mais quel sentiment n'éprouve-t-elle point , lorsqu'elle voit venir à elle un être pareil à ce fantôme chéri , dont un songe favorable venoit de lui offrir l'image ! Que ne sentit point de même le jeune Prince à la vue de celle pour qui , depuis si long-tems , il soupiroit en vain ? Nulle expression ne sçauroit rendre ce qui se passa chez eux , & leurs transports ne peuvent être conçus que par des ames qu'un décret éternel de la nature destina l'une pour l'autre , & dont les yeux , en se rencontrant pour la première fois , se jurèrent un amour éternel.

Frappés d'étonnement, Zemin & Gulhindy restent immobiles , le cœur plein de mille sentimens qu'ils ne peuvent exprimer.

Cependant Gulhindy ne pouvant résister à sa timidité naturelle , baisse modestement ses regards dès qu'elle aperçoit dans les yeux de Zemin cette flamme qu'elle n'avoit jamais vu briller dans ceux de Syrma. Ah , Thomson (a) que ne peux-tu me prêter ton pinceau plein de vie , pour tracer avec vérité la surprise du jeune

[1] Célèbre Poète Anglois du dix-septieme siecle.

Prince à l'aspect des charmes répandus dans la personne de Gulhindy ! Ses regards inspirent une espèce d'enthousiasme à son ame enivrée de plaisirs. L'admiration l'empêche quelque tems de parler ; l'amour l'emporte enfin ; il s'approche avec timidité de son amante , & lui dit : Etre , vers lequel un desir impérieux attire mon cœur , comment te nommerai-je ? De quel nom te saluerai-je , chef-d'œuvre immortel de la création ? Non , tu n'es point sorti du sein de la terre. La clarté du Ciel rit dans tes beaux yeux. Tes attraits effacent tout ce que le Printems a de plus brillant. Quels enchantemens opere ta seule vue , & quel n'est point le charme de ta présence ! Oui , tu es celle que mon cœur agité chercha si long-tems au milieu du silence & de la tristesse de la nuit. Oui , c'est toi ; ton seul aspect répand de nouveau dans mon sein cette joie de la vie , qui me fuyoit depuis si long-tems. Que je t'aime ! Mais quoi ! Tu m'évites ! Tes yeux se promènent avec timidité autour de toi , & semblent craindre de rencontrer mes regards ! Ah ne me fuis point ! Sens plutôt que tu es devenue nécessaire à ma vie. Viens à ton ami , viens à celui qui ne

desire que toi. Il dit, & tremblant de crainte & de desir, il se hâte de l'embrasser, tandis qu'il hésite encore, & que le trouble de ses sens tient son ame suspendue. L'étonnement de Gulhindy ne l'avoit point empêché de jeter sur Zemin plus d'un regard tendre. La majesté de sa figure mâle & régulière, la noblesse de son air, son front ouvert, sa taille semblable à celle d'un palmier, ses yeux pleins de vivacité, où l'amour sembloit avoir placé la persuasion, concouroient à attirer vers lui le cœur de Gulhindy ; mais, encore innocente & timide, elle trembla, lorsque, plein d'ardeur, il accourut pour lui donner le premier baiser. Elle veut s'échapper ; une puissance supérieure, ta puissance, ô nature, vient arrêter ses pas. Zemin s'approche, & tous deux éprouvent un doux frémissement. Des larmes leur échappent, lorsque, leurs yeux venant à se rencontrer, ils lisent dans les regards l'un de l'autre tout l'excès de leur amour. Zemin se jette au cou de Gulhindy, qui trop foible pour ne pas succomber à un plaisir inconnu, s'évanouit dans les bras de son amant. L'amour placé dans un nuage azuré avec Firnaz, descend du Ciel

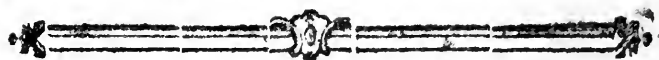
pour voir les tendres embrassemens de l'innocence & pour les bénir. A l'instant, croissent à l'envi, dans l'endroit où sont ces amans, des fleurs chargées de nectar, & un sourire satisfait se répand sur toute la nature.

Zemin & Gulhindy, revenus de leur première ivresse, se préparoient à parler, lorsqu'une lumière pure & éblouissante vint les environner. C'étoit Firnaz, qui sortant d'un tourbillon de flamme, parut à leurs yeux sous une forme céleste. Mortels fortunés, leur dit-il, vous qui, dociles à l'amour, goûtez des délices inconnues aux humains, voyez, mes enfans, voyez l'auteur de votre félicité. Si vous pouvez vous aimer plus que ne s'aiment les autres humains, si de vos tendres embrassemens naît pour vous un bonheur égal à celui des Dieux, c'est mon ouvrage. Le sort vous conduisoit l'un vers l'autre. Il étoit écrit que vous vous aimeriez. Mais que la passion divine des esprits d'un ordre supérieur est rare parmi les hommes ! Dans des bras échauffés par un feu impur, on voit bientôt s'éteindre la flamme d'une volupté passagère, allumée par le corps seul, & par le mélange séduisant de quel-

ques couleurs. Ces feux ne méritent point le nom de l'amour, qui, pour être heureux & digne de l'immortalité, doit naître d'une harmonie universelle de deux êtres, & de l'accord le plus parfait de tous leurs penchans. Deux amans créés pour leur bonheur mutuel, sont entraînés l'un vers l'autre avant que de se connoître. Pressés par le même desir, leurs yeux & leurs cœurs ne font que joie dès qu'ils se rencontrent. Faire le bonheur l'un de l'autre, est le centre où se réunissent tous leurs vœux. Semblable à un doux & clair ruisseau, qui suit au travers d'une campagne fleurie, leur vie s'écoule dans les plaisirs, & va se répandre dans l'éternité; leurs ames environnées d'un plus beau ciel, jouiront d'un amour encore plus parfait & plus heureux que sur la terre. Mes chers enfans, c'est la félicité qui vous attend. Vous vous êtes sentis nécessaires l'un à l'autre, & la voix de la nature, rendue plus intelligible par mes soins, vous a appelés à votre union. Soyez heureux, & réunissez vos vertus. Cher Zemin, que la douce tendresse, qui te sourit dans les yeux bleus de Gulhindy, modere le courage & le feu de ton cœur héroïque. Et
toi,

toi, fille des Zéphyrs, fortifie ton courage de l'amour de Zemin, & sûre qu'il te sert d'appui, apprends à mépriser l'envie. Que l'humanité, le plus beau fruit de l'amour, vous enseigne à détourner une partie de votre bonheur sur ceux dont la prospérité vous fut confiée par le destin. La vertu, vers laquelle je dirigeai vos penchans, ne vous abandonnera jamais; car elle aime à être témoin des baisers purs des humains, lorsque leur amour, s'élevant au dessus des voluptés sensuelles, égale celui des Esprits célestes. Je vous laisse, chers enfans. L'amour sera votre Génie tutélaire.

Après ce tendre adieu, Firnaz les bénit, s'entoura d'un nuage, & disparut; mais il laissa près d'eux la sagesse, la joie & la paix. Elles ne se sont jamais éloignées de ces deux amans, & elles ont fait admirer à la postérité la plus reculée le bonheur de Zemin & de Gulhindy.



LA FEMME

PRUJDENŒ,

NOUVELLE TRADUITE DE L'ANGLAIS.

UN négociant considérable de Londres, dont je cacherais le véritable nom sous celui de Wilson, avoit épousé une femme d'une grande fortune, & d'un mérite encore plus grand. Ils vécurent pendant quelques années sans que rien troublât leur bonheur, que le chagrin de n'avoir point d'enfans. Le mari qui se voyoit tous les jours plus riche souhaitoit ardemment d'avoir un héritier; & comme le tems diminuoit plutôt que d'augmenter l'espérance d'en avoir un, il tomba peu à peu dans une indifférence, qui dégénéra enfin en aversion pour sa femme.

Ce changement la plongea dans l'affliction la plus accablante; mais elle étoit d'un naturel si doux, qu'elle ne se plaignoit que par ses larmes; encore étoit-ce rarement, & seulement lorsque les duretés & les mau-

vaïs traitemens de son époux la rendoient incapable de les retenir.

C'est une maxime de quelques Philosophes mariés, que les larmes d'une femme sont un spécifique pour chasser la pitié du cœur d'un mari. M. Wilson me pardonnera si je le range pour ce tems-là, parmi les Philosophes. Il avoit pris depuis peu un logement à la campagne, à peu de distance de la ville; il s'y retiroit ordinairement le soir, pour éviter ce qu'il appelloit les persécutions de sa femme.

Celle-ci passa une année entière sans se plaindre, dans cette cruelle séparation; voyant rarement son époux, à moins que ses affaires ne l'amenaissent dans sa maison, & ne partageant plus son lit. Au bout de ce tems-là cependant les procédés de Wilson devinrent un peu plus gracieux, il voyoit plus souvent sa femme, & commençoit à lui parler avec tendresse, & avec bonté.

Un matin qu'il venoit de prendre congé d'elle d'une façon obligeante, pour aller passer le jour à sa maison de campagne, elle alla faire une visite à une amie logée à l'autre bout de la ville, & s'étant arrêtée, en retournant au logis, chez une marchande de fil, dans une rue écartée près de S. James,

elle apperçut M. Wilson traversant la rue ;
& allant heurter à la porte d'une jolie maison vis-à-vis ; un laquais en livrée ouvrit ;
& la porte se referma tout de suite , sans qu'on eût dit un mot. Cette maniere d'entrer, jointe à ce qu'elle ignoroit que son mari eût aucune connoissance dans cette rue ; l'allarmant un peu , elle demanda à la marchande , si elle connoissoit le Monsieur qui étoit logé dans cette maison.
» Vous venez de le voir, Madame , répondit cette femme. Il s'appelle M. Roberts ;
» on dit qu'il est puissamment riche. Sa femme ... A ces mots Mme. Wilson changea de couleur ; & l'interrompant sa femme, Madame ! dit-elle , je croyois que ... Donnez-moi un verre d'eau ,
» je vous prie , cette promenade m'a si fort fatiguée ... Je vous prie , donnez-moi un verre d'eau Je suis prête à m'évanouir de fatigue. « La bonne marchande courut elle-même chercher de l'eau , qui , jointe à un peu de corne de cerf qu'elle avoit sous la main , rendit en apparence Mme. Wilson passablement tranquille. Elle examina alors le fil qu'elle vouloit acheter , & ayant demandé qu'on lui fit venir un carrosse : » Je crois , dit-

« elle, que vous êtes fort effrayée de me
 « voir si pâle ; mais j'ai fait beaucoup de
 « chemin , & je me serois certainement
 « évanouie , si je ne m'étois pas arrêtée
 « dans votre boutique . . . Mais vous par-
 « liez de ce Monsieur qui vient de passer...
 « Il me sembloit que je le connoissois ;
 « mais il s'appelle Roberts , dites-vous.
 « Est-il marié , je vous prie ? Le plus
 « heureusement du monde , Madame , re-
 « pliqua la marchande , il fouhaitoit pas-
 « sionnément d'avoir des enfans , & à sa
 « grande satisfaction , sa femme vient de
 « lui en donner un , qui doit être baptisé
 « ce soir , le plus beau garçon , à ce qu'on
 « dit , qu'on ait jamais vu. « Dans ce mo-
 « ment , & comme si une bonne fortune s'en
 « fût mêlée , pour épargner une seconde prise
 « de corne de cerf , le carrosse qu'on avoit
 « demandé arriva. Madame s'y jetta tout
 « de suite après avoir bégayé des excuses à
 « la marchande , pour le trouble qu'elle lui
 « avoit causé. Nous la laisserons dans ce
 « carrosse , retournant chez elle , dans des
 « angoisses qui lui est , dit-elle , impossible
 « de décrire.

Mes Lecteurs ont vu que M. Wilson
 avoit une maison de campagne , où l'on

supposoit qu'il se retiroit presque tous les soirs, depuis qu'il étoit dégoûté de sa femme; mais en effet c'étoit dans cette maison près de S. James qu'il se rendoit constamment. Il avoit à la vérité loué la maison de campagne, mais par un autre motif que celui d'éviter sa femme : voici quelle en fut l'occasion.

Un jour que désœuvré il se promenoit dans le parc, il vit une jeune femme assise seule sur un banc, vêtue proprement, quoique simplement, & dont l'air & l'extérieur annonçoient une personne au dessus du commun. Il s'approcha d'elle sans être apperçu, & vit sur son visage, avec une air d'innocence & de la beauté, la plus profonde mélancolie qu'on puisse imaginer. Il s'arrêta quelque tems pour la considérer; mais elle, s'en étant enfin aperçue, se leva brusquement avec quelque confusion, & voulut s'éloigner. La crainte de la perdre donna à M. Wilson le courage de l'aborder. Il lui demanda pardon de ce qu'il la troubloit dans sa solitude, & rejetta sa curiosité sur l'extrême beauté de cette Dame, & sur l'air de mélancolie qui l'accompagnait.

Un Auteur fort sage, dont j'ai oublié

le nom & l'ouvrage , remarque que le cœur d'une femme n'est jamais si rempli d'affliction , qu'il n'y reste quelque coin pour la flatterie ; & comme d'ailleurs Wilfon étoit un joli homme , qui se présentoit de bonne grace , la Dame se laissa bientôt persuader de reprendre sa place , & de permettre qu'il s'assît à côté d'elle. Wilfon qui avoit réellement le cœur touché , lui fit mille protestations d'estime & d'amitié , la conjurant de lui dire s'il pouvoit , par sa fortune , ou ses services , contribuer à la rendre heureuse , & jurant qu'il ne la quitteroit pas jusqu'à ce qu'elle l'eût instruit du sujet de sa douleur.

Il y eut alors une petite pause ; & après un profond soupir , accompagné d'un torrent de larmes , la Dame parla ainsi : »
» Si vous êtes , Monsieur , ce que vous
» paroissez être , je rendrai graces au ciel
» de vous avoir rencontré : Je suis la
» veuve infortunée d'un Officier qui a été
» tué à la bataille de Dettingen. Il n'étoit
» que Lieutenant , & son emploi faisoit
» toute sa fortune. Je l'épousai contre le
» gré de ma mere , dont j'ai encouru la
» disgrâce par ce mariage. A présent que
» j'ai perdu cet époux pour toujours , je

» ne vous dirai pas combien je l'aimois ;
» combien il m'aimoit , quoiqu'il me fût
» impossible de l'oublier. A mon retour en
» Angleterre , (car j'ai suivi constamment
» sa fortune) j'obtins , avec quelque peine ,
» la pension de veuve d'un subalterne , &
» je pris un logement à Chelsea.

» De cette retraite j'écrivis à ma mere ,
» pour l'informer de la perte que j'avois
» faite , & de ma pauvreté , & pour la
» prier de me pardonner ma défobéissance ;
» mais la cruelle réponse que j'en reçus
» me détermina à ne plus l'importuner ,
» quoi qu'il m'en pût arriver.

» Je vivois de ma petite pension avec
» toute l'économie imaginable , lorsque
» je fus découverte à l'église par un vieux
» Officier qui avoit été ami de mon mari :
» il me fit une visite , & j'ai été long-
» tems redevable à ce bienfaiteur d'une
» pension de vingt pieces par an , qu'il
» me payoit par quartier. Comme il étoit
» fort ponctuel dans ses paiemens , que je
» recevois constamment le jour de l'échéan-
» ce , m'étonnant de ne l'avoir point vu ,
» & de n'avoir point appris de ses nou-
» velles , quoique ce fût hier le jour du
» paiement , je suis sortie de bonne heure

» ce matin de Chelsea, pour aller au Pall-
 » Mall, où il loge. Mais comment vous
 » dirai-je, Monsieur, la nouvelle que j'y
 » ai apprise!... Cet ami, cet ami géné-
 » réreux & désintéressé, fut tué hier en
 » duel à Hyde-Parc. «

Elle s'arrêta, pour laisser couler un
 torrent de larmes, après quoi elle conti-
 nua ainsi : » J'ai été si étourdie de ce coup,
 » que je ne savois où aller. C'est par ha-
 » sard, plutôt que par choix, que je suis
 » venue ici : si j'y ai trouvé un bienfaic-
 » teur, & certes, Monsieur, j'en
 » ai bien besoin je regarderai ce
 » hasard comme le plus heureux de ma
 » vie. «

La veuve acheva ainsi de raconter son
 histoire, qui étoit vraie à la lettre : elle
 le fit d'une manière si engageante, & si
 intéressante, que Wilson dans ce peu de
 minutes, en prit de l'amour pour un sie-
 cle. Il la remercia de sa confiance, & jura
 qu'il ne l'abandonneroit jamais. Il lui de-
 manda la faveur de l'accompagner chez
 elle, à quoi elle consentit volontiers; elle
 sortit avec lui par la porte de Buckin-
 gham, où l'on fit venir un carosse qui les
 conduisit à Chelsea. Wilson y dîna avec

elle , & prit un logement dans la même maison , se faisant appeller Roberts , & se donnant pour garçon. C'est le logement dont j'ai parlé au commencement de cette histoire ; là , par une générosité sans bornes , & par une constante assiduité , il avoit triomphé , au bout de peu de semaines , de l'honneur de cette belle veuve.

Je m'arrêterai un moment ici , pour avertir les vertueuses veuves qui lisent cette Histoire , de ne pas se hâter à la traiter de fable : si elles veulent bien considérer la situation de cette Dame , allarmée par la pauvreté , engagée par la reconnaissance , pressée par un joli homme , elles conviendront , que dans un monde qui a près de six mille ans d'ancienneté , il n'est pas impossible qu'il se soit trouvé un pareil exemple de fragilité , même dans une veuve jeune & belle. Mais je reviens à mon histoire.

Les effets de cette intime liaison parurent bientôt à la taille de la Dame , circonstance qui augmenta de beaucoup le bonheur de Wilson. Il résolut de la loger en ville , & pris cette maison près de S. James , où Mme. Wilson l'avoit vu entrer , & où sa maîtresse , qui passoit dans le voi-

sinage pour son épouse, étoit en couche dans ce tems-là.

Je reviens à présent à Mme. Wilson, que nous avons laissée retournant chez elle dans un fiacre, avec tous les transports de la jalousie & du désespoir. Elle étoit heureusement d'une bonne constitution & d'une grande fermeté d'ame; elle m'a dit souvent, qu'elle passa la nuit qui suivit ce jour, dans un état peu différent de la rage.

Son mari revint le matin, & comme il avoit le cœur content, & qu'il ne soupçonnoit point qu'il fût découvert, il montra à sa femme plus d'empressement qu'à l'ordinaire. Elle le reçut avec sa gaieté accoutumée, & apprenant que ses affaires le retiendroient pendant quelques heures à la cité; elle résolut, quoi qu'il lui en dût coûter, de faire tout de suite une visite à la maîtresse de son époux, & d'y rester jusqu'à ce qu'il y vînt. Elle fit donc venir un carrosse, & dans l'ajustement le plus propre, après avoir composé son air aussi bien qu'elle le put, elle se rendit tout de suite à la maison en question. Elle demanda à la porte si M. Roberts étoit au logis. On lui dit que non, mais qu'il re-

viendroit pour dîner. Elle demanda si Mme. étoit assez bien pour voir compagnie , ajoutant que , comme elle venoit de loin , & qu'elle avoit des affaires avec M. Roberts , elle feroit charmée de l'attendre dans l'appartement de son épouse. Le laquais monte sur le champ , & revient tout de suite dire , de la part de sa maîtresse , à Mme. Wilson , qu'elle fera charmée de la voir.

Mme. Wilson avoue que , dans ce moment , malgré la résolution qu'elle avoit prise , son courage l'abandonna totalement , & qu'elle suivit le domestique avec des genoux tremblans , & un visage plus pâle que la mort. Elle entra dans la chambre où étoit la Dame , sans se rappeler le motif qui l'amenoit ; mais la vue de tant de beauté , & de la parure qui l'accompagnait , lui rappella toutes ses idées , & ne lui laissa que la force de se jeter sur une chaise , d'où elle tomba aussi-tôt par terre évanouie.

Toute la maison fut en allarme à cette occasion ; chacun s'empressa à secourir l'étrangere , mais plus que tous , la maîtresse elle-même , qui étoit véritablement pleine d'humanité , & qui étoit peut-être

agitée d'autres mouvemens. Dans peu de minutes, au moyen des secours convenables, Madame Wilson commença à recouvrer ses sens. D'abord elle regarda autour d'elle avec étonnement, ne se rappelant pas où elle étoit; mais se voyant soutenue par sa rivale, qui avec le plus tendre intérêt lui demandoit comment elle se trouvoit, elle se sentit prête à tomber dans une seconde défaillance. Elle rappella alors tout le courage dont elle étoit capable; ce qui joint à un torrent de larmes qui vint à son secours, la mit en état, quand les domestiques furent fortis, de parler en ces termes.

„ Je suis à la vérité, Madame, une
 „ femme infortunée, & sujette à ces dé-
 „ faillances; mais je ne serai plus une oc-
 „ casion de trouble dans cette maison.
 „ Vous êtes une charmante femme, &
 „ vous méritez d'avoir le meilleur des
 „ époux. J'ai un époux aussi, mais j'ai perdu
 „ son affection. Il n'est pas inconnu à M.
 „ Roberts, quoique j'aie le malheur de
 „ n'en être pas connue. C'étoit pour lui
 „ demander ses conseils & ses secours;
 „ que j'ai fait cette visite, & ne l'ayant
 „ pas trouvé au logis, j'ai demandé son

„ épouse que j'étois impatiente de voir
„ & d'entretenir.

„ Moi, Madame ! répondit la pré-
„ tendue Mme. Roberts, avec quelque
„ émotion, avez-vous oui parler de moi !
„ On vous a dépeinte à moi telle que je
„ vous trouve, Madame, repliqua l'é-
„ trangere, & l'on m'a dit que vous
„ aviez comblé le bonheur de M. Roberts
„ en lui donnant un beau garçon. Puis-
„ je le voir, Madame ? Je l'aimerai pour
„ l'amour de son pere. Son pere, Mada-
„ me ! repliqua la maîtresse de la maison,
„ son pere, dites-vous ? J'ai donc mal en-
„ tendu, je croyois que vous ne le con-
„ noissiez point. Non point personnelle-
„ ment, je l'avoue, dit Mme. Wilson,
„ mais je le connois de réputation, &
„ c'est pour cela que j'aimerai tendrement
„ son enfant. Si ce n'est pas trop d'em-
„ barras pour vous, Madame, faites-moi
„ la grace de me le montrer. “

L'empressement avec lequel étoit faite
cette demande, l'évanouissement survenu
d'abord, & l'impression profonde de dou-
leur que la Dame de la maison voyoit sur
le visage de cette inconnue, lui donnerent
les plus vives allarmes. Elle eut cependant

assez de présence d'esprit pour aller chercher elle-même l'enfant, afin d'examiner sans témoin la conduite de l'étrangere. Mme. Wilson le prit dans ses bras, & versant un torrent de larmes ; „ C'est un „ charmant enfant, Madame, dit-elle. Oh „ si j'en avois un pareil ! Que j'aurois „ été heureuse s'il eût été à moi ! “ En prononçant ces mots, & dans l'agitation d'une douleur & d'un attendrissement qu'elle s'efforçoit de cacher, elle baïsa l'enfant, & le rendit à sa mere.

Il fut heureux pour celle-ci qu'elle eût un prétexte pour sortir de la chambre ; elle en avoit assez vu & entendu pour la faire frémir à son tour ; & ce ne fut qu'au bout de quelques minutes, après avoir remis l'enfant à sa nourrice, qu'elle put gagner sur elle de rentrer. Elles se rassirent toutes deux ; elles furent pendant quelque tems dans une morne silence. Mme. Roberts le rompit enfin.

„ Vous vous trouvez malheureuse, Ma- „ dame, dit-elle, de n'avoir point d'en- „ fans. Dieu veuille que le mien ne soit „ pas un sujet de douleur pour moi ! Mais „ je vous conjure, par la bonté de ca- „ ractere que vous me montrez, de m'ins-

„ truire de votre histoire. Peut-être y
„ suis-je intéressée ; le cœur me le dit,
„ mes pressentimens ne me trompent gue-
„ re. Mais quoi qu'il m'en puisse arriver ,
„ dût-il m'en coûter la vie, je serai juste
„ à votre égard. “

Mme. Wilson étoit si touchée de ce discours généreux , qu'elle se seroit peut-être découverte , si dans ce moment elle n'eût oui heurter à la porte, & vu immédiatement après son mari entrer dans la chambre. Il s'avançoit vers sa maîtresse avec le plus grand empressement, quand tout-à-coup la vue de son épouse le rendit immobile, & le jeta dans un étonnement qu'il n'est pas possible de décrire. Les yeux des deux Dames se fixerent en même tems sur lui ; ce qui augmenta si fort sa confusion , que Madame Wilson, par pitié pour ce qu'il souffroit, & pour soulager sa compagne lui parla en ces termes. » Je ne
» m'étonne pas, Monsieur , que vous
» soyez surpris de voir ici une femme qui
» vous est parfaitement inconnue ; mais j'ai
» une affaire avec le maître de cette mai-
» son, & si vous voulez bien m'accorder
» audience dans une autre chambre, ce
» fera ajouter encore à la politesse avec
» laquelle

» laquelle j'ai été reçue par votre épouse.

Wilson qui s'attendoit à un autre compliment, fut si bien reffuscité par la prudence de sa femme, que le mouvement lui revint, & sortant de la chambre, il la conduisit dans une salle basse. Ils n'y furent pas plutôt entrés, que le mari se jeta dans un fauteuil, n'osant lever les yeux, pendant que sa femme lui parla en ces termes.

„ Il n'est pas besoin que je vous dise
„ par quel hasard j'ai découvert votre
„ secret, & combien cette découverte
„ m'a causé de tourmens. Il vous suffira
„ de savoir que je suis destinée à être
„ malheureuse pour le reste de mes jours.
„ Ce que j'ai à vous dire sera bientôt dit :
„ je n'ai qu'une question à vous faire,
„ avant que de prendre un éternel congé
„ de vous dans ce monde. Dites-moi donc,
„ avec la vérité selon laquelle vous devrez
„ parler un jour, si vous avez séduit cette
„ Dame, en vous donnant pour ce que
„ vous n'ériez pas, ou si vous êtes tombé
„ vous-même dans ses pièges ? Je vous ré-
„ pondrai à l'instant, dit Wilson, mais j'ai
„ auparavant une question à vous faire.
„ Sait-elle qui je suis, & que vous êtes

„ ma femme ? Non , sur mon honneur ,
„ repliqua-t-elle ; elle a une physionomie
„ si aimable , & ces procédés envers moi
„ ont été si gracieux , que je n'ai pas
„ eu le cœur de lui causer un si grand
„ chagrin. Si elle a deviné qui je suis ,
„ ce n'est qu'à ma douleur que je n'ai pu
„ lui cacher. Vous avez agi noblement ,
„ répondit Wilson , & vous m'avez enfin
„ ouvert les yeux : je vous vois telle que
„ vous êtes , & je vous admire. A pré-
„ sent, si vous avez la patience de m'é-
„ couter , vous saurez tout. “

Wilson instruisit alors son épouse de la
première rencontre qu'il avoit faite de
cette Dame , & de tout ce qui étoit ar-
rivé depuis , & il finit en disant qu'il étoit
résolu de la quitter , & en faisant mille
promesses de fidélité à son épouse , si elle
étoit assez généreuse , malgré tout ce qui
s'étoit passé , pour consentir à le recevoir
comme époux , Il faut qu'elle y con-
„ sente , s'écria alors Mme. Roberts , en
„ entrant brusquement dans la chambre ,
„ il faut qu'elle y consente. Vous êtes son
„ époux , & vous avez droit de l'exiger.
„ Pour moi , Madame , continua-t-elle , en
„ se tournant vers Madame Wilson , il ne

5, me verra plus. Je vous ai fait une injus-
 „ tice par ignorance, mais j'en ferai une
 „ pleine expiation. C'est votre mari, Ma-
 „ dame, & vous devez le recevoir. J'ai
 „ oui tout ce qui s'est dit, & je viens ici
 „ joindre mes sollicitations aux siennes,
 „ pour vous faire consentir à votre bon-
 „ heur.

Je serois trop long si je voulois raconter tout ce qui fut dit à cette occasion. Wilson n'étoit que soumission & reconnoissance : sa femme pleuroit, & hésitoit; & la veuve juroit de ne le voir jamais. Enfin, pour abrégé, l'harmonie entre les deux époux fut dès ce moment fixée pour toujours. La veuve fut honnêtement pourvue, & elle céda son enfant aux instances de Mme. Wilson, qu'il le prit dans sa maison, où au bout d'une année, après tant de traverses, elle eut le bonheur de lui donner une sœur, avec laquelle il doit partager la fortune de son pere. Sa mere se retira à la campagne, & deux ans après elle épousa un homme fort riche, à qui elle raconta, dès la premiere proposition de mariage qu'il lui fit, toutes les circonstances de son histoire. Son fils va la voir une fois tous les ans, & il est ac-

tuellement chez elle avec sa sœur. M. Wilson vit très-heureusement avec son épouse, & il m'a envoyé cette réflexion morale, écrite de sa propre main, pour l'ajouter à son histoire.

„ Quoique la prudence, & les procédés
„ généreux ne fussent pas toujours pour
„ conserver le cœur d'un époux, cepen-
„ dant une constante persévérance dans
„ cette conduite, le regagnera tôt ou tard.





L'INSUFFISANCE

D E S

PRINCIPES DE VERTU,

O U L E S

A V E N T U R E S

D E F I D É L I A ,

*Racontées par elle-même , & traduites
de l'Anglois.*

JE suis fille d'un bon Gentil-homme ; comme il étoit le cadet de sa famille, il chercha, avec le peu de bien qu'il eut de son pere, à obtenir du Gouvernement quelque place qui pût l'aider à faire figure dans le monde. Il se maria. Ma mere mourut avant que j'eusse atteint l'âge de douze ans ; mon pere qui m'aimoit passionnément, résolut de se charger lui-même de mon éducation, & de cultiver mes talens naturels, que son aveugle tendresse mettoit fort au dessus du commun. C'étoit un homme de sens & qui avoit quelques connoissances. Il avoit été pen-

dant sa jeunesse assez libertin dans ses mœurs, & c'est peut-être par cette raison qu'il avoit pris quelque peine pour le deviner aussi dans sa façon de penser. Mais quelles qu'eussent été ces foiblesses du bon ton qu'il avoit cru pouvoir se permettre autrefois, il se trouvoit au tems dont je parle dans un âge assez avancé, & il avoit au moins assez de ce qu'on appelle sagesse dans le monde, pour comprendre qu'il falloit que sa fille eût un frein qui la garantît de ces mêmes foiblesses qu'il avoit cru pouvoir regarder comme des bagatelles tant qu'il ne s'étoit agi que de lui-même.

Il travailla donc avec beaucoup de soin à m'inspirer l'amour de l'ordre, & à me bien convaincre de la beauté intrinsèque de la vertu, du bonheur qu'elle procure par elle-même, & de la récompense qu'elle porte toujours avec elle ; mais en même tems il me fit connoître que son dessein étoit de me dégager de la superstition & des préjugés vulgaires, c'est ainsi qu'il appelloit *la Religion révélée*.

Comme il n'employoit pour me porter à la vertu & pour me détourner du vice, que des motifs qui n'ont aucune liaison nécessaire avec l'immortalité, rien

dans ses leçons ne me conduisit à envisager un état à venir comme un objet de crainte ou d'espérance ; & à dire vrai , quand je pressois mon pere sur cet article , il me donnoit toujours à entendre , que quoi qu'on pût penser sur la doctrine de l'immortalité de l'ame & d'un état à venir , soit qu'il fallût la regarder comme une vérité ou comme une chimere , cela ne devoit influencer en rien sur ma conduite , ni troubler le moins du monde mon repos & ma tranquillité ici-bas , parce que la vertu qui assure notre bonheur dans cette vie , doit aussi l'assurer dans celle qui est à venir , supposé qu'il y en ait une ; de cette maniere , j'en vins à ne faire aucun compte d'un état à venir ; je dois même l'avouer , je ne crus plus qu'il y en eût réellement un , car je vis clairement que je pouvois conclure des discours de mon pere que c'étoit là sa façon de penser , quoiqu'il n'eût pas jugé à propos de s'expliquer nettement là-dessus.

Comme je n'avois pas les passions bien vives , & que j'étois douée d'un caractère doux & flexible , il ne lui fut pas difficile de me faire adopter toutes ses idées & tous ses sentimens ; d'autant plus qu'il avoit

grand soin de s'appuyer de l'autorité & de se servir des argumens des meilleurs écrivains qui eussent attaqué le Christianisme.

A l'âge de vingt ans , je fus appelée à faire usage de toute cette philosophie qu'il avoit tâché de m'inculquer ; la mort vint m'enlever ce pere pour qui j'avois la plus vive tendresse , & je me vis tout à la fois privée de ce que j'avois de plus cher au monde , & déchuë de cet état d'aisance dans lequel j'avois vécu jusqu'alors. Le bien de mon pere ne consistoit qu'en des pensions ou des rentes viagères , & il avoit toujours vécu de maniere qu'il n'avoit rien épargné ; de sorte qu'il ne me laissa pour tout héritage que beaucoup d'orgueil , le regret de me voir absolument privée de ce qui peut rendre la vie agréable , un goût décidé pour tout ce qui étoit beau & de bon goût , & une sensibilité extrême qui redoubloit encore mon affliction & toutes mes douleurs. Dans ce triste état , un frere de ma mere qui s'étoit enrichi par le commerce , voulut bien me recevoir dans sa maison , & déclara qu'il vouloit prendre le même soin de moi que si j'eusse été son propre enfant.

Quand les premiers transports de ma

douleur furent un peu calmés, je me trou-
vai dans une situation aisée, & la gaieté
naturelle de mon tempérament me mit
bientôt à même de goûter encore le bon-
heur.

Mon oncle qui étoit un homme d'un
esprit borné, & qui n'avoit eu aucune
éducation, commença à se dégoûter un peu
de moi, en voyant que je passois la plus
grande partie de mon tems à lire : mais
il le fut bien davantage, quand jettant les
yeux sur mes livres, il apperçut, par le
titre, que quelques-uns d'eux étoient ce
qu'il appelloit blasphématoires, & tendoient
à ce qu'il s'imaginoit à faire de moi une
parfaite Athée. Je m'efforçai de lui dé-
velopper mes principes ; j'aurois cru au-
dessous de moi & indigne d'une ame ver-
tueuse de les défavouer ou de vouloir les
déguiser. Mais comme je ne pus jamais
venir à bout de lui faire comprendre qu'il
y avoit de la différence entre un Déiste
& un Athée, tous mes raisonnemens ne
servirent qu'à le confirmer dans l'idée où
il étoit, & il ne put voir en moi qu'une
misérable & qu'une perverse, qui, pour
me servir de ses expressions, ne croyoit
ni Dieu ni Diable. Comme il étoit réel-

lement un très-honnête homme , & très-zélé pour sa religion, quoique ce fût plutôt par habitude & par préjugé que par raison , les erreurs où il me voyoit lui causerent un très-grand chagrin. Je ne pus m'enappercevoir sans en être extrêmement affectée; je vis qu'il ne me regardoit plus qu'avec une sorte d'horreur mêlée de pitié, & je ne fus pas long-tems à comprendre, que cen'étoit pas à une affection particuliere pour moi , mais uniquement à la bonté naturelle de son cœur , que j'étois redevable de la protection qu'il vouloit bien m'accorder.

Je me consolai cependant dans mon intégrité ; je sentis même au fond de mon cœur que mon orgueil étoit flatté de souffrir cette sorte de persécution , que j'attribuois à l'ignorance & au manque de lumieres de mon pauvre oncle , uniquement pour avoir su m'élever au dessus des erreurs & des préjugés du vulgaire ; & la conduite de cet honnête-homme à mon égard contribua peut-être encore plus à me faire mettre le Christianisme dans ce rang , que ne l'auroient pu faire tous les argumens de mon pere ; mon oncle n'étoit en aucune façon propre à relever la beauté

de cette doctrine qu'il faisoit profession de croire.

J'avois vécu quelques mois avec le sentiment désagréable de recevoir de continuel bienfaits d'une personne dont j'avois perdu l'estime & l'amitié, lorsqu'un jour mon oncle vint dans ma chambre, & après quelques propos indifférens, il me dit qu'il avoit à me faire des propositions de mariage de la part d'un homme contre lequel il ne pensoit pas que j'eusse rien à objecter; il ne tarda pas long-tems à me le faire connoître, & me nomma tout de suite un négociant que j'avois vu très-souvent chez lui.

Comme cet homme n'étoit ni vieux ni laid, qu'il avoit une fortune considérable & un grand crédit, mon oncle se crut pleinement en droit de me dire, comme il le fit, que je ne pouvois faire contre lui aucune sorte de difficulté. J'en avois cependant une à faire qui me paroissoit insurmontable; je dis tout naturellement à mon oncle, que cet homme qu'il me proposoit comme celui qui devoit partager mon sort, qui seroit mon conseil & mon guide, & à qui je devois vouer non-seulement mon obéissance, mais tout mon

amour; que cet homme n'avoit absolument rien qui pût jamais m'attacher à lui, & gagner mon affection : son esprit étoit borné, ses sentimens peu délicats, & ses manieres sans agrément ni politesse. „ Qu'est-
„ ce que tout ceci ? interrompit mon oncle,
„ des sentimens peu délicats, sans politesse !
„ Oui vraiment, son esprit n'égale pas le
„ vôtre ! Ah, jeune fille, si vous aviez
„ moins de romanesque, de bonne opinion
„ de vous-même & d'orgueil, & qu'à la
„ place vous eussiez un peu plus de modestie, de sagesse & de prudence, cela
„ vous vaudroit infiniment mieux que tous
„ vos beaux livres qui n'ont servi qu'à
„ déranger votre petite cervelle, & ce qui
„ est infiniment pire, à perdre peut-être
„ votre pauvre ame. Je vous avoue que
„ ce n'étoit pas sans quelque remords que
„ j'acceptois l'offre obligeante de mon hon-
„ nête ami, & que je prenois sur moi de
„ lui donner pour femme une Payenne
„ comme vous, mais j'aimois à espérer
„ que le mari fidele pourroit convertir la
„ femme infidelle; & pour en revenir à
„ vos frivoles difficultés, elles sont si peu
„ sensées, que je m'étonne fort que vous
„ m'ayez cru assez sot pour en être la dupe.

„ Non, mon enfant ; quelque habile que
„ vous puissiez être , vous ne sauriez en
„ imposer à un homme qui est dans le mon-
„ de depuis un peu plus long-tems que
„ vous , je vois le véritable motif qui
„ vous fait agir ; quelque misérable liber-
„ tin, quelque infidele comme vous , vous
„ a donné dans la visiere , & vous vou-
„ driez courir avec lui à la perdition ;
„ mais je saurai m’y prendre de façon à
„ n’avoir plus à répondre de vous ni de
„ votre ame : c’est à vous à voir si vous
„ voulez me permettre de disposer de votre
„ main en faveur d’un honnête-homme qui
„ puisse vous ramener dans le bon chemin ,
„ ou si vous aimez mieux demeurer votre
„ propre maîtresse , & disposer de vous
„ comme il vous plaira ; car je vous aver-
„ tis que dès ce moment, je ne prends plus
„ ni soin ni peine pour ce qui vous regarde,
„ à moins que je ne vous voie dans de
„ meilleures dispositions ; faites-y bien des
„ réflexions , & donnez-vous la peine d’exa-
„ miner si mon amitié pour vous , & la ma-
„ niere dont j’en ai usé , me donne ou non
„ quelque sorte de droit sur vous , & le-
„ quel convient le mieux , ou de chercher
„ ailleurs un asyle & de la protection, ou

„d'accepter avec reconnoissance l'heureux
„lot que la providence vous a fait écheoir
„ici en partage. “ Il me quitta après cette
belle harangue , & je me mis tout de bon
à examiner , comme il me l'avoit ordonné ,
lequel étoit préférable des deux états dont
il me laissoit le choix : Devois-je me sou-
mettre à ce qui me paroissoit une sorte
de prostitution autorisée par les loix ,
en y joignant encore le poids accablant
d'un parjure contre lequel ma conscience
ne cesseroit de se soulever ? ou falloit-il
plutôt m'exposer à toutes les détresses d'une
pauvreté abandonnée , & d'une jeunesse
sans protection ?

Après quelques heures de délibération ,
je me résolus à prendre ce dernier parti ,
& cela plutôt par principe que par goût ;
car quoique ma délicatesse eût prodigieu-
sement souffert en acceptant un mari , pour
qui tout au moins j'avois une parfaite in-
différence , cependant comme mon cœur
étoit entièrement libre , & que mon hu-
meur est naturellement douce & pliante ,
je pensois que j'aurois probablement moins
à souffrir en suivant le conseil de mon on-
cle qu'en le rejetant : mais comment me
résoudre à faire une action que je n'aurois

jamais pu me justifier à moi-même , & cela uniquement afin d'éviter des maux purement extérieurs, cela n'eût été philosophique ni conséquent. L'on m'avoit toujours enseigné que la vertu est par elle-même suffisante à notre bonheur, & que tout ce qu'on regarde ordinairement comme des maux , ne peut ni ne doit troubler la félicité d'une ame conduite par la règle éternelle du juste , & vraiment éprise des charmes de la beauté morale. Je me résolus donc à courir tous les risques, plutôt que de cesser un seul instant d'agir par ces louables principes ; je sentis mon ame élevée par l'épreuve où elle étoit mise ; je triomphai d'avoir une si belle occasion de montrer mon mépris pour les faveurs ou les revers de la fortune, & de faire voir ce que peut la vertu pour soutenir une ame dans les circonstances les plus difficiles , au milieu des plus grandes détresses.

Je fis part de ma résolution à mon Oncle , en l'assurant en même tems que je conserverois à jamais les sentimens de respect & de vive reconnoissance que je lui devois , & que rien au monde ne pouvoit m'engager à lui désobéir & à l'offenser ,

que l'incompatibilité de ce qu'il exigeoit de moi , avec ce que me prescrivait ma raison & ma conscience ; j'ajoutai qu'en supposant que les richesses fussent en effet un aussi grand bien qu'il paroïssoit le croire , toujours restoit-il vrai que la vertu étoit un bien plus grand encore , & que je ne pouvois me résoudre à acheter l'un aux dépens de l'autre ; qu'un parjure étoit assurément un crime , & que ce seroit faire un acte de la plus haute injustice , que de prendre un engagement aussi solennel que celui du mariage , sans être en état de le remplir ; qu'enfin mes affections ne dépendoient pas de ma volonté , & que jamais homme ne recevrait ma main , s'il ne tenoit aussi la première place dans mon cœur.

Je fus étonnée que l'impatience de mon Oncle m'eût permis de parler aussi longtemps ; mais en le regardant avec attention , je vis que c'étoit la colère qui tenoit sa langue liée & qui l'avoit empêché de m'arrêter. Enfin , l'orage qui s'étoit amassé éclata sur ma tête en un torrent de reproches & d'injures.

Mes raisons furent traitées d'absurdités & de rêveries romanesques , dont moi-même

même je devois sentir le ridicule ; on m'accusa de vouloir en imposer , & d'avoir formé le plan de courir après quelque misérable coquin , dont les principes ne valoient pas mieux que les miens. Ce fut en vain que je protestai que je n'avois aucun semblable dessein , ni pas même le moindre goût pour le mariage : mon oncle auroit admis la plus grossière contradiction , plutôt que de vouloir convenir , qu'une jeune femme pût refuser si décidément un homme , sans être prévenue en faveur d'un autre. Comme je me croyois outragée par ses accusations , & par ses violences , je crus au dessous de moi de rien tenter pour calmer sa fureur ; il appella donc le Ciel à témoin de mon ingratitude , de ma rebellion & de la justice de son ressentiment , & finit par me donner un billet de 50 pieces , pour subvenir , dit-il , à mes premiers besoins , en même tems qu'il m'intima l'ordre formel de quitter sa maison , & de ne me présenter jamais devant lui ; je m'inclinai en signe d'obéissance , & recueillant toute ma dignité & mon courage , je le remerciai de ses bienfaits passés , & je sortis de la chambre en faisant une profonde révérence.

Dans moins d'une heure je partis avec
Partie. II.

mon petit équipage , pour me rendre chez un ancien domestique de mon pere , qui tenoit alors une boutique & quelques chambres garnies. Delà j'allai le jour suivant chez le neveu de mon pere , qui avoit les terres de la maison , & qui s'étoit marié tout nouvellement à une Dame extrêmement riche. C'étoit un jeune Gentilhomme qui ne manquoit pas d'esprit , & dont les principes étoient les mêmes que ceux de mon pere , quoique dans la pratique il ne se piquât pas de suivre bien exactement les loix de la plus sévère morale : cependant, abstraction faite de certains vices, qu'on regarde même assez communément comme une sorte de mérite qui n'est point à mépriser dans un jeune homme riche & de bonne maison , j'avois toujours cru mon cousin un très - honnête homme : & comme nous avions toujours vécu dans une étroite liaison , je ne doutois pas de trouver en lui un bon ami , qui tout au moins m'approuveroit & m'encourageroit , si tant est qu'il ne me donnât pas d'autre consolation & d'autres secours. Je lui fis toute mon histoire , & je lui contai en détail toutes les raisons qui m'avoient engagé à ce refus qui m'attiroit l'indignation de mon oncle. Mais quelle fut

ma surprise, quand au lieu des applaudissemens que j'attendois pour une conduite qui me paroïssoit tenir de l'héroïsme, & par le courage avec lequel je supportois une persécution si peu méritée, je vis mon cousin m'insulter par un rire moqueur, & par le beau discours dont il l'accompagna : » Et » comment diable, ma chere cousine, in- » terrompt-il, comment diable une fille » aussi sensée que vous, a-t-elle pu se con- » duire comme une sotte ? Quoi ! renoncer » à tout ce que vous aviez à attendre de » votre oncle, refuser un excellent parti, » & vous réduire vous-même à la mendicité ! & le tout parce que véritablement vous n'êtes pas éprise de l'homme qu'on vous propose ? En vérité, il sem- » ble qu'on pouvoit attendre quelque chose de mieux de vous, même à l'âge de quinze » ans. Et qui est-ce, je vous prie, qui se marie à son gré ? Moi, qui avois un peu plus de droit à faire mes fantaisies avec un revenu de quinze cens pièces, que vous qui n'avez pas un sol, je n'ai cependant pas cru que cela dût entrer pour rien dans le parti que je prenois, & j'ai vu qu'il y avoit quelque chose de mieux à chercher dans une femme que de l'esprit

» ou de la beauté. Penſez-vous que j'euffe
» donné trois fardings pour la femme que
» j'ai épouſée ? Non ſur ma foi ; mais les
» trente mille pieces avoient une valeur
» réelle, & je puis avec cela me procurer
» un ferrail bien fourni de beautés, & ſatis-
» faire mon goût pour toutes fortes de plai-
» ſirs. Et dites-moi, ſ'il vous plaît, que
» m'importe que ma femme ſoit belle, ſpi-
» rituelle, aimable, ou qu'elle ne ſoit rien
» de tout cela, ſi avec ſon argent je peux
» m'en procurer d'autres qui aient toutes
» ces qualités ? Vous aviez, ma couſine,
» une occaſion de vous rendre auſſi heu-
» reuſe que moi : vous n'auriez pas perdu
» le moins du monde aux yeux des galans
» pour être mariée ; au contraire, vous au-
» riez vu que pour un qui vous faiſoit lacour
» pendant que vous étiez fille, il y en au-
» roit eu vingt qui ſeroient devenus vos ad-
» mirateurs & vos très-humbles eſclaves,
» dès qu'il n'y auroit plus eu de danger à l'é-
» tre. Ainſi vous auriez pu ſatisfaire toutes
» vos paſſions, faire une figure brillante dans
» le monde, & choiſir pour votre Sigisbée
» quelque aimable berger auſſi romanefque
» & auſſi fou que vous l'auriez voulu. On
» auroit aiſément ménagé le bon homme de

» mari , & ... Ici il ne me fut plus possible
de retenir mon indignation , & je sortois de
sa chambre avec un air de profond mépris ,
quand me prenant par la main , » Point , me
» dit-il , ma chere cousine , point , je vous
» prie de ces airs violens ; je vous croyois
» une toute autre personne , & vous êtes
» en effet méconnoissable. Laissez à ces pau-
» vres sots , à qui les prêtres & les nourri-
» ces font peur du feu de l'enfer , & qui
» croient qu'ils iront au diable pour suivre
» le penchant de la nature , & se rendre la
» vie douce ; laissez-les être aussi furieuse-
» ment vertueux qu'il leur plaira ; quant à
» vous , vous avez trop de sens pour avoir
» ainsi peur de ce vain épouvantail ; vous
» savez que le terme de votre existence est
» très-court , & qu'il est par conséquent in-
» finiment sage de le rendre aussi agréable
» qu'il est possible «. J'étois trop irritée pour
entreprendre de réfuter mon indigne cou-
sin ; mais m'arrachant à lui avec une sorte
de violence , je lui déclarai que je prendrois
mes mesures afin qu'il n'eût pas une seconde
occasion d'insulter à ma misere , & de bra-
ver ma raison ; & là-dessus je sortis de chez
lui , avec la ferme résolution de n'y jamais
rentrer.

Je revins chez moi fort sotte & fort mortifiée de tout ce qui venoit de se passer ; mes esprits étoient abattus au point que de plusieurs jours je ne pus prendre sur moi de sortir de ma chambre , & de voir qui que ce fût. Enfin je résolus d'essayer si c'étoit réellement quelque chose d'incompatible que l'indigence & l'amitié , & je voulus voir si je n'aurois rien de mieux à attendre d'une amie d'enfance , dont la tendresse avoit fait jusqu'alors le plus grand plaisir de ma vie. Sûrement, me disois-je à moi-même, le cœur de mon Amanda , ce cœur qui semble né pour tous les sentimens tendres & généreux , ne fera point injuste envers une amie aussi vertueuse qu'infortunée ; sa tendresse viendra au secours de mon innocence , & animera mon courage ; ses louanges & ses caresses me dédommageront de tous mes malheurs.

Amanda étoit une fille maîtresse d'elle-même , & jouissant d'une fortune honnête , qu'elle étoit sur le point de partager avec un jeune Officier qui n'avoit que très-peu de chose , ou pour mieux dire , qui n'avoit que son emploi : pouvois-je douter qu'elle n'approuvât le refus que j'avois fait de me marier uniquement par intérêt , puisqu'elle-

même avoit fait son choix par de tout autres motifs , & sans trop consulter ce qu'on appelle la raison & la prudence , en fait de mariage.

Mon amie étoit à la campagne depuis quelques mois , de sorte que le bruit de mes malheurs n'étoit point parvenu jusqu'à elle , & qu'elle n'en fut instruite qu'au moment où je les lui racontai moi-même. Elle m'écouta fort attentivement , & me répondit avec assez de politesse , mais avec une froideur qui me perça le cœur. » Vous savez ,
» me dit-elle , ma chere Fidélia , que je n'ai
» jamais prétendu entrer en comparaison
» avec vous pour l'esprit , ni pour les lumières ; je connois mon infériorité ; &
» quoique j'aie trouvé quelquefois vos
» idées singulieres & vos sentimens fort
» étranges , je n'ai jamais entrepris de discuter avec vous : sûrement vous connoissez ce qui est le mieux : mais il me sem-
» ble que c'est une conduite bien extraordinaire pour une personne dans votre situation , d'offenser un aussi bon oncle.
» Pourquoi vous livrer d'abord à des opinions , qui pourroient effectivement être
» vraies , j'en conviens , mais qui sont directement contraires aux idées reçues

„ dont on nourrit notre enfance , & par cela
„ même très-propres à choquer les esprits
„ ordinaires ? Je n'ai jamais pu vous approu-
„ ver en cela , & puis , est-ce bien sérieuse-
„ ment que vous vous privez de la protec-
„ tion de cet oncle , dont vous avez un si
„ grand besoin , & que vous vous jettez
„ vous-même à l'abandon , plutôt que d'é-
„ pouser un homme dont il a fait choix ,
„ & contre lequel vous n'avez aucune
„ difficulté réelle à proposer , ni pas la
„ moindre antipathie pour sa personne ! «
Antipathie ! m'écriai-je : Eh quoi , ma chere
amie , n'y a-t-il pas bien des degrés entre
aimer & honorer un homme par-dessus tous
les autres , & avoir pour lui de l'aversion
& de l'horreur ? Le premier est , du moins ,
à mon avis , le devoir d'une femme , un
devoir qu'elle s'impose volontairement , &
qu'elle contracte de la maniere la plus so-
lemnelle. Quant aux inconvéniens & aux
malheurs attachés à l'état imprévu d'aban-
don où je me trouve aujourd'hui , comme
ils sont la suite d'une action vertueuse , je
ne saurois les regarder comme des maux
réels , & ils ne troubleront point cette fé-
licité intérieure que la vertu seule peut don-
ner. Je me réjouis de bien bon cœur , reprit

Amanda , que vous ayez trouvé le secret de vous rendre heureuse par la force de votre imagination ; je souhaite que votre enthousiasme puisse se soutenir , & que votre propre expérience vous convainque de plus en plus de la sottise & de la grossièreté du vulgaire , qui regarde la pauvreté & la souffrance comme des maux.

J'étois déchirée jusqu'au fond de l'ame , par l'air insultant qui accompagna ce sarcasme , & j'allois faire à celle que j'avois pris jusqu'alors pour mon amie des reproches trop mérités sur un procédé aussi peu amical ; mais dans cet instant je vis entrer son amant avec un autre cavalier , qu'en dépit du chagrin qui opprimoit mon cœur , je ne pus m'empêcher de regarder avec quelque attention , & qui calma pour un tems mon ressentiment contre la dureté d'Amanda.

Mes yeux furent frappés à la vue d'un aussi bel homme & si rempli de graces ; & la maniere polie dont il se présenta , l'esprit & le bon goût de tout ce qu'il dit , acheverent de me donner de lui toute la bonne opinion possible. C'étoit un jeune Gentilhomme que le futur époux d'Amanda lui présenta comme son ami le plus intime. Cet

ami se montra si aimable , qu'on eût dit qu'il cherchoit à faire voir que ce n'étoit pas mal choisir que de lui donner la préférence. Il réussit si bien , que bientôt Amanda ne fut plus occupée que du plaisir de sa conversation , & du soin d'amuser son amant & son nouvel hôte : elle prit un air riant , & recouvra toute sa bonne humeur. Comme je me levois pour la quitter , elle me pria si instamment de passer la journée chez elle , que je n'aurois pu le lui refuser sans trop faire connoître combien j'étois piquée de sa conduite à mon égard.

Je m'en serois cependant mise peu en peine , & je serois probablement sortie malgré toutes ses instances , n'ayant sçu dissimuler aucun de mes sentimens ; mais il s'éleva dans mon cœur un desir secret de connoître un peu plus à fond cet aimable étranger , dont le premier abord m'avoit si agréablement frappée. C'est ce qui me fit penser qu'il étoit de la prudence de cacher mon ressentiment , & d'accepter l'invitation d'Amanda.

La conversation devint de plus en plus brillante & enjouée ; j'y eus ma part , & plus que ma part aussi aux regards & à l'attention du charmant homme que j'aimois à

admirer. Comme nous nous trouvions de moment en moment plus à notre aise , & moins sur la réserve , Amanda lâcha dans le cours de la conversation quelques traits relatifs à mon histoire , à ma façon de penser , & au malheur de ma situation. Le Chevalier George Franc-Amour (c'étoit-là le nom de ce Gentilhomme) écoutoit avec la plus grande attention tout ce qu'on disoit de moi , & sembloit me regarder avec une extrême curiosité , aussi-bien qu'avec admiration.

Nous ne nous séparâmes qu'assez tard , & le Chevalier voulut à toute force m'accompagner chez moi ; je le refusai absolument , mais ce fut par un sentiment qui tenoit plus d'une femme que d'un Philosophe , & que je condamnois moi-même comme venant d'un sot orgueil ; je ne pouvois , sans une véritable peine , souffrir que le poli Chevalier découvrit si-tôt ma pauvre demeure. Pour éloigner cette fâcheuse idée , j'envoyai chercher une chaise ; mais quelle fut ma confusion , quand je vis Franc-Amour & ses gens se préparer à me suivre à pied en guise de gardes ; il fut inutile de m'en défendre , le Chevalier marchoit à la tête & devant moi , & ses laquais étoient portés derrière ma chaise. Je rougis jusqu'au blanc des yeux ,

quand au bout de cette belle parade il vint m'offrir le bras à la porte d'une petite boutique, où j'entrai, & où il me quitta avec un aussi profond respect que s'il m'eût conduite dans un palais.

Mille pensées différentes m'empêcherent de fermer l'œil de toute cette nuit. La conduite d'Amanda m'avoit blessée jusqu'au vif, & il falloit me résoudre à ne plus la regarder que comme une connoissance ordinaire ; j'étois forcée de reconnoître qu'il n'y avoit pas une personne au monde que je pusse appeler du doux nom d'amie.

Mon triste cœur tomboit dans l'abattement & dans le désespoir ; je ne savois quel parti prendre pour pourvoir à ma subsistance. Ce que mon orgueil venoit de me faire souffrir, ne m'apprenoit que trop que je n'avois pas encore soumis toutes les passions de l'humanité, & que je sentirois encore bien vivement toutes les mortifications qui accompagnent la pauvreté. Je me résolus cependant à dompter cet orgueil, & je me rappelai l'exemple de ces anciens sages qui avoient su mépriser les richesses & les honneurs, & se mettre au dessus des coups de la fortune. Je fis là-dessus de si beaux raisonnemens, que j'en vins presque

à m'armer de mépris pour le monde , & que je commençois à me croire supérieure à ses faveurs , ou à ses disgraces ; tout-à-coup l'idée du Chevalier Franc-Amour vint s'offrir à mon esprit , & fit évanouir à la fois mon courage & mes raisonnemens. Je découvris, que quelque peu de cas que je fisse des hommes , je ne serois jamais indifférente sur sa façon de penser à mon égard , & que je ne pourrois jamais soutenir l'idée d'être l'objet de son mépris.

Je considérai que mon état étoit bien différent de celui d'un vieux Philosophe , dont les haillons étoient peut-être le vrai moyen de satisfaire son orgueil , en lui attirant les regards & les respects du genre humain. Du moins les vues & les desirs d'un Philosophe devoient-ils être bien différens de ceux qui occupoient alors mon cœur. Les regards & la conduite du Chevalier ne me permettoient pas de douter que je n'eusse fait sur lui une impression égale à celle qu'il avoit fait sur moi. Je ne pouvois me résoudre à perdre le terrain que j'avois gagné , & à embrasser un état où il fût au dessous de lui de jeter sur moi ses regards. Je rejettois d'un autre côté la pensée de lui en imposer sur ma situation , au cas qu'il eût eu sur moi des

vues légitimes. Cependant, de me dégrader pour toujours à ses yeux par la qualité de servante, ou par quelque autre moyen aussi ignoble de pourvoir à ma subsistance, c'étoit l'idée avec laquelle je pouvois le moins me familiariser.

Au milieu de ces réflexions je fus surprise par une visite du Chevalier Franc-Amour, qui vint chez moi dès le matin; il commença par me faire de très-respectueuses excuses sur la liberté qu'il prenoit; il me dit ensuite qu'il avoit appris de mon amie l'état où la dureté & la tyrannie de mon oncle me réduisoient; il ajouta qu'il n'avoit pu apprendre que tant de beauté & de mérite fussent si maltraités de la fortune, sans desirer de tout son cœur d'être l'instrument destiné à réparer cette injustice. Il me supplia de donner de la dignité à sa vie, & d'en augmenter le prix, en la faisant servir au bonheur de la mienne: il alloit continuer ses offres de service les plus empressées, quand je l'interrompis en disant, qu'il n'y avoit rien qui pût davantage augmenter le bonheur de ma vie que des marques de ce respect dû à ma qualité de femme & de demoiselle, & qui auroient dû provenir de la part de quelqu'un que je connoissois aussi peu,

de pareilles offres de service que l'amitié la plus éprouvée pouvoit seule autoriser ; j'ajoutai que je n'étois pas dans une situation à recevoir ses visites, & que je devois éviter une plus grande liaison avec lui, quoique dans des tems plus heureux j'eusse pu m'en faire plaisir.

Il eut alors recours à toutes les artifices de son sexe ; il attribua sa trop grande liberté à la violence de sa passion, il m'assura du respect le plus inviolable, & se jettant à mes genoux il me supplia, même avec larmes, de ne pas le punir si rigoureusement que de lui refuser la permission de me voir & de se rendre de plus en plus digne de mon estime. Tant d'artifices ne faisoient que trop d'impression sur mon foible cœur ; c'étoit beaucoup que d'avoir assez de courage pour persister à refuser ses visites, & à l'obliger de sortir de chez moi, comme il le fit enfin : mais ce ne fut qu'après une telle effusion de tendresse, de soupirs, de prières & de protestations, que je fus quelque tems avant de pouvoir assez rappeler ma raison, pour réfléchir sur toute sa conduite & sur ma propre situation, qui comparées l'une avec l'autre, ne me permettoient guere de douter de ses vues honteuses & criminelles.

Je me déterminai à ne plus le recevoir ; & je donnai mes ordres en conséquence au cas qu'il se présentât à ma porte ; ma raison applaudissoit , mais mon cœur me reprochoit en secret tant de fermeté , & se révoltoit contre la rigueur du parti que la prudence m'avoit dicté. Je sentis que je m'acquittois de mon devoir , & je crus que ce sentiment me rendroit heureuse : mais hélas ! que je m'étois trompée ! je me trouvai plus malheureuse cent fois que je ne l'avois été , & même que je n'avois imaginé de pouvoir jamais l'être ; je découvris que mon cœur étoit malheureusement rempli d'une passion qu'il me faudroit à jamais combattre , ou que je ne pourrois satisfaire qu'aux dépens de ma vertu. Je considérai dès-lors les richesses comme un bien , puisqu'elles m'auroient mise au-dessus des déshonorantes poursuites que je n'avois que trop à craindre , & qui m'auroient donné de raisonnables espérances de devenir la femme du Chevalier Franc-Amour.

J'étois mécontente & malheureuse , mais j'étois étonnée de l'être , & ce n'étoit pas sans raison , puisque jusques-là je n'avois aucun reproche à me faire , & qu'au contraire ma plus grande peine venoit du sacrifice

crifice que je faisois à la vertu ; je résolus cependant d'essayer encore ce qu'elle peut pour notre bonheur , en continuant de me soumettre à ses loix , & j'attendis patiemment les heureux effets de ma persévérance : mais j'avois à triompher de difficultés plus grandes que toutes celles par où j'avois passé. Le Chevalier étoit un trop grand maître dans l'art de séduire , pour s'en tenir à une première attaque ; il ne perdit point courage pour s'être vu repoussé , & chaque jour vit naître une nouvelle tentative pour me voir , ou quelque lettre passionnée & remplie de nouvelles protestations , & de plus vives instances , pour que je voulusse bien le recevoir en grace & lui accorder enfin son pardon. Ce fut en vain que je donnai les ordres les plus exprès afin qu'on ne m'apportât plus de ses lettres ; il imaginoit tant de tours différens , & se servoit de tant de différentes mains pour me les faire parvenir , que j'étois presque toujours conduite à les lire malgré moi ; chaque fois que je sortois de la maison , j'étois sûre de le rencontrer en mon chemin , & sa langue , la plus artificieuse de toutes celles qui ont jamais séduit le cœur d'une pauvre amante ;

mettoit tout en usage pour aveugler ma raison & réveiller mes passions.

Je n'avois cependant pas encore perdu ma vertu, mais la tranquillité de mon ame étoit détruite sans retour. Toutes les fois que je rencontrois le Chevalier, je rappellois mon courage, & je lui répétois constamment la priere que je lui avois faite de m'éviter. Sa défobéissance excitoit mon ressentiment, & en dépit de mon foible cœur j'armoiois mes yeux de colere, & je lui témoignois toute l'indignation que je croyois que méritoient ses coupables desseins; mais au moment qu'il me quittoit, toute ma résolution m'abandonnoit; je m'indignois contre mon fort; je murmurois même contre le souverain arbitre de toutes choses, de ce qu'il m'avoit assujetti à des passions que je ne pouvois ni dompter ni satisfaire; je comparois ensuite ma situation avec celle de mon coupable cousin, dont je n'avois pu entendre sans horreur les pernicious raisonnemens de ce libertin, qui donnoit carrière à tous ses desirs, dont la maison étoit le séjour de l'abondance, de la joie & du plaisir, dont le visage étoit toujours riant, & dont le cœur sembloit fermé aux soucis & aux chagrins. Cet homme-là

me disois-je souvent , n'est-il pas plus heureux que moi ? & s'il l'est effectivement , à quoi donc sert la vertu ? n'est-ce pas à elle que j'ai sacrifié & ma fortune & mes amis ? ne lui sacrifie-je pas même tous les jours le penchant le plus cher à mon cœur ? Quel est cependant le dédommagement que j'en reçois ? quelle perspective puis-je avoir dans ce monde que la pauvreté , le mépris , la douleur & le désespoir ? Que je me refuse à tous les desirs de mon cœur , que je heurte & combatte toutes les passions de mon ame , viendrai-je à bout de les subjuguier ? Sont-ce donc là les bénédictions que le Ciel accorde à ses favoris ? L'Etre souverain qui y regne manqueroit-il de pouvoir ou de volonté pour les rendre heureux ? abandonneroit-il ses pauvres créatures pour en faire les jouets du hasard & les tristes victimes de la méchanceté & du crime ? Non assurément. Cependant la condition d'un homme vertueux est souvent pire mille fois que celle d'un méchant ; j'en ai moi-même fait l'expérience. Je suis maintenant malheureuse , & très-malheureuse , & je ne vois aucune apparence que je puisse jamais cesser de l'être dans ce monde ; & ce qui est au delà du tombeau est une nuit éternelle.

Mais puis-je dire que je n'ai aucune perspective de bonheur ? le plus aimable de tous les hommes ne m'a-t-il pas offert tous les plaisirs que la fortune & l'amour peuvent procurer ? ne saura-t-il pas me mettre à l'abri des outrages d'un monde orgueilleux qui insulte à l'indigence ? Sa libéralité ne me fournira-t-elle pas abondamment tous les moyens de plaisir , & même du plus grand & du plus réel de tous les plaisirs , du plaisir de soulager les miseres de ses semblables, d'arrêter le cours de leurs larmes , & de communiquer mon bonheur à tout ce qui m'environne ? Cet état n'est-il pas préférable à celui où m'a mise la vertu ? Le bonheur n'est-il pas le but où doit tendre tout être raisonnable ? Est-on donc à blâmer quand on emploie , pour y parvenir , les moyens qui paroissent les plus sûrs & les plus efficaces ? Et pourquoi viens-je d'accuser la Providence , tandis que c'est moi seule qui suis coupable , pour rejeter les faveurs qu'elle daigne m'offrir ? Sûrement j'ai méconnu le sentier de la vertu , il ne fauroit y en avoir d'autre que celui qui conduit au bonheur , & celui où je marche est un sentier tortueux & rempli d'épines , & il est terminé par une obscurité impénétrable.

Mais j'en vois un autre qui est semé de fleurs, & qui brille des rayons de la prospérité ; celui-ci est infailliblement le sentier de la vertu & le chemin du bonheur : c'est de ce côté-là que je veux tourner mes pas : je ne souffrirai plus que de vains & puériles préjugés s'opposent encore à ma félicité. Certainement il est impossible que j'offense Dieu en cédant à une tentation, à laquelle il ne m'a pas mis en état de résister. Il m'a donné une existence courte & précaire, & il m'a mis devant moi le bien & le mal. Quel autre bien y a-t-il que le plaisir ? & qu'est-ce qu'on peut regarder comme un mal, si ce n'est la douleur & la peine ? La nature & la raison me conduisent à rechercher le plaisir, & à éviter le chagrin ; j'ai cherché le bonheur dans ce qu'on appelle la vertu, & je ne l'y ai point trouvé ; pourquoi ne ferois-je pas l'expérience contraire, sur-tout puis-que j'ai peine à croire que je puisse être plus malheureuse en cédant au penchant de mon cœur, que je ne le suis en y résistant.

C'est ainsi que mes tristes pensées s'égareroient d'erreur en erreur, & que j'en étois presque enfin venue à secouer tout principe de moralité, en suivant dans toutes leurs conséquences ceux dont on m'avoit imbue &

qu'on m'avoit donnés comme autant de règles de conduite, comme les sources du bonheur, & les guides fideles dans la recherche de la vérité, seuls capables de me mettre en sûreté au milieu des orages de l'adversité, & de me faire écouter sans risque la voix séduisante de la tentation.

Un jour que je m'enfonçois plus que jamais dans ce chaos d'idées que je viens de tracer, au moment fatal, où livrée à ma présomption, j'étois seule dans ma chambre à rassembler les raisons favorables à ma passion, déchirée par mes doutes, & me plongeant de plus en plus dans l'erreur, tout-à-coup je vis le Chevalier tomber à mes pieds; il avoit corrompu mon hôte, & s'étoit ainsi procuré, malgré mes ordonnances, l'entrée dans mon appartement.

Il n'est pas besoin que je décrive tous ses artifices, & la foible résistance de cette vertu qui avoit été si heureusement plantée dans mon ame, mais que j'avois criminellement pris à tâche de détruire par mes vains raisonnemens, & qui étoit alors ébranlée jusques dans ses fondemens; il suffit de dire qu'enfin je me soumis à la douloureuse humiliation que j'ai si bien méritée, & qu'avec tout l'orgueil de la raison humaine, j'osai con-

damner comme l'unique effet de la foiblesse & du préjugé, la voix de la conscience qui me montrait encore le précipice pour m'en garantir. Mon innocence, mon honneur, tout fut sacrifié à ma passion & à ma raison séduite. Mon orgueilleuse philosophie, & cet esprit dont la flatterie m'avoit si souvent exagéré les lumières & la force, ne purent me garantir du comble de l'infamie, dont à l'aide d'une piété humble & docile, les plus foibles même de mon sexe auroient pu se préserver. J'éprouvai alors une nouvelle sorte d'infortune ; mon méprisable séducteur essaya inutilement de me réconcilier avec le genre de vie honteux auquel il m'avoit réduite ; il eut beau me combler de présents, & prodiguer sa fortune pour me procurer des plaisirs que j'étois incapable de goûter, & une magnificence qui sembloit insulter à ma disgrâce. Ce fut en vain aussi que je voulus me rappeler les argumens qui m'avoient convaincue que je pouvois, sans crime, accepter les plaisirs qui m'étoient offerts, & suivre les goûts & les inclinations de mon cœur ; les lumières de ma raison étoient bien obscurcies, mais le sentiment du crime n'étoit pas étouffé. Mon orgueil & ma délicatesse, s'il est rien à quoi on

puisse donner ce nom dans une ame aussi coupable que la mienne , me faisoient souffrir la mortification & le dégoût le plus insupportable , toutes les fois que je réfléchissois sur l'infamie de mon état. Tous les yeux sembloient m'insulter , ceux - là même de mon insolent séducteur. O comble de la misère ! Avoir le sentiment cruel de mériter le mépris de celui que j'aimois , & pour l'amour duquel je m'étois rendue méprisable à moi-même !

Tel fut l'état de mon ame durant une année entière que je passai dans la maison du Chevalier : sa passion pour moi se soutint dans toute sa force pendant les huit premiers mois ; & comme je n'avois aucun autre objet , ni parent ni ami , qui pût attirer mon attention ou partager ma tendresse , ce fut à lui qu'aboutirent tous les mouvemens d'un cœur naturellement sensible & fait pour l'amitié. Mes yeux vigilans n'apperçurent que trop les premiers indices du refroidissement de mon infidèle ; bientôt j'eus à souffrir tous les tourmens de la jalousie , & un cruel éclaircissement ne tarda pas à me faire voir combien elle étoit fondée : j'appris enfin que mon perfide amant étoit sur le point de conclure son mariage avec une Dame ex-

trêmement riche. Sur le champ je pris la résolution de le quitter, mais je ne pus prendre sur moi de le faire, sans soulager mon cœur en lui faisant les plaintes & les reproches qu'il méritoit. Ces reproches le mirent en fureur, & m'attirèrent de sa part un traitement si insolent, que quoique les foiblesses que j'avois eu pour lui ne l'eussent que trop mérité, je n'étois pourtant pas encore instruite à le supporter; je lui rendis avec un air de mépris qui ne me convenoit plus, ce que j'avois reçu de lui, mes habits, mes bijoux, tous les gages de mon péché, & le méprisable attirail de ma honte, & je sortis de chez lui le cœur plein du plus vif ressentiment, & déchiré par le plus cruel désespoir. Je retournai à mon ancien logement, mais incapable de soutenir la vue d'un lieu qui me rappelloit chaque circonstance de ma perte, ne pouvant regarder en face, sans rougir, aucun de ceux qui m'avoient connue pendant que je conservois encore mon innocence; malheureuse au dedans de moi-même, & espérant quelque soulagement d'un changement de scène, je montai dans une chaise de poste à deux heures du matin, avec ordre au postillon de me mener aussi loin de la ville qu'il lui feroit.

possible avant la nuit ; du reste , je le laissai le maître de choisir la route qu'il jugeroit à propos.

Ma raison & mes sens furent engourdis & dans un état qui approchoit de la stupidité durant tout le cours de mon voyage ; je ne fis aucune réflexion sur ce que j'allois faire ou devenir , je ne formai point le moindre projet sur ma vie future. Aux approches de la nuit mon conducteur auroit voulu s'arrêter dans une assez grande ville , mais je lui ordonnai d'aller plus loin & jusqu'au prochain village. J'y mis pied à terre à une misérable auberge , & je congédiai ma chaise & mon postillon , sans avoir encore pensé à ce que j'avois à faire , ni pourquoi je choisissois cet endroit plutôt que tout autre pour en faire ma demeure. A parler franchement , il me feroit du tout impossible de rendre la moindre raison de ce qui se passoit dans mon ame durant cette période de ma vie , tant tout y étoit en désordre & en confusion. Il faut qu'une sorte de frénésie ait rempli ces heures dont il n'est resté dans ma mémoire que des traces si imparfaites. La seule chose que je me rappelle bien distinctement , c'est qu'après avoir passé la nuit sans avoir encore quitté les habits avec lesquels j'étois

partie de Londres , je sortis de l'auberge aussi-tôt que le jour parut, & j'allai errer à l'aventure aux environs du village. Mes pas incertains me conduisirent à une allée de faules qui bordoit le cours d'une riviere ; c'est-là qu'après m'être promenée quelques instans , la beauté du lieu , la solitude & la fraîcheur de l'air me firent enfin sortir de ma léthargie , ranimerent mes sens & réveillèrent ma raison. Cette cruelle raison , ma mémoire , mon angoisse & mon désespoir , tout revint à la fois : chaque circonstance de ma vie passée s'offrit alors à mon esprit ; mais sur-tout l'idée de mon infidèle amant , & mon criminel amour vinrent tourmenter mon imagination blessée , & faire saigner mon cœur déchiré , ce malheureux cœur qui , malgré sa faute & tout ce qu'il avoit souffert , conservoit encore l'amour le plus vif & le plus tendre pour celui qui l'avoit perdu. Cet amour insensé , qui étoit l'effet d'un naturel bon & sensible , aigrissoit mes ressentimens , & mettoit le comble à ma misere. En vain voulus-je détourner mes tristes pensées de dessus des objets aussi lugubres , espérant de trouver quelque rayon de consolation dans l'avenir : cet avenir étoit encore plus effrayant ; j'avois devant mes

yeux la pauvreté, suivie de l'infamie & du besoin ; je me voyois sous la main cruelle de l'oppression , & en bute aux insultes de l'insolence & du mépris. Moi , qui pendant un tems avois été l'objet chéri & qui faisoit l'orgueil de parens trop indulgens ; moi qui pendant un tems avoit été aimée , respectée & admirée de tout ce qui m'environnoit , je me voyois devenue le rebut de la nature humaine , l'objet du mépris & de l'aversion de tous ceux qui avoient eu pour moi de l'attachement , & que j'avois le plus aimés ! Odieuse à moi-même , ne tenant plus à personne , exposée à tous les coups , à tous les affauts de quiconque voudroit m'insulter , j'essayai de chercher la cause d'un si funeste changement , & de découvrir à quel point je pouvois moi-même y avoir contribué. Quelque portée que je fusse à condamner ma conduite avec le Chevalier , quand je vins cependant à me rappeler les raisons qui m'y avoient engagée , il me parut qu'elles étoient suffisantes pour la justifier. Mais comme mes principes n'avoient pu me garantir du vice , ils étoient incapables aussi de me soutenir dans l'adversité ; & les sophismes qui avoient séduit ma raison , ne vinrent point à bout d'étouffer la voix de ma

conscience ; elle me reprochoit en secret que j'étois coupable ; & quand on pourroit m'excuser en disant que ce n'étoit que par ignorance , toujours est-il vrai que dans l'affreuse détresse où je me trouvois , je n'avois pour me soutenir , ni le sentiment d'une conduite sans reproche , ni la joie que donne la vertu , ni aucun espoir de récompense ; soit que je regardasse en avant ou en arrière , tout étoit confusion & angoisse , fureur & désespoir. J'accusois l'Etre suprême d'injustice & de cruauté , de ne m'avoir pas donné des motifs suffisans pour résister aux desirs de mon cœur , & de me punir cependant d'y avoir cédé en faisant fondre sur moi toutes les suites funestes du crime. S'il y a un Dieu , m'écriai-je , c'est sans doute un tyran cruel , ou du moins il ne prend aucun soin de ses créatures. Dois-je supporter plus long-tems une existence qui m'est à charge ? Je souffre sans l'avoir mérité , & par le seul caprice du hasard , peut-être par la volonté d'un être qui se fait un jeu de ma misère. Ah ! je n'ai déjà que trop souffert ; mais c'en est fait , je vole à cet état d'anéantissement au delà duquel je ne vois plus rien & où se terminent aussi tous mes vœux. O toi , poursuivis-je , en élevant ma voix , & tenant mes

regards fixes vers le Ciel , ô toi ! de qui je tiens cette malheureuse existence , reprends le don cruel que tu m'en as fait , & laisse reposer mes cendres en paix ! que jamais un nouveau souffle de vie ne vienne les ranimer pour la douleur , & les perfectionner pour la misère. En prononçant ces dernières paroles , je courus vers le bord de la rivière , & j'allois m'y précipiter , quand j'entendis , fort près de moi , pousser un cri , qui me fit tourner la tête pour voir d'où il pouvoit venir. Je vis venir à moi un Ecclésiastique déjà avancé en âge , qui en m'abordant avec un air mêlé de terreur , de pitié & de bienveillance , me demanda ce que je prétendois faire ? Au premier abord je ne lui montrai que de la mauvaise humeur , & je refusai de lui répondre ; mais peu-à-peu la compassion qu'il me montra , & la bonté avec laquelle il me traita , adoucirent le chagrin de mon cœur , & donnerent essor à mes larmes.

O Madame , me dit-il alors , ce sont ici des signes favorables , & bien différens de ceux qui d'abord ont attiré mon attention , & m'ont engagé à vous suivre sans me montrer , craignant que vous ne roulâssiez quelque projet funeste dans votre esprit ; mais ,

pourfuivit-il, quelles peuvent avoir été les pensées qui d'un visage tel que le vôtre ont pu faire le siege de l'horreur ? Je faisois ma promenade du matin , au moment où vous avez frappé mes regards , & je vous ai observée pendant long-tems ; je vous voyois quelquefois vous arrêter & vous tordre les mains, quelquefois hâter vos pas , & un instant après vous promener lentement & les yeux fixes en terre , jusqu'à ce qu'enfin vous m'avez paru lever les yeux au Ciel , mais non avec un air suppliant & de piété , c'étoit un air de reproche & de défiance : par pitié, dites-moi, je vous en conjure , pourquoi vous vous en preniez ainsi à vous , à votre propre vie & au Ciel même ? Rappeliez votre raison , & ne vous laissez plus aller au désespoir ; que le bonheur que vous avez de voir prévenue à temps l'exécution du fatal dessein que vous aviez conçu , soit pour vous le gage d'un avenir plus heureux , & un avertissement salutaire que la miséricorde de Dieu n'est pas encore retirée de dessus vous , mais qu'elle descend du haut de son trône pour sauver votre ame de la mort.

Les torrens de larmes qui couloient de mes yeux pendant que cet homme respec-

table me parloit , me foulagerent au point que je me trouvai moi-même en état de parler , & que je desirai ardemment de lui témoigner ma reconnoissance pour la part que sa bonté lui faisoit prendre à mes maux.

Il y avoit si long-tems que je n'avois goûté les douceurs qu'il y a à confier à quelqu'un ses chagrins & ses peines , que je trouvais un plaisir surprenant , & que je me sentis merveilleusement foulagée , de pouvoir décharger mon cœur , & faire part à mon honnête libérateur de toutes les circonstances de ma funeste histoire , & des différentes pensées de mon esprit égaré. Il frémit à l'ouïe des reproches que j'osois faire à la Providence , & m'interrompant aussi-tôt , il me dit qu'il me conduiroit vers une personne qui , loin de m'apprendre à murmurer , fauroit me prêcher la patience & m'en donner en même tems l'exemple.

En s'entretenant ainsi avec moi il avoit insensiblement tourné mes pas vers le lieu de sa demeure , & quand nous y fûmes arrivés , il m'introduisit auprès de sa femme ; c'étoit une personne d'un âge moyen , très-pâle , & d'une grande maigreur , mais qui d'ailleurs avoit un air ferein & content , & qui me fit l'accueil le plus tendre & le plus humain.

humain. Elle s'apperçut que j'étois angoissée , & sa compassion n'attendit pas mes plaintes ; ses larmes étoient prêtes à accompagner les miennes ; ses regards & sa voix exprimèrent combien elle étoit touchée de mon état , & je vis dans ses soins empressés cette vraie politesse , cette cordiale hospitalité qui ne fut jamais l'effet de l'art , mais qui est le fruit d'une bienveillance réelle & sincère. Pendant qu'elle s'occupoit à me préparer quelque rafraîchissement , son mari lui fit , en peu de mots , un précis de mon histoire , & de l'état où il m'avoit trouvée. Cette pauvre femme , lui dit-il , faute de principes , & par une suite de sa mauvaise éducation , voit tout au travers d'un sombre milieu ; elle accuse la Providence , & en est venue jusqu'à haïr sa propre existence , pour des maux qui sont pourtant le partage commun de l'humanité dans ce court état d'épreuve. C'est à vous , ma chère , qui avez autant & plus souffert que qui que ce soit que je connoisse , c'est à vous à la guérir de sa coupable impatience ; vous êtes aussi-bien qualifiée pour cela qu'il soit possible , & vous pouvez lui apprendre , par votre propre exemple , que ce monde n'est pas le lieu où la vertu doit recevoir sa récompense.

Elle pense qu'il n'y a personne qui soit aussi malheureuse qu'elle ; mais quand elle vous aura écoutée , elle reconnoîtra , je m'affure , que si vous êtes plus heureuse qu'elle , c'est uniquement parce que vous avez de meilleurs principes que les siens.

Affurément , ma chere Dame , me dit alors l'épouse du charitable Ecclésiastique , c'est en effet là le seul avantage que je puis avoir sur vous ; mais il faut l'avouer , cet avantage est véritablement sans égal. Il n'y a poursuivit-elle , aujourd'hui que de dix jours , que j'accompagnai le convoi du dernier de mes fils , le seul qui me fût resté de huit enfans que j'avois eu , qui tous avoient également été les objets de ma plus vive tendresse : mon cœur n'est pas moins sensible que le vôtre , ni les attachemens moins forts ; j'ai pourtant eu sous mes yeux pendant une année entière , avant la mort de mon cher fils , les funestes progrès du mal qui l'a emporté ; il a fallu soutenir le déchirant spectacle de le voir en proie aux plus affreuses douleurs.

La pauvreté , ce mal redoutable dont vous ne pouvez soutenir l'idée , n'a pas même manqué à mon épreuve : quoique la profession de mon mari lui donne un rang

honorable, ses revenus sont si bornés, que moi & mes enfans nous avons souvent manqué du nécessaire ; & quoique j'aie toujours été d'une santé foible, j'ai aidé à soutenir ma famille par le travail de mes mains. Aujourd'hui je souffre de continuels tourmens d'un cancer qui dans peu fera la cause de ma mort ; mes souffrances pourroient peut-être recevoir quelque adoucissement, si j'avois des remèdes convenables, quoiqu'ils ne pussent pas pourtant garantir ma vie, mais je n'ai pas les moyens de me procurer ce soulagement. O arrêtez, interrompis-je, mon ame est accablée de ce détail de maux aussi insupportables ; comment est-il en vous de les soutenir ? Pourquoi ne vous vois-je point, dans un désespoir égal au mien, renoncer à votre existence, & vous mettre hors des atteintes de la douleur ? Mais sur-tout, dites-moi, comment il est possible que vous conserviez, au milieu de tant de sortes de maux, cet air de gaieté & de sérénité qui brille dans toute votre personne, & qui anime tous vos regards & vos mouvemens ? Cette sérénité & cette gaieté, me répondit cette excellente femme, si je la porte sur mon visage, je la sens aussi dans mon cœur ; mon ame est non-seulement

tranquille & contente, mais j'éprouve encore souvent les plus vifs transports de joie & d'alégresse, que les plus hautes espérances puissent jamais donner. Et d'où, repris-je, d'où tenez-vous cet étonnant secret de tirer ainsi la joie du sein de la misère, & les ris du milieu des pleurs, de l'affliction, de la souffrance, de la pauvreté & de la mort ? Elle fut un moment avant que de me répondre, & s'avançant vers son cabinet, elle y prit une Bible, qu'elle me mit entre les mains : Voilà, dit-elle, le livre qui m'a enseigné cet heureux secret ; c'est là que j'ai appris qu'une gloire éternelle est réservée à ceux qui sont assez sages pour vouloir l'accepter sous les conditions auxquelles la Sagesse infinie a jugé à propos de la leur accorder. C'est là encore que je reçois les consolantes promesses de l'assistance & du secours du Prince de la vie : c'est là où je trouve de quoi m'assurer que ces afflictions passageres auxquelles je me vois exposée, n'ont d'autre but que de me préparer à un bonheur éternel & ineffable. Je touche à ce bonheur ; le peu qui me reste encore à vivre, ne me paroît qu'un point au delà duquel s'ouvre la glorieuse carrière de l'immortalité. Etant soutenue de la sorte,

comment perdrois-je courage ? Est-ce avec un tel appui que je peux me laisser abattre ? & avec une telle perspective , avec des espérances si magnifiques & si certaines, mon sort pourroit-il n'être pas heureux ?

Pendant que cette digne femme me parloit ainsi , ses yeux sembloient étinceler , & la joie éclatoit sur tout son visage ; j'étois frappée de son air & de son ton , aussi-bien que de ses paroles , chaque syllabe qu'elle prononçoit s'enfonçoit si avant dans mon ame , que je ne pourrois jamais en rien oublier. L'impression que tout cela faisoit sur moi me devint salutaire ; je résolus d'examiner une religion qui étoit capable de produire d'aussi heureux effets, qu'il ne m'étoit pas possible d'attribuer à l'erreur ni au hasard, & comme le charitable couple qui m'avoit accueilli , me pressoit avec une politesse si naturelle de choisir leur petite habitation pour atyle , jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelque chose de mieux , je me rendis à leurs instances , & m'établis avec joie chez ces honnêtes gens. C'est là qu'avec l'aide du bon Ecclésiastique , qui est un homme simple , compatissant , & véritablement religieux , j'ai étudié les Saintes Ecritures , & les preuves que nous avons de

leur divinité ; mais j'avoue qu'après avoir lu cet admirable livre avec attention & dans la sincérité de mon cœur , j'ai trouvé que toutes les preuves extérieures qui en établissent la vérité étoient , pour ainsi dire , de trop ; l'excellence des préceptes renfermés dans les Saintes Ecritures , la liaison & la solidité des vérités qu'elles enseignent , & les grands & puissans motifs qu'elles nous présentent pour nous soutenir dans la pratique de la vertu ; tout cela , joint avec l'exemple frappant que j'avois devant les yeux de leur salutaire efficace , ne me permettoient pas de douter de leur autorité & de leur origine céleste.

Depuis que j'habite dans cette sainte demeure , j'y ai eu l'édifiant spectacle de la mort plus qu'héroïque , de la mort douce , tranquille , joyeuse & triomphante de cette chère & excellente femme , dont la vie m'avoit été déjà si utile ; avec toute la douceur & la tendresse de cœur d'une femme , elle fut montrer aussi une intrépidité plus mâle & plus soutenue que tout ce qu'on en vit jamais chez les Philosophes les plus fermes , & les héros les plus audacieux. Aucun tourment n'ébranla la constance de son ame ; & la longueur de ses maux ne put jamais laisser

sa patience ; la mort fut toujours pour elle un objet d'espérance & non d'horreur. Quand je l'entendis rendre son dernier soupir avec action de grace , & que je vis l'air de joie & d'extase rester encore sur son visage , pendant que sa vie s'étoit envolée , je ne pus m'empêcher de m'écrier , en empruntant les belles paroles d'un saint Apôtre que j'avois depuis peu apprises dans nos saints livres : O mort , où est ton aiguillon ! O sépulcre , où est ta victoire !

Je suis à présent sur le point de quitter mon excellent bienfaiteur , & d'aller gagner mon pain au service d'une famille du voisinage , à laquelle il m'a recommandée. L'état de servante , pour lequel j'avois pendant un tems une répugnance invincible , aujourd'hui ne me paroît du tout plus fâcheux ; le Christianisme a fait ce que la philosophie avoit en vain tenté , il a subjugué cet orgueil qui causoit ma répugnance , & me rendoit si sensible ; comme pénitente je me soumettrois volontiers à une mortification ; mais comme Chrétienne je me trouve supérieure à toutes les mortifications , excepté à celle qui naît du sentiment de mes fautes passées ; celle-ci m'humilie jusques dans la poussière , mais la pleine assurance

que me donne le Sauveur du monde du pardon & de la grace de Dieu en faveur des pécheurs vraiment repentans , relève mon ame abattue , & la remplit d'une paix & d'une joie que le monde ne peut ni donner ni ôter. Ainsi sans aucun changement en bien dans les circonstances extérieures de ma vie , je me trouve pourtant de pauvre que j'étois , de furieuse & désespérée , devenue aujourd'hui contente , heureuse , reconnoissante , satisfaite de mon sort , & en rendant grâces à l'Etre suprême ; mais cependant ravie de joie dans l'espérance de le quitter pour une gloire & un bonheur éternel.





S A L A H ,

O U

LES DANGERS

D E

L'HABITUDE ,

CONTE ORIENTAL.

L'INDOLENCE est la fille de la foiblesse, la sœur du vice, & la mere des malheurs. Dès que ce penchant de la nature est affermi par l'habitude , il n'y a plus d'ambition de se rendre utile , ni d'espérance de faire aucun progrès dans quelque carrière. La sagesse est le fruit de la réflexion ; on ne l'acquiert point sans effort ; & quiconque ne voit jamais les rayons du Soleil levant , mourra sans avoir entendu parler de lui.

Fils de la persévérance , lis & sois sage : c'est Salah qui te parle ; c'est l'Hermite du Libanon , qui dans la cinquante-septieme

année de sa retraite , laissa cette instruction au genre humain.

J'étois autrefois ce que vous êtes à présent , un voyageur sur la terre , un contemplateur des astres. Je trafiquai & j'amassai de grands biens ; & j'aimai & je jouis de toutes les faveurs de l'amour ; je portai la robe d'honneur , & j'entendis la musique de la flatterie. L'ambition entra dans mon cœur , & je parvins à des charges honorables ; mais tout cela me rassaffioit , & ne me contentoit pas , je me sentis malheureux , & me retirai. Je cherchai long-tems ce que je trouvai enfin dans ce désert ; un séjour où les besoins coûtassent peu de desirs & de soins , un état où je ne fusse pas obligé de payer les folies des hommes , & d'acheter leurs secours. C'est ici que je trouvai des fruits , des herbes & de l'eau , & où je résolus d'attendre le moment de la mort , dont je ne crains pas beaucoup les approches.

Je passai quarante-huit ans loin des mortels , & sans goût pour leur commerce. Un jour que je regardois un rocher suspendu sur ma cellule , l'envie me prit d'y monter : je voulus supprimer ce desir , non qu'il fût criminel , mais parce qu'il étoit nouveau , & qu'un esprit instruit par l'expé-

périence se méfie de tout changement qui n'apporte pas évidemment un meilleur sort. Je craignois que mon cœur ne me trompât, que ma curiosité ne vînt de l'inquiétude, & que l'ardeur de contempler les ouvrages de la nature ne renfermât un retour secret vers le monde. Je ramenai donc aussi-tôt mes pensées à ma cellule ; mais la distraction augmentant, j'eus quelque espece de remords, je doutai si ce n'étoit pas la paresse qui m'empêchoit de monter au sommet du Lebanon.

Je me levai donc avant l'aurore, & je commençai à grimper cette rude montagne. Chargé d'années & de provisions, j'avançois lentement. Dès que le jour me permit de distinguer les objets, je vis que la pente de la montagne devenoit toujours plus escarpée ; le sable glissoit dessous mes pieds ; enfin j'arrivai à une petite plaine, entourée de rochers, ouverte du côté de l'Orient. C'est-là que je m'assis pour recouvrer mes forces. Après quelque repos, je voulus continuer ; mais la crainte de la fatigue, les branchages qui formoient sur ma tête une ombre verdoyante, & les vents printaniers, qui portoient dans ces beaux lieux la fraîcheur des eaux avec le parfum des fleurs, tout m'arrêtoit.

Dans cet état d'irrésolution , où je combattois entre le projet de poursuivre ma route , & l'envie de la fixer à ce terme charmant , une pesanteur insensible engourdit tous mes sens ; j'inclinai la tête sur le gazon , & je tombai dans les bras du sommeil. Il me sembloit entendre le bruit du vol des aigles , & je crus voir un être plus qu'humain. Où allez - vous , Salah ? me dit - il , d'un air & d'un ton qui m'inspira la confiance. Je grimpois , lui répondis-je , au sommet de la montagne , pour y jouir à loisir de la plus belle perspective de la nature. N'allez pas plus loin , continua-t-il , & je vous expliquerai ce que vous verrez & n'entendrez pas. Je suis un de ces êtres bienfaisans qui veillent sur les enfans de la poussière , afin de les garantir des malheurs qu'ils n'ont pas mérités. Regardez ; observez & apprenez.

Je regarde , & je découvre une montagne plus élevée que le Libanon , & dont le sommet se perdoit dans les nues , & la racine dans un abyme de ténèbres. Etonné de la voir sans fondement , comme suspendue dans un vuide immense , mes yeux s'égarèrent. Ne soyez point effrayé , me dit-il , levez encore les yeux , & instruisez - vous.

Je contemple , & j'observai que le bas de

la montagne étoit d'une pente aisée & couverte de fleurs ; le milieu plus escarpé paroissoit hérissé de rochers , & coupé de précipices , mais parsemé d'arbres fruitiers , de bosquets & de palais jettés comme au hasard ; le sommet étoit stérile , & d'un aspect peu attrayant ; cependant , à travers les fentes des rochers il sortoit des buissons toujours verts , où les voyageurs pouvoient accrocher leurs mains , quelquefois appuyer leurs pieds , & quelquefois s'asseoir.

Comme j'observois toujours plus attentivement , j'aperçus une multitude innombrable de jeunes enfans qui s'amusoient à cueillir des fleurs , sous la garde d'une vierge modeste , vêtue d'une robe blanche. Elle les laissoit errer librement & sans contrainte , parce que le terrain étoit uni ; de sorte qu'ils ne pouvoient ni tomber , ni s'égarer. Lorsqu'ils cueilloient une épine au lieu d'une fleur , comme il arrivoit souvent , la Nymphé rioit de la méprise. Heureuse la troupe , disois-je en moi-même , qui vit en sûreté sous des loix si douces & si charmantes ! Mais cette vierge ne les garda pas long-tems : elle les conduisit dans un quartier plus élevé , où une autre Nymphé , d'un regard plus fé-

vere, & d'un ton impérieux, vint les recevoir. Ils auroient bien voulu ne pas quitter leur mere ; quelques-uns défertoient la nouvelle maîtresse, qui les faisoit marcher par des sentiers étroits & raboteux ; mais loin de rentrer dans leur premier chemin, ils s'égaroient sur la montagne, à travers la fange & les précipices.

Craignez l'habitude, répétoit sans cesse à sa troupe timide la Nymphé redoutée : c'est elle qui rend les passions dangereuses ; les passions font les crimes, & l'habitude forme les vices ; la passion se fait détester par ses propres excès, mais l'habitude étouffe les remords, & ferme le retour à la sagesse. Ses chaînes s'étendent, se perpétuent, & l'homme vit & meurt dans l'esclavage. Craignez l'habitude.

Bientôt la Nymphé arriva vers le milieu de la montagne, où les rochers pierreux offroient de toutes parts des écueils & des précipices. Elle remit sa troupe à deux autres Nymphes d'une taille majestueuse, & d'un aspect vénérable. Elles paroissoient l'une & l'autre descendre du Ciel : l'une commandoit aux nations, mais recevoit les ordres de l'autre, & se taisoit pour l'écouter.

La Nymphé qui se retira , ne reçut de ses disciples , ni regrets , ni marques de reconnaissance : ils sembloient même lui reprocher déjà leur ignorance , & beaucoup d'erreurs qu'ils entrevoyoient dans une région plus éclairée.

La Nymphé subordonnée leur dit : Je n'ai que des avis à vous donner ; je ne suis que votre guide , & je vais vous mener à votre maîtresse. Nous n'en voulons point d'autre que vous , s'écria la multitude. Prenez garde , je ne suis pas faite pour le grand nombre : combien y en a-t-il que je n'ai pu garantir de la tyrannie des passions ? L'habitude qui les avoit saisis dans la région tumultueuse des appétits , les précipités dans la caverne du désespoir. Ce n'est pas à moi de contraindre , je ne sçais qu'avertir , & vous avez besoin de frein. On marche ici dans la route des dangers , & vous n'êtes pas assez forts pour les franchir tous à ma suite. Voyez-vous ce brouillard qui termine ma vue ? Au delà sont les temples de la félicité , où les voyageurs se délassent pendant l'éternité des fatigues de leur pèlerinage. Je ne connois pas cette région , & je vais vous conduire à celle qui vous montrera le chemin. Je vis cette foule se parta-

ger en deux bandes , & la plus nombreuse aller se ranger sous les étendarts de la première Nymphé.

Avez-vous bien considéré, Salah , medit alors l'Etre divin ? Cette montagne que vous voyez , c'est la montagne de l'existence , qui représente la vie humaine. Avant que les mortels parviennent à la connoissance du bien & du mal , ils errent dans des sentiers fleuris , sous la conduite de l'innocence. Mais à mesure que l'âge développe en eux les germes du vice & de la vertu , l'éducation doit veiller sur leurs pas. Dès qu'ils ont atteint les jours de la vigueur , du travail & du péril , la raison & la religion marchent à leur tête pour leur faire traverser les routes scabreuses de l'existence. Voyez-vous comment ils sont continuellement harcelés dans cette moyenne région de la vie ? Ce sont les appétits d'un côté , & les passions de l'autre. Les attaques de ceux-là sont plus impétueuses , & les combats de celles-ci plus opiniâtres. Les appétits les entraînent avec violence hors du bon chemin ; les passions marchent d'abord dans un sentier parallèle , avec la raison & la religion , & détournent insensiblement à gauche , pour égarer son retour. Les appétits
attaquent

attaquent ordinairement les ames grossieres, & les passions s'emparent des ames nobles. Le plus fort des appétits, c'est la lubricité; la plus subtile des passions, c'est la vanité. L'assaut le plus redoutable, c'est quand l'appétit & la passion réunissent leurs efforts; mais on suit mieux le sentier de la raison, quand la passion attire d'un côté & l'appétit de l'autre.

Voyez quel est leur empire, puisque leurs petits sentiers sont toujours peuplés; tandis que les grands chemins de la raison & de la religion sont déserts; sur-tout voyez quel avantage ils ont sur la raison. Ceux qu'ils enlèvent à la religion, sont bientôt rappelés par la conscience, son émissaire, qui leur remet sans cesse devant les yeux les leçons de l'éducation; au lieu que la raison n'étant aidée que d'elle-même, souvent trahie par l'orgueil qui surprend sa confiance, perd bientôt son empire, & cède à l'habitude. Voyez-vous la cruelle, comme elle tire une chaîne derrière ceux qu'elle a séduits, pour leur fermer toute espérance de retour.

Je vis en effet de ces mortels égarés, qui retournant sur leurs pas à chaque cri de la conscience, tendoient la main à la

religion, pleuroient d'avoir quitté ses sentiers, brûloient d'y rentrer, faisoient de vains efforts pour rompre les chaînes de l'habitude, & demeuroient impitoyablement tourmentés dans ce funeste esclavage.

L'habitude, fiere de ses conquêtes, osoit capituler avec la raison, qui perdoit toujours dans ses traités; elle ne pouvoit obtenir que des trêves, & des légers avantages; jamais de victoires complètes, jamais de paix assurée. Au moment qu'elle comptoit sur les plus belles espérances, l'habitude venoit lui arracher ses sujets, & les amenoit captifs en triomphe. La religion plus impérieuse ne vouloit traiter à aucune condition; elle avoit des chaînes aussi-bien que l'habitude; & pour mieux s'assurer de ses soldats, elle les exerçoit d'abord à des travaux rudes & pénibles. Il falloit de la résolution pour la suivre, mais par ses marches vigoureuses, on se trouvoit bientôt loin de l'habitude.

Détournez-les yeux, Salah, continua l'Esprit, & voyez ceux qui ne veulent suivre ni la raison, ni la religion. Contemplez leurs égaremens, & soyez sage.

Je vis les uns égarés par l'ambition, qui

leur montroit sans cesse des palais magnifiques , situés sur des hauteurs ; ils la suivoient , & l'ambition les menoit de précipice en précipice , où plusieurs se perdirent , & ils ne parurent plus. Ceux qui échappoient , après de longues traverses & des chûtes périlleuses , alloient tomber sous la tyrannie de l'avarice , qui les chargeoit de chaînes de fer , couvertes d'une lame d'or ; & ils manioient & baïsoient ces chaînes , jusqu'à ce qu'ils tombassent dans la caverne du désespoir.

Les autres , menés par l'intempérance , alloient à l'odeur des parfums cueillir les fruits suspendus sur les rochers ; mais la plupart tenoient à peine dans leurs mains ces pommes délicieuses , que les branches , où ils s'étoient accrochés , venant à se rompre , ils s'engloutissoient dans les gouffres que la mort avoit creusés sous leurs pas.

D'autres se détournoient du chemin de la raison , aux labyrinthes de l'indolence ; mais regardant toujours les traces qu'ils venoient de quitter , & toujours résolus d'y rentrer le lendemain. Le débauché chantoit & rioit dans la route ; l'ambitieux triomphoit de la chûte d'un rival ; mais les esclaves de l'indolence ne goûtoient ni joie , ni plaisirs. Sombres & pesans , ils se traînoient

en soupirant , jusqu'au jardin des pavots , où la mélancolie fermoit la porte derriere eux , & les inquiétoit sans cesse dans leur sommeil , en attendant le jour du désespoir.

Souvenez - vous , Salah , de tout ce que vous avez vu , & soyez sage.

Je m'éveillai à ces paroles , & je me vis au milieu des rochers du Libanon , au moment que les oiseaux annonçoient , par leurs chants redoublés , les premiers rayons du Soleil.





ÉMILIE,

NOUVELLE HISTORIQUE.

L'HISTOIRE a pris soin de consacrer, par les éloges les plus magnifiques, les glorieuses victoires que quelques personnes ont remportées sur leurs passions; mais il en est peu qu'elle ait plus vantées que celles où Joseph, Alexandre & Scipion triomphent du pouvoir de leurs sens, dans quelques-unes de ces occasions délicates où tant d'autres auroient fait gloire de succomber. A ces anciens exemples d'une modération si peu commune, qu'on ne se lassera jamais de l'admirer, joignons un exemple plus moderne, qui, pour être moins connu, n'en est pas moins digne de notre estime & de nos louanges.

Vers la fin du Regne d'Henri-le-Grand, vivoit à la Cour de France un Seigneur qui fut honoré de la qualité de Duc pour récompense des services qu'il avoit rendus à l'Etat. Le Roi qui connoissoit son mérite & sa capacité, lui donna le gouvernement d'une Province dont la fidélité lui deve-

noit suspecte. Le Duc se comporta dans ce poste important avec tant de zele & d'habileté, qu'il prévint toujours les troubles que des esprits remuans & factieux, enhardis par l'éloignement de la Cour, s'efforçoient d'exciter.

Comme il étoit obligé de résider dans son Gouvernement, il y fit venir sa femme avec une fille, le seul enfant qu'ils eussent eu de leur mariage. Emilie, c'est le nom de cette fille, n'avoit encore que dix-huit ans, & joignoit aux graces de la beauté tout ce qu'une brillante éducation peut donner. Elle passoit pour une personne accomplie, & faisoit l'objet de l'admiration & des recherches des plus grands Seigneurs de la Province; mais elle paroissoit insensible à toutes leurs galanteries. Son cœur étoit depuis long-tems en proie à la passion la plus violente. L'amour, qui fait tout rapprocher, & qui ne connoît aucune distinction de qualité, de rang, de richesses, l'avoit vivement blessée pour une personne qui paroissoit être, & par sa naissance & par sa fortune, bien au dessous d'elle.

C'étoit un jeune homme que le Duc son père avoit à son service, & qui dans son

enfance avoit été Page de la Duchesse. Il étoit d'une ancienne Maison tombée dans l'indigence par les malheurs des Guerres civiles. Dubreuil, c'est ainsi que je le nommerai, bien fait, & d'une physionomie heureuse, n'avoit alors que vingt ans. Il avoit répondu dignement aux soins que le Duc avoit pris de son éducation. Il s'étoit distingué dans tous les exercices qu'on a coutume de faire apprendre aux jeunes gens de sa condition ; & guidé par un goût particulier, il avoit orné son esprit des connoissances les plus utiles & les plus agréables.

Les qualités de son cœur répondoient à celles de son esprit. Il étoit plein de douceur, de politesse & de modestie. Ces vertus aimables lui gagnèrent l'estime & l'amitié de tout le monde, mais ce qui méritoit sur-tout en lui des éloges, c'est qu'il ne se pouvoit rien ajouter à son respect, à son attachement & à sa fidélité pour le Duc & la Duchesse. Tant de belles qualités le rendirent cher à ce Seigneur, qui le gardoit dans sa maison à titre de Gentilhomme, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable, ou de l'avancer dans le Service, ou de lui procurer un établissement avantageux.

Le zele & l'affection avec lesquels Du-

breuil s'acquittoit de ses différens devoirs ; lui valurent la confiance de son Maître , qui parvint à l'aimer avec une tendresse qui différoit peu de celle qu'il avoit pour sa propre fille. Il se reposoit sur lui d'un grand nombre d'affaires , auxquelles la multitude & l'importance de ses occupations ne lui permettoient pas de donner ses soins. Dubreuil avoit déjà l'esprit mûr dans un âge encore tendre , & la probité qui faisoit le fond de son caractère , étoit si grande , qu'on ne vit jamais rien de reprehensible dans sa conduite. La sagesse ne cessa jamais d'être la regle de ses actions ; & quoique Emilie n'eût pas craint de lui faire connoître plus d'une fois l'ardeur de sa passion , il fut toujours se renfermer dans les bornes de la retenue la plus sévère , & jamais les appas de la fille ne lui purent faire oublier ce qu'il devoit au pere.

Cette conduite étoit d'autant plus digne d'admiration , qu'il aimoit autant qu'il étoit aimé. Les charmes d'Emilie avoient fait sur son cœur une impression aussi forte que celle qu'il avoit faite lui-même sur le cœur de cette jeune personne. Elevés , pour ainsi dire , l'un avec l'autre , ils avoient , dès la première enfance , éprouvé les effets de

cette douce sympathie qui fait unir les cœurs avec des liens si forts, qu'il est comme impossible de les rompre. Lorsqu'ils étoient ensemble, la satisfaction la plus vive brilloit sur leur visage. Le chagrin, l'ennui dans lesquels ils tomboient éloignés l'un de l'autre, ne faisoient que trop connoître combien ils goûtoient de plaisir à se voir.

Trop jeunes encore pour démêler ce qui les charmoit l'un par l'autre, ils vivoient tous deux dans cette heureuse ignorance qui ne connoît ni crainte ni dangers. Si des personnes plus expérimentées s'appercevoient quelquefois des témoignages trop empressés qu'ils se donnoient de leur amitié, loin de prendre de sages mesures pour en prévenir les suites, elles les tournoient en badinage; & par cette imprudence, elles travailloient à fortifier des sentimens qui devenoient tous les jours plus vifs & plus dangereux.

Il est vrai que l'innocence accompagnoit toujours leurs démarches & leurs actions; mais elle n'étoit que le fruit de l'inexpérience de leur âge. Qu'il étoit à craindre qu'ils ne s'égarassent aussi-tôt qu'ils pourroient s'égarer!

Leur raison, éclairée par l'âge, porta le

jour dans leur cœur. Ils virent à découvert quelle étoit l'espèce de sentiment qui les avoit guidés jusqu'alors. Mais que cette connoissance produisit en eux des effets bien différens. Dubreuil frémit à la vue des dangers qui menaçoient sa jeunesse & son innocence. Une foule de réflexions vint s'offrir à son esprit timide. Il en fut alarmé. L'amour eut beau solliciter en faveur d'Emilie, l'honneur, la vertu, la fidélité le soutinrent. Elles lui prêtèrent des armes pour se garantir des charmes de cette fille, & pour triompher de l'attrait du plaisir, ennemi d'autant plus dangereux qu'il plaît toujours. Mais pour mieux assurer son triomphe, il crut devoir changer entièrement de conduite avec Emilie. Petit à petit il retrancha cette familiarité qu'un âge tendre avoit autorisée, & qu'il croyoit ne pouvoir plus prendre ou souffrir, sans s'exposer au danger de se perdre. Il ne vit Emilie que le plus rarement qu'il put : & lorsque la bienséance ou son devoir l'obligeoient de se présenter devant elle ; la pudeur & la modestie dirigeoient toutes ses paroles & toutes ses actions.

Pour Emilie, les funestes suites que pouvoit avoir la passion qu'elle avoit décou-

verte dans son cœur , ne lui causerent aucune alarme. Elle ne les entrevit pas même , & loin que la noblesse de son sang , ou les avantages que la fortune lui donnoit sur Dubreuil , pussent altérer ses sentimens , elle n'en trouva l'objet que plus aimable. Uniquement sensible au plaisir d'aimer & d'être aimée , elle se nourrit des espérances les plus flatteuses , & son cœur , naturellement généreux , goûtoit par avance le bonheur d'avoir fait la fortune d'un Amant chéri.

Sa seule crainte , sa seule inquiétude étoit d'être moins aimée. La conduite réservée de Dubreuil l'alarmoit. Incapable de faire des réflexions solides , & livrée toute entière à sa passion , elle ne s'occupoit que des moyens de paroître de plus en plus aimable à Dubreuil , & de faire naître dans le cœur de cet Amant trop timide & trop prudent , les mêmes espérances dont elle se repaissoit.

Projet fatal , qu'elle ne put exécuter qu'aux dépens de sa réputation & de sa gloire ! Ce n'est pas qu'elle eût réellement dessein de rien faire qui pût offenser l'une & détruire l'autre. Ses vues étoient légitimes en un sens ; elle n'avoit d'autre but que celui d'unir son sort à celui de Dubreuil.

Les raisons qui devoient la diffuader d'une prétention auffi folle , se présentoient à-peine à son esprit , & remettant tout entre les mains du temps , elle vouloit recevoir continuellement autant de témoignages d'amour qu'elle en donnoit. Delà vint une conduite si peu mesurée , qu'elle ne pouvoit , interprétée même fans malignité , que lui faire beaucoup de tort. Dans la crainte de laisser ralentir le feu qu'elle favoit avoir allumé dans le cœur de son Amant , elle ne gardoit , en quelque sorte , à l'extérieur , ni bienséance , ni ménagemens. En quelque occasion que Dubreuil s'offrît à ses yeux , elle annonçoit à tout le monde , par ses regards enflammés , ce qu'elle devoit souhaiter que tout le monde ignorât. Cette pudeur , qui sied si bien aux personnes de son sexe , ce don précieux qu'elles ont reçu de la nature , comme un frein qui doit les retenir dans les bornes du devoir , il sembloit qu'elle en eût secoué le joug ; on eût dit que la voix de l'honneur & du respect humain , qui fait en imposer à tant d'autres , & les contenir , n'avoit plus pour elle que des sons impuissans. Aussi peu maîtresse d'elle-même en présence de témoins , que devoit-ce être quand elle se trouvoit seule

avec son Amant ? D'autant plus animée , qu'il affectoit plus de froideur , & toujours moins réservée à proportion qu'il étoit plus prudent , elle gardoit si peu de mesures dans la peinture de son amour pour lui , dans les reproches d'ingratitude dont elle l'accabloit , & dans l'étalage séduisant de tout ce qu'elle se sentoît capable de faire pour leur commun bonheur , qu'il falloit que Dubreuil fût retenu par des motifs aussi forts que ceux qui l'arrêtoient , pour ne pas céder au desir de profiter de la foiblesse d'un cœur qui paroissoit n'avoir rien à lui refuser.

Qu'il en devoit coûter à cet Amant aimé pour se faire une si douce violence ! Sa passion ne le cédoit point à celle d'Emilie ; mais plus sage & moins emporté qu'elle , il ne perdit jamais de vue l'affreux précipice dans lequel il pouvoit tomber. Sa raison , comme un flambeau lumineux , éclairant tous ses pas , le préserva toujours d'une honteuse chute. Ah ! qu'un cœur tendre & sensible est cruellement déchiré , lorsqu'il ne doit opposer à tant d'amour qu'une contrainte & qu'une rigueur éternelle ! Dubreuil fut cent fois sur le point de se perdre ; & s'il évita des dangers , d'autant plus redoutables , qu'ils ne s'offroient que sous une apparence

charmante, il ne dut sa victoire qu'à ses réflexions, & qu'à l'attention continuelle qu'il eut d'éviter des combats dont on ne peut sortir vainqueur que par la fuite.

Un jour, entr'autres, que le Duc & la Duchesse étoient sortis tous les deux, Dubreuil, abymé dans une profonde mélancolie, se promenoit dans les jardins de l'Hôtel. Il rêvoit tristement à la rigueur de sa destinée, qui lui présentait sans cesse un bien auquel tout lui défendoit d'aspirer ; lorsqu'Emilie, qui n'avoit garde de laisser perdre une occasion si favorable de lui parler de son amour, descendit avec précipitation dans le jardin, pour faire un dernier effort. Dieux, qu'elle lui parut à craindre dans ce moment !

Un art ingénieux avoit joint à ses appas les agrémens d'une parure recherchée ; & l'amour sembloit avoir armé ses yeux de ses traits les plus redoutables. Dubreuil fut frappé de leur éclat, comme d'un coup de foudre ; & le trouble qui se repandit dans tous ses sens, ne lui permit pas d'avoir recours au stratagème, qui l'avoit tant de fois si bien servi. Devenu immobile, il n'eut pas la force de fuir.

Emilie s'aperçut avec plaisir du désor-

dre de Dubreuil. Elle s'applaudit du triomphe que ses charmes venoient de remporter ; & se flattant enfin d'une entiere victoire : Qu'avez-vous , mon cher Dubreuil , lui dit-elle , avec une douceur capable de toucher le cœur le plus sauvage ? qu'avez-vous ? Votre cœur , depuis si long-tems insensible aux tourmens que je souffre , se lasse-t-il enfin de se fermer à la pitié ! laisse-t-il enfin reprendre à l'amour tous les droits qu'il avoit sur lui ! Vous préparez - vous enfin à me rendre cet heureux tems , où satisfait , enchanté du plaisir de me voir , vous saviez si bien m'exprimer l'ardeur de votre flamme ? Nous passions alors les journées entieres dans les plus doux amusemens. Quel affreux changement a succédé tout-à-coup à des instans si précieux ! Vos yeux évitent par-tout les miens. Vous fuyez ma présence avec autant de soin , que vous aviez autrefois d'empressement à la rechercher. Quelle est donc la cause d'une conduite qui m'outrage ! Ne me trouveriez plus les mêmes appas qui vous avoient touché ; ces appas auxquels tant d'autres viennent tous les jours rendre des hommages si flatteurs ? Ou bien , n'auriez-vous point cessé de m'aimer par dégoût pour une conquête trop facile ,

& qui n'a plus rien de piquant & de nouveau pour vous ? Ingrat , est-ce là le prix que j'avois droit d'attendre de mes bontés ; moi qui me fais encore une gloire de rebuter pour vous les vœux d'une foule d'adorateurs humiliés à mes pieds ! Ah , qu'un seul des regards dont vous faites si peu de cas , jetteroit de satisfaction & de ravissement dans leurs cœurs ! Mais tous leurs hommages , tous leurs soupirs ne peuvent jamais toucher le mien. Je n'aime & ne puis aimer que vous. Vous seul pouvez faire la félicité de la tendre Emilie. Jugez de la violence de sa passion par l'humiliant aveu qu'elle vous fait de sa foiblesse. Elle en connoît toute la honte , n'en doutez pas. Mais l'amour , cet impérieux tyran , exerce sur son cœur un pouvoir absolu. Craignez d'irriter sa flamme par de nouveaux dédains , & de livrer aux plus affreux désespoirs une malheureuse qui se sentant incapable de rien faire qui doive réellement la déshonorer , n'ignore pas cependant que toutes ses démarches sont autant de sacrifices qu'elle vous fait de sa gloire.

Des ruisseaux de larmes inonderent alors son visage , & mille soupirs , entrecoupés de sanglots , ne lui permirent pas d'en dire davantage.

davantage. Mais ce muet & tendre langage étoit bien plus propre que toutes les plaintes & ses discours à faire oublier à Dubreuil les résolutions qu'il avoit prises.

Ah ! cessez , belle Emilie , s'écria-t-il , cessez d'accabler un malheureux , mille fois plus à plaindre que vous ne l'êtes vous-même ; car il n'est plus tems de feindre , ni de vous déguiser un secret dont vous ne devez tirer aucun avantage. C'est ici la dernière fois que je veux m'exposer à vos regards. Une fuite prompte & volontaire va m'éloigner pour amais de votre présence , trop redoutable à ma foiblesse. Je vous aime Emilie : l'amour blessa mon cœur du même trait dont il perça le vôtre. Comment aurois-je pu m'en défendre ? Le peu d'expérience de ma jeunesse m'en déroba la connoissance. Je ne songeois alors qu'à partager avec vous l'innocence de vos jeux & de vos amusemens. Un âge plus mûr m'ayant enfin ouvert les yeux , je connus insensiblement , & par degrés , toute la force de ma passion. Que de violens combats ne livra-t-elle pas à mon cœur ! tantôt vainqueur , tantôt vaincu , j'éprouvai successivement ma force & ma foiblesse. Mais , hélas ! je reconnus bientôt que ce combat étoit iné-

gal & dangereux. Je fus convaincu qu'il me feroit impossible de m'exposer continuellement à la vue de l'objet le plus aimable, sans courir en même tems le risque d'un naufrage assuré. Je pris donc la résolution de fuir avec soin toutes les occasions de nourrir un feu que votre présence n'eût fait qu'allumer de plus en plus. Mon cœur, n'en doutez point, belle Emilie, n'est rien moins qu'insensible; mais la religion, le devoir, la reconnoissance pour vos généreux parens, doivent condamner mon amour au silence le plus rigoureux. Le ciel n'a point formé nos liens. La distance qu'il a voulu mettre entre votre fortune & la mienne, est trop grande pour la pouvoir franchir. La délicatesse de mes sentimens demande même que je vous fasse ce sacrifice cruel & nécessaire tout à la fois. L'exemple que je vous donne doit être imité. La vertu, le devoir, la splendeur de votre sang, tout exige que vous étouffiez un amour inutile & même honteux pour vous. Adieu donc, charmante Emilie; je ne vous verrai plus. Je le dois pour vous & pour moi. Puisse une paix durable succéder au trouble de votre cœur, & faire la félicité de votre vie.

Sans attendre la réponse d'Emilie , Dubreuil s'éloigna d'elle avec une vîtesse qui ne laissa pas le tems à cette Amante infortunée de lui faire connoître la douleur & le désespoir que sa résolution venoit de lui causer. S'étant aussi-tôt retiré dans sa chambre , il s'affermir de plus en plus dans le dessein qu'il avoit formé de s'éloigner. Il ne tarda pas à goûter les fruits de la victoire qu'il venoit de remporter sur lui-même. Un calme profond appaisa le trouble & le désordre de ses sens. Le Duc fut à peine rentré , que cet Amant vertueux l'alla trouver pour lui demander la permission de se retirer.

Je ne doute point , Seigneur , lui dit-il , après l'avoir salué d'un air grave & modeste , que la priere que je vais vous faire , ne vous jette dans la surprise. Pénétré du plus profond respect pour votre personne , & du zele le plus ardent pour vos intérêts , je n'ai point d'autre ambition que celle de vous consacrer tous les momens de ma vie. Comment regarderez - vous donc la permission que je vous supplie de m'accorder de quitter votre Service & votre Maison ? J'ose vous assurer , Seigneur , que mon cœur n'est point ingrat , & qu'il conservera

sans cesse le souvenir des bienfaits dont vous m'avez comblé. Mais cette reconnoissance même que je vous dois , exige de ma part un prompt éloignement , & de plus , que je vous cache les motifs.....

Que me dites-vous , Dubreuil , interrompit le Duc avec précipitation ? quel sujet de plaintes avez-vous reçu dans ma maison , que vous ayez à me taire ; votre silence & votre discrétion offense l'amitié que j'ai pour vous , & votre retraite la blesse encore plus. Mon amitié n'a pas prétendu se borner aux soins que j'ai pris de votre éducation. Elle ne peut être satisfaite qu'en vous procurant un établissement avantageux. Je le dois à toutes les preuves que vous m'avez données de votre attachement. J'en cherche & j'en attends l'occasion avec impatience : & vous demandez à me quitter ! vous faites plus , vous voulez me quitter sans m'en apprendre la raison. Expliquez-moi ce mystère. Il commence à me donner de l'inquiétude & de la défiance. Parlez sans aucun déguisement. De quelque nature que soit le secret que vous vouliez me cacher , ne craignez rien de ma part ; mais songez que je veux être obéi sans réplique.

Ah , Seigneur , reprit le jeune homme , en se jettant aux pieds du Duc , le récit que vous exigez de moi , ne peut que vous irriter , il va de votre repos de l'ignorer ? N'importe , reprit le Duc , je veux être instruit de tout. Hé bien , Seigneur , dit Dubreuil , je ne résiste plus. Ma soumission va vous prouver jusqu'où va mon respect & mon attachement. Après ces mots , sans oser lever les yeux sur le Duc , il lui fit , avec tous les ménagemens dont il fut capable , un récit singulier & détaillé des malheureux progrès que l'Amour avoit fait dans son cœur , & dans celui d'Emilie , & finit par le supplier encore de trouver bon qu'il se retirât , dans la crainte des suites que pouvoit avoir une passion dont il ne seroit peut-être pas toujours le maître.

Le Duc extrêmement surpris , & pénétré de douleur de ce qu'il venoit d'apprendre , ne put s'empêcher d'admirer la vertu de Dubreuil. Il le loua , le remercia même de la nouvelle preuve de respect & d'attachement qu'il lui donnoit , & lui dit que la démarche qu'il venoit de faire , ne pouvoit qu'augmenter les sentimens qu'il avoit déjà pour lui : qu'il vouloit cependant s'éclaircir par lui-même de la vérité des choses

dont il venoit de l'informer, & qu'il lui commandoit de rester à son service, sans aucune crainte d'encourir sa disgrâce.

Ce malheureux pere, instruit de l'égarement de sa fille, l'observa de près, & reconnut que tout ce qu'il avoit appris de Dubreuil, n'étoit que trop véritable. Mais il comprit en même temps combien il seroit difficile de la faire changer. Il en informa la Duchesse son épouse, qui déjà s'en étoit apperçue. Les sages remontrances de cette mere tendre n'avoient encore rien gagné sur le cœur de sa fille : mais dans l'espérance de la ramener à son devoir, & dans la crainte d'affliger son époux, en lui découvrant le fol entêtement d'Emilie, elle avoit cru devoir le lui taire.

Ils furent de différens avis sur le parti qu'ils avoient à prendre. La Duchesse prétendoit que Dubreuil fût congédié dès l'instant même. Le Duc, pour contenter sa curiosité, voulut savoir auparavant jusqu'à quel point sa fille étoit capable de se livrer à sa passion.

Pour y parvenir, dès qu'il fut rentré dans son appartement, il fit appeler Dubreuil, & lui commanda de voir Emilie, & de lui demander un entretien secret dans

un endroit qu'il lui marqua. Son dessein étoit de s'y cacher , & d'achever ainsi de s'instruire par lui-même jusqu'à quel excès Emilie portoit son égarement. De pareils ordres allarmerent Dubreuil. Le Duc s'en apperçut au trouble qui se fit voir dans les yeux de cet Amant , & lui dit qu'il vouloit être absolument obéi. Ce ne fut que jusqu'au lendemain matin qu'il consentit de différer à le satisfaire. Il prescrivit l'heure à Dubreuil , & lui fit promettre qu'il ne feroit ni ne diroit rien qui pût jetter dans l'esprit d'Emilie aucun soupçon des intentions de son pere.

Dubreuil ne fut pas plutôt seul qu'il réfléchit sur les suites que pouvoit avoir la démarche qu'on lui demandoit. Combien son cœur n'en fut-il pas épouvanté ! quelle fâcheuse extrémité pour un Amant , que de se voir forcé d'être lui-même l'instrument de la perte de ce qu'il aime ! Dubreuil fut cent fois tenté , pour se dérober à cette nécessité si cruelle , de sortir sur le champ de la maison du Duc , à dessein de n'y mettre jamais le pied. Ce parti lui paroissoit le plus sage qu'il pût embrasser. Il alloit enfin s'y fixer , quand une crainte légitime lui fit changer d'avis. Il appréhenda que le Duc

ne prît sa fuite pour une preuve que la passion d'Emilie avoit été plus loin qu'il ne l'avoit dit. En effet , quelle raison auroit-il eue de se retirer secrètement , s'il n'avoit dit que la vérité ? Sans doute la crainte que quelqu'un n'eût découvert ses liaisons avec Emilie , & n'en instruisit le Duc , étoit ce qui seul l'avoit obligé de prendre les devans , pour se mettre , par l'étalage d'une vertu feinte , à couvert des effets d'un ressentiment qu'il devoit redouter. Quelle autre cause pouvoit avoir produit cette démarche , puisqu'au moment qu'on vouloit , par son moyen , savoir à quoi s'en tenir , il fuyoit un éclaircissement qui pouvoit seul assurer la fidélité de son rapport , & garantir Emilie des soupçons inutiles que son égarement donnoit lieu de former contre elle ? Ces réflexions accablèrent Dubreuil. Il fut long-tems incertain de ce qu'il feroit , mais enfin il se persuada que la gloire de son Amante exigeoit de lui qu'il obéît au Duc. Je ne fais quelle espérance même vint l'enhardir. L'amour aime à se flatter : sur un rien il forme des projets de félicité pour l'avenir. Le Duc , en parlant à Dubreuil , étoit tranquille , & ne paroissoit agité d'aucun mouvement de colere : ses

ordres même avoient été mêlés de témoignages d'estime. Il n'en fallut pas davantage à Dubreuil pour lui faire imaginer que l'espece de trahison qu'on lui commandoit, pourroit avoir quelque suite heureuse. Il craignit pourtant de s'abandonner à des espérances chimériques , & ne laissa pas de s'y livrer. Le calme rentra dans son cœur. Il courut chercher Emilie avec un air qui marquoit une sorte de contentement.

Quelle fut la joie de cette tendre Amante ; lorsqu'elle vit que non-seulement il n'étoit pas sorti de la maison de son pere , ainsi qu'il l'en avoit menacé ; mais encore qu'il s'offroit de lui-même en sa présence , & qu'il l'avertissoit par ses regards qu'il vouloit lui parler. Peu s'en fallut qu'elle ne perdît le peu de raison qui lui restoit. Elle se fut bientôt débarrassée de ceux qui l'environnoient ; & son premier soin , dès qu'elle fut seule avec Dubreuil , fut de lui témoigner sa reconnoissance dans les termes les plus passionnés. Mais Dubreuil, que la prudence accompagnoit toujours , présageant , à ce début si tendre , quelle seroit la suite de la conversation , & craignant de n'être pas aussi maître de lui-même qu'il l'avoit résolu , prétexta que le Duc l'atten-

doit à l'heure même dans son appartement : Il se hâta de lui demander pour le lendemain matin un entretien secret , ainsi qu'il en avoit l'ordre. Il lui fit entendre qu'il vouloit prendre avec elle des mesures certaines pour se voir en liberté dans la suite , & se retira promptement.

La trop crédule Emilie faillit d'expirer de plaisir , en apprenant un changement qu'elle n'attendoit pas. Elle se crut au comble de ses vœux. Quoi donc , s'écria-t-elle en elle-même dans son premier transport : Dubreuil n'est plus ingrat & cruel ! mon amour enfin l'a défarmé : je pourrai , sans crainte , en exprimer devant lui toute la force & toute la tendresse ! Amour , je te pardonne tous les maux que tu m'as fait souffrir jusqu'à cette heure : le bien que tu m'offres m'en dédommage , & me les fait oublier.

Cette Amante passionnée attendit cet heureux moment avec la plus vive impatience. Elle accusa cent fois la lenteur de l'Astre qui nous éclaire ; il lui paroissoit retarder sa course : elle le prioit amoureusement d'aller se plonger dans le sein des mers. Lorsque la nuit eut ramené les ténèbres , elle en souhaita la fin avec la même

impatience. Le jour , à son gré , ne pouvoit jamais reparoître assez tôt. Elle l'attendoit cependant en se livrant aux espérances les plus douces , en se formant de l'avenir les images les plus agréables. Elle voyoit Dubreuil expier à ses pieds son ingratitude passée , par l'hommage le plus tendre , par l'expression la plus animée des sentimens les plus vifs. Elle voyoit qu'est-ce que l'amour ne voit pas dans l'avenir ?

A peine l'aurore fit voir ses premiers rayons qu'Emilie ne s'occupa que du soin d'augmenter ses charmes par celui de ses ajustemens. Sa toilette fut longue & méditée , & lorsque son miroir l'eut assurée plus d'une fois qu'elle pouvoit paroître sans crainte aux yeux de son Amant , elle fut au rendez-vous plus d'une heure avant celle dont ils étoient convenus. Dubreuil ne s'y rendit qu'après que le Duc , qu'il venoit de quitter , se fut placé dans un endroit qui le mettoit à portée de tout voir & de tout entendre , sans être découvert.

Là , que ne dit point cette fille inconsciente , pour convaincre Dubreuil de l'excès de sa tendresse ? Ce fut en vain , qu'à plusieurs reprises , il tenta de la ramener à la raison , en lui représentant , avec plus de

force encore qu'il n'avoit fait l'autre fois ; tout ce qui devoit l'engager à triompher d'une passion qui ne pouvoit que la rendre malheureuse. Mais cette Amante insensée , se voyant déçue des flatteuses espérances qu'elle avoit conçues , menaça Dubreuil de s'ôter la vie , & de finir ainsi tout à la fois sa honte & son amour. Touché de son égarement , & d'autant plus hardi qu'il avoit un témoin de sa conduite , il se crut obligé de la rassurer par des protestations d'un amour éternel , & par des promesses capables de lui remettre l'esprit dans une assiette un peu plus tranquille.

Ce fut alors que le Duc ne pouvant plus résister aux mouvemens de sa juste indignation , entra tout-à-coup dans la chambre , & jetta sur Emilie des regards pleins de colere. » Fille sans pudeur , s'écria - t - il , » qu'ai-je entendu ? que tes discours sont » dignes du désordre & de la corruption » de ton cœur ! Va , je saurai bien en arrêter les progrès : les murs & les grilles » d'un couvent me répondront pour tous jours de ta retenue. C'est-là que tu pourras à loisir gémir sur tes égaremens & sur l'ignominie qu'il ne tenoit pas à toi de répandre sur ma famille.

» Et vous , Dubreuil , lui dit-il , en se
 » radoucissant , vous dont la sagesse & la
 » prudence n'ont pu contenir dans les bor-
 » nes du devoir une fille , qui devoit vous
 » y ramener , si vous aviez paru vouloir
 » vous en écarter , continuez à marcher
 » dans les sentiers de la vertu. Vous trou-
 » verrez en elle seule un bonheur pur &
 » sans remords. Mais ce n'est pas assez pour
 » mon cœur reconnoissant , & mon estime ,
 » que vous avez méritée toute entiere par
 » votre conduite , vous assure dès à pré-
 » sent les avantages d'une fortune dont
 » vous aurez lieu d'être satisfait. Suivez-
 » moi. « Le Duc sortit après avoir pro-
 noncé ces paroles , & se retira dans son ap-
 partement , le cœur pénétré de la plus vive
 affliction.

Emilie avoit été si consternée de l'arri-
 vée imprévue de son pere , qu'elle en resta
 long-tems immobile. Elle revint enfin de
 sa surprise. Combien de tristes réflexions
 s'offrirent alors à son esprit ! qu'elle en fut
 cruellement tourmentée ! elle éprouva tout
 ce que la crainte & la confusion ont de
 plus désolant & de plus affreux. Mais rien
 ne l'accabla tant , que de s'être vue trahie
 par son Amant , lors même qu'elle s'en

croyoit aimée autant qu'elle l'aimoit. Dubreuil avoit pu la sacrifier à l'espoir de s'assurer une fortune ! Quelle honte pour elle d'avoir soupiré si long-tems pour qui le méritoit si peu.

Ciel ! quel étoit mon aveuglement , s'écria-t-elle , & qu'on a bien raison de dire que la passion couvre d'un voile épais les défauts de ce que l'on aime ! Dubreuil n'est qu'un fourbe. S'il me jure qu'il m'adore , c'est pour me livrer à tout le ressentiment d'un pere que j'offense. Ah ! ce qui fait ma plus grande peine , ce n'est pas la crainte des effets de sa colere ; je ne les ai que trop mérités ; monstre , qui cause tout mes maux , puisque j'ai pu m'avilir jusqu'à t'aimer. Hé ! quel temps choisistu , malheureux , pour m'assassiner par la plus noire des trahisons ! Celui même , où me flattant d'avoir enfin touché ton cœur , où me livrant sans réserve au plaisir de t'aimer , j'étois prête à t'immoler mon nom , mon rang , ma fortune , ce que je dois à mes parens , à moi-même , tout enfin , excepté l'honneur. Que dis-je , & que fais-je où ma fureur m'auroit conduite ? Ciel ! je tremble à la vue de toute ma foiblesse. Je ne l'avois pas connue jusqu'à présent. Je

m'étois reposée sur l'innocence de mes vues : mais je ne sens que trop en ce moment , que c'est un bonheur pour moi que l'ingrat n'ait pas voulu jouir de toute sa victoire. Pour qui donc étois-je prête d'oublier tous mes devoirs ? pour une ame basse & lâche qu'un vil intérêt guide : pour un scélérat qui n'a feint de m'aimer que pour me perdre ; à qui je n'ai pu inspirer aucun sentiment de pitié , ni de reconnoissance : & c'est pour lui , c'est par lui que je viens de perdre l'estime & la tendresse de mon pere , & d'enfoncer le poignard dans le sein d'une mere qui m'adore ! C'est pour lui , c'est par lui que je vais essuyer un traitement qui me couvrira d'un dés-honneur éternel ! & je l'aimerois encore ! Non , non , il le faut haïr : il faut le détester. Je le dois : je le veux.

Ce fut à cette résolution que la triste Emilie s'arrêta. Ce fut avec le dessein de l'exécuter qu'elle se retira dans son cabinet. Mais bientôt succombant à la violence des divers mouvemens qui l'agitoient , elle fut obligée de se mettre au lit. La fièvre ne tarda pas à se déclarer , & ne fit qu'augmenter continuellement. La Duchesse , que le Duc avoit instruite de ce qui s'étoit

passé , n'en fut pas moins outrée de colère que lui. Plus elle aimoit sa fille , plus elle sentoît vivement le tort qu'Emilie s'étoit fait. Elle accourut à son appartement pour l'accabler de reproches , & la préparer à supporter du moins avec constance le sort que son pere lui préparoit. Mais que devint-elle , en voyant l'état de sa fille ? Sa colère s'évanouit à l'instant : elle ne put que mêler ses larmes à celles de cette fille si chere. Elle la plaignit. Elle partagea toutes ses douleurs. Elle l'exhorta , de la maniere la plus tendre & la plus persuasive , à se défaire d'une passion qui leur causeroit la mort à toutes deux. Enfin , elle n'oublia rien de ce qui pouvoit ramener le calme dans le cœur de cette Amante infortunée. Emilie pénétrée des bontés de sa mere , dont elle ne se croyoit plus digne , lui protesta qu'elle vouloit les mériter en étouffant un malheureux amour , dont jusqu'alors elle n'avoit pas connu tous les dangers. La Duchesse , après l'avoir conjurée de se tranquilliser , la quitta pour passer chez le Duc , qu'elle vouloit informer de l'état & des résolutions de sa fille. Il fut allarmé de l'un , & parut satisfait des autres ; mais il ne relâcha rien du dessein qu'il avoit pris

pris de la renfermer dans un Couvent. Il recommanda seulement à la Duchesse de prendre tous les soins possibles de la santé d'Emilie : sa faute ne la lui rendoit pas moins chère. La sévérité qu'il faisoit paroître, venoit plutôt de l'excès de sa tendresse, que de l'offense faite à son autorité. Quelques jours se passèrent sans que l'on vît aucun amendement à la maladie d'Emilie. La Duchesse ne la quittoit presque pas. Elle lui prodiguoit sans cesse des conseils de mere & d'amie, pour l'aider à triompher d'elle-même plus aisément. Emilie l'assuroit, & peut-être le croyoit-elle ainsi, que son cœur étoit plus tranquille, & qu'elle sentoit sa passion diminuer de plus en plus.

Dubreuil n'étoit pas cependant dans une situation meilleure que celle d'Emilie. La colère du Duc, que rien ne paroissoit pouvoir appaiser, avoit anéanti les espérances dont il s'étoit flatté. Tous les maux qu'il se reprochoit d'avoir causés à son amante, & la crainte d'avoir encouru sa haine, qu'il sentoit bien qu'il n'avoit que trop méritée, le plongèrent dans le plus noir chagrin. Il se soutint d'abord avec assez de constance ; mais bientôt il lui fallut plier

sous le poids qui l'accabloit. Il fut saisi d'une fièvre dont la violence l'obligea de garder le lit. Emilie en fut informée par hasard ; & sur le champ , elle sentit combien elle étoit loin encore d'être la maîtresse de son cœur.

Dubreuil n'étoit plus ce monstre odieux , qui s'étoit porté , par des vues basses , à la trahir. C'étoit un amant généreux qui s'étoit immolé lui-même aux véritables intérêts de la personne aimée. Qu'on juge de l'effet qu'une idée si consolante dut produire sur le cœur de l'Amante la plus tendre. Sa passion reprit toute sa force , & la fièvre s'accrut avec elle. La Duchesse fut effrayée de la voir plus agitée que jamais. Elle s'attendrit , & lui demanda , les larmes aux yeux , la cause d'un changement auquel elle ne s'étoit pas attendue. Emilie crut devoir ne lui rien déguiser. Elle lui peignit son amour avec des couleurs si fortes , elle fit si bien valoir le sacrifice de Dubreuil , & les effets qu'il avoit produit sur lui , que la Duchesse , ne pouvant résister à tant de raisons , de travailler au bonheur de sa fille , lui promit , en l'embrassant , de faire tous ses efforts pour calmer la colère du Duc , & pour le porter

à lui donner Dubreuil pour époux.

Emilie concevant , à cette promesse , les espérances les plus douces , passa rapidement d'un excès de tristesse & d'abattement , au comble de la joie. Elle remercia sa mere dans les termes les plus vifs. Elle l'assura qu'elle lui feroit une seconde fois redevable de la vie ; & que les jours , que son extrême bonté vouloit lui conserver , seroient tous employés à lui marquer son respect & son attachement.

La Duchesse la quitta pour aller de ce pas même acquitter sa parole. Mais dès qu'Emilie fut seule , elle sentit son contentement altéré par des craintes & des inquiétudes. Elle n'osoit se promettre que son pere voulût se rendre aux prières de la Duchesse. Quelle apparence , en effet , qu'un homme revêtu des plus hautes dignités de l'Etat , voulût donner à sa fille un simple Gentilhomme destitué de tous les avantages de la fortune ? L'ambition , qui fut toujours la passion favorite des grands , leur fait chercher pour leurs enfans les établissemens les plus considérables. Il faut que les alliances qu'ils contractent , servent à l'augmentation de leur fortune , ou du moins à la soutenir. Que savoit-elle si

son pere n'étoit pas prévenu des maximes ordinaires à ceux de son rang. Les réflexions, que ces idées lui fournissoient, n'étoient guere propres à nourrir ses espérances.

Aussi lorsque la Duchesse parla de cette alliance à son époux, il rejetta bien loin une semblable proposition. Il s'en offensa même. Il lui représenta tout ce que l'honneur & la gloire lui purent suggérer de motifs pour lui faire oublier un dessein qui leur paroissoit si fort opposé. La Duchesse, en habile femme, ne voulut pas pousser plus loin cette tentative. La connoissance qu'elle avoit du caractère & de l'esprit de son mari, l'empêcha de heurter de front ses sentimens. Elle entretint cependant Emilie dans l'espérance dont elle l'avoit flattée. Elle lui recommanda de ne songer qu'au rétablissement de sa santé, d'avoir soin d'écarter toutes les idées qui pourroient l'affliger, & de ne point s'arrêter à celles qu'un premier refus de la part de son pere lui pouvoit donner.

Quelques jours après elle remit l'affaire sur le tapis. Elle fit faire attention au Duc sur l'ancienneté de la Maison de Dubreuil, sur les richesses & les honneurs dont ses

Ancêtres avoient été comblés. Elle le fit ref-
souvenir que cette Maison ne le cédoit
en rien à la leur. Elle s'étendit sur le mé-
rite & les bonnes qualités de ce jeune Gen-
tilhomme digne par ses vertus d'une meil-
leure fortune. Elle lui dit qu'il ne tenoit
qu'à lui de réparer l'injustice du sort , qu'il
falloit laisser aux ames vulgaires les idées
communes ; qu'un cœur généreux & bien
placé devoit penser autrement , & se con-
duire sur d'autres principes ; que rien n'étoit
plus digne de lui que de remettre dans son
premier éclat une maison tombée dans l'a-
baissement par une foule de disgraces qu'elle
n'avoit point méritées ; que Dubreuil étoit
digne de cette faveur par son respect pour
eux , par son attachement à leurs intérêts ,
& par les services qu'il leur avoit rendus ;
qu'il ne lui manquoit qu'un rang distingué
pour faire briller aux yeux de toute la
France son courage & ses grandes qualités ;
que les marques qu'il avoit données de sa
modération à l'égard de leur fille , à laquel-
le on pouvoit dire qu'il avoit conservé
l'honneur , méritoient qu'il la lui donnât
comme une récompense de sa vertu , qui
devoit passer pour être d'autant plus héroï-

que, qu'il étoit prévenu pour Emilie d'une plus ardente passion.

Sa reconnoissance, poursuit la Duchesse, pour une faveur qu'il a si peu lieu d'espérer, doit vous répondre du bonheur constant d'une fille que vous chérissiez encore malgré son égarement. Quelle douce satisfaction pour un pere, que celle de pouvoir assurer ainsi la félicité de ses enfans ! Il est vrai qu'Emilie s'est en quelque sorte rendue indigne de vos bontés ; vous pouvez sans injustice la punir d'un engagement de cœur que vous êtes en droit de condamner ; mais songez qu'au fonds, ces sortes de fautes sont involontaires, & qu'il vous sera plus glorieux de lui faire éprouver l'indulgence d'un pere tendre, que la sévérité d'un Juge inflexible. En la confinant dans un Cloître, sans vocation, vous condamnez ses yeux à des pleurs intarissables ; vous livrez son cœur au désespoir le plus affreux ; vous l'enlevez à mon amour, à votre tendresse, & nous la perdons l'un & l'autre pour jamais. Quel reproche n'aurez-vous pas à vous faire d'avoir causé, par votre rigueur, la ruine & les malheurs de votre propre sang ?

L'amour, & la considération que le Duc

avoit pour sa femme, & l'estime & l'amitié dont il étoit prévenu pour Dubreuil; la tendresse qui se réveilla dans le fond de son cœur pour Emilie, toute criminelle qu'elle lui paroissoit : tout lui parla fortement en faveur de ces deux Amans. Il ne put résister davantage à la voix de la nature, qui le sollicitoit en faveur de sa fille. Dans un moment elle triompha de ses répugnances; & toutes ses idées de grandeur & d'ambition s'évanouirent. Mais ce qui le détermina principalement à faire à Dubreuil l'honneur de le recevoir dans son alliance, fut la sagesse de cet amant. Dubreuil jeune, bien fait, amoureux, adoré d'une des plus belles filles du monde, & Dubreuil plus occupé de la gloire de sa Maîtresse, que du soin de satisfaire sa passion, lui parut un phénomène qui méritoit de fixer ses regards & son admiration. Digne effet d'une vertu rare, qui fait captiver les cœurs, & faire revenir tout-à-coup les esprits de leurs préventions !

Le Duc répondit donc à la Duchesse, qu'il ne s'opposoit plus à l'alliance qu'elle lui proposoit. Comme alors Emilie & Dubreuil commençoient à ne plus garder la chambre, on les fit venir aussi-tôt l'un & l'autre

l'autre. Le bonheur inespéré qu'on leur annonçoit, eut d'abord quelque peine à trouver croyance dans leurs esprits. Dubreuil sur-tout, qu'Emilie n'avoit point revu depuis le fatal entretien qui lui avoit causé tant de maux, & que, pour se conformer aux intentions de la Duchesse, elle n'avoit point instruit des bontés & des projets de sa mere : Dubreuil ne pouvoit revenir de son étonnement. Ils se jetterent l'un & l'autre aux pieds du Duc & de la Duchesse, & leur exprimèrent tour à tour les sentimens de leur reconnoissance, avec tant de vivacité, qu'ils leur firent verser des larmes en abondance. A l'instant même le Duc écrivit au Roi, pour le supplier de donner son consentement à ce mariage, & d'agréer en même tems la démission de son Régiment en faveur de Dubreuil.

Ce Prince, dont la clémence & la bonté composoient l'aimable caractère, accorda tout ce que le Duc lui demandoit, quoique bien informé que la famille de Dubreuil avoit été dans des intérêts contraires aux siens. Ce fut à la tête de ce Régiment que Dubreuil justifia dans la suite le jugement avantageux que la Duchesse avoit formé de son courage & de ses autres belles qualités.

Cependant on fit les préparatifs pour la solennité des nûces de nos amans. Tout y fut brillant & magnifique, & les gens éclairés & sages, qui connoissoient le mérite de Dubreuil, applaudirent hautement au choix du Duc. Le jeune & vertueux Gentilhomme, devenu possesseur de la belle Emilie, regarda quelque tems son bonheur comme un songe ; mais son aimable épouse continuant toujours à le combler des témoignages d'un amour inaltérable, il trouva dans sa possession un bonheur réel & solide. Elle n'avoit aimé que cet amant, elle n'aima que son époux, & toute la suite de sa vie fut la pleine justification de sa vertu, que les emportemens de sa passion avoient donné lieu de soupçonner.





LE SOLITAIRE,

OU

AMYNTOR

ET

THEODORE,*

Conte en vers traduit de l'Allemand.

DANS cette vaste étendue, où l'océan Atlantique roule ses flots d'un monde à l'autre monde ; la dernière des Isles Hébrides, qui semblent garder les côtes de la Bretagne leur mere, Ilda porte sa tête jusques aux cieux.

Isle fortunée, quoique soumise aux influences de l'ourse glacé. Elle ignore les arts qui polissent & corrompent des climats

* L'auteur a donné à ce Conte le nom de poëme épique, & ce poëme est en trois chants : nous l'avons regardé comme un Conte agréable ; ce sera donc ici un Conte poétique sans diversion de chants, attendu qu'il est absurde de donner à un aussi petit ouvrage le titre fastueux de poëme épique.

plus doux ; elle possède les biens de la simple nature & de la simple vertu. Jamais elle ne vit flotter sur ces rives les drapeaux ensanglantés , jamais le glaive meurtrier ne désola ses campagnes. La volupté , cette enchanteresse , qui enivre les nations d'un nectar empoisonné , est un nom inconnu dans cette heureuse contrée. Le contentement tranquille , l'antique fidélité , l'union des cœurs , l'innocence , sont ses divinités tutélaires. Elles assurent aux habitans de ce petit monde le bonheur de la vie , une ame exempte de la rage des passions , un corps à l'abri du ravage des maladies. Le teint brille des roses de la santé , les ressorts lians de la vigueur se déploient dans tous les mouvemens. Endurci par la tempérance au péril & à la peine , l'Insulaire lutte contre les flots , grimpe le sommet des rochers. Le travail l'éveille au point du jour , le travail ferme ses yeux d'un sommeil paisible , tandis que les vents & les flots heurtent contre les rochers qui lui servent de rempart. De tous ses biens le plus précieux , bien que l'avarice , que l'ambition ne connurent jamais , c'est la liberté. Compagne de l'indépendance , qui se plaît dans les antres & dans les dé-

ferts, elle répand ses douceurs sur la jeunesse & sur l'âge le plus avancé.

Fille du ciel & de la nature, muse du sentiment, j'implore votre secours. Soit qu'au coucher du soleil vous vous promeniez dans une forêt épaisse, ou qu'au lever de l'aurore vous vous transportiez sur les Alpes les plus élevées : soit que dans la chaleur du jour vous vous retiriez sous les berceaux de verdure qui ombragent ce beau vallon ; & qu'aux bords de ce ruisseau tranquille, l'inspiration & le génie prêtent l'oreille à vos leçons : Que ma voix parvienne jusqu'aux lieux où vous faites votre demeure ; venez, & daignez m'être propice.

Étendez vos ailes puissantes sur ces flots tumultueux ; qu'un vol rapide me porte sur ces côtes inaccessibles. Accordez votre lyre au son que ce vent fait entendre dans les échos de ces montagnes ; que vos nombres, que votre cadence, marchent avec la liberté qui regne dans ces lieux sauvages ; que vos accens plaintifs accompagnent le triste récit que j'entreprends dans ces vers.

C'est ici qu'Aurele, le vertueux Aurele se voyoit exilé. Quelle solitude plus pro-

fonde sa douleur pouvoit-elle choisir ? Banni, par l'injustice du sort & par les malheurs de la guerre, des beaux lieux qui l'avoient vu naître, & parvenir au comble du bonheur, il traîne dans ces lieux écartés les restes d'une vie usée par les malheurs. Un souvenir cruel lui retrace sa félicité passée : une épouse fidelle, l'amour en fit le choix, la raison le confirma : une fille, dans la première fleur de sa beauté, livrée au pouvoir d'un ennemi, chez qui la fureur d'une guerre civile a étouffé jusqu'aux remords.

Tourmenté de ces affreuses idées, il remplit l'air de ses gémissemens ; il mêle ses plaintes aux mugissemens des flots ; il passe les nuits étendu sur un rocher battu des vents & de l'orage.

Tel fut l'état de son ame, jusqu'à ce que le tems, ce grand médecin de la vie, qui seul a le secret de fermer des yeux ouverts par le chagrin, de chasser les fantômes d'une noire mélancholie, le tems fit couler dans ses veines enflammées un baume insensible & salutaire. Aux plus violentes agitations succede un état de réflexion tranquille. Mais ce calme est mal assuré ; c'est celui des flots que les vents

laissent retomber, & qui frémissent encore de la tempête. Enfin, la raison remonte sur son trône. Aurele tourne les yeux vers le ciel. Au travers des épais nuages, dont nous enveloppent les sens, sa piété contemple l'Être suprême, seul arbitre de nos destinées, toujours juste, toujours sage, dont la main bienfaisante ne blesse que pour procurer la guérison. A cette pensée il sent s'apaiser les passions qui le déchiroient : les transports de la colere, les fureurs de la vengeance, ces excès, enfans de la foiblesse, sont ramenés dans leurs bornes par la main de la vertu. Les erreurs dont l'homme est le jouet, se dissipent à la lumière de la vérité, comme les vapeurs disparaissent aux premiers rayons du soleil. Transporté par la foi, au delà de ce monde borné par le tems, dans lequel se promènent le vice & la mort, il découvre la perspective brillante d'un monde de lumière & d'amour. Si quelques soupirs s'échappent encore de son cœur, ils lui sont arrachés par ces noms si tendres, d'épouse, de fille ; par l'idée des peines qu'elles endurent pour l'amour de lui ; par l'intérêt d'un ennemi qui, sourd à la voix de la compassion, pourra lui-même implorer en vain la compassion du ciel.

Placé entre les gémeaux le soleil donnoit la plus belle des saisons aux climats que cette Isle voit à son midi. Elle-même, quoique sur les confins du vaste domaine de l'hiver, ne laisse pas de sentir les rayons de cet astre bienfaisant. Les côteaux, les vallées sont couverts de thym, de lavande fleurie, de carmel (a) aromatique : on respire par-tout les parfums & la santé. C'est dans les rochers dont l'Isle est bordée qu'on reconnoît sur-tout la douce influence du printems. Ces rocs, auparavant solitaires, sont peuplés de colonies innombrables d'oiseaux venus de terres inconnues. A la voix de la nature, ils ont entrepris un voyage hardi, au dessus du vaste océan. Traversant l'étendue immense & uniforme des cieux, ils ont su diriger leur course à un point fixe, & retrouver leur lit nuptial.

Aurele observe les jeux de ces habitans de l'air. Puis abaissant ses regards sur le désert mouvant, où se perd sa vue, ses pensées s'élèvent; il adore la main puissante qui a creusé ce lit d'une profondeur im-

(1) Plante connue des botanistes sous le nom d'*Argemone Sylvatica*, dont les habitans de ces Isles font beaucoup de cas.

menſe , qui a reſſerré cette ſphère fluide dans des cercles éternels. Elle conduit les vents d'un pôle à l'autre pôle , pour rejoindre des mondes ſéparés , & pour réunir dans des ſervices & dans un amour mutuels , la famille entière de la terre. La belle heure du ſoir approchoit : le ſoleil ſur ſon déclin laiſſoit tomber ſur l'océan ſes rayons dorés : le miroir azuré réfléchit cette brillante image ; autour d'elle des nuages colorés forment un payſage aérien.

Le Solitaire jouiſſoit avec un plaifir mêlé de reſpect de ce magnifique ſpectacle , & ſe laiſſoit aller à la rêverie , panché vers la ſurface unie des eaux. Tout-à-coup un bruit ſourd s'éleve des voûtes ſouterraines que la mer a creuſées , il roule de caverne en caverne comme un murmure plaintif. Les oiſeaux interrompent leurs chants. Le fulmar jettant ſon cri lugubre , ſort de ſon nid & s'envole vers la mer. La nuit vient avant ſon heure , & répand ſur les flots une effrayante noirceur : une eſpece de friffonnement parcourt les ondes émues : un nuage épais s'avance , il porte dans ſon ſein les orages & la mort : le terrible vent du Sud ſe précipite en furie ſur ces mers épouvantées. A l'abri d'un rocher , dont le
ſommet

Sommet avancé brave la tempête, Aurele immobile contemple ce tumulte affreux. Ses yeux sont étonnés de ces montagnes d'eau, ses oreilles sont ébranlées par le tonnerre des vagues.

Aussi loin que sa vue peut s'étendre ; là où les dernières vagues confondent leur écume avec les nues, tout-à-coup paroît un vaisseau qui semble glisser du haut des airs. Cet objet, d'abord confus, s'approche chassé par l'orage ; chaque voile se développe, chaque mât se sépare & se distingue. Aurele suit sa course d'un œil attentif. Il invoque celui dont les vents écoutent la voix, dont la mer en fureur respecte le moindre signe : il le supplie de jeter du ciel un regard favorable sur des malheureux qui vont périr, dans ces ténèbres, au milieu de ces abîmes, éperdus de frayeur, environnés des horreurs du trépas. Mais non, têtes destinées à la mort, ni vos vœux, ni ceux de vos semblables ne sauroient retarder votre heure. A l'instant, l'affreux génie des tempêtes quitte sa caverne profonde, où la lumière du jour ne pénétra jamais ; il sort du gouffre avec un air menaçant ; les flots épouvantés fuient en rugissant devant lui.

Il donne ses ordres sinistres ; aussi-tôt les Aquilons furieux déploient leurs ailes noires chargées de grêle & de torrens de pluie ; ils chassent devant eux l'orage qui se répand en éclats : leur souffle puissant pénétre jusqu'au fond de l'abyme, il soulève , il bouleverse la masse entière des eaux. Foible jouet de cette affreuse tourmente le vaisseau tournoie avec impétuosité , le gouvernail se rompt , les mâts tombent fracassés , les voiles déchirées volent au loin dans les airs. Ah ciel ! sauvez ces malheureux. La moitié de l'océan s'élève , elle pend sur le frêle navire qu'elle couvre d'une ombre épouvantable ; le déluge tombe , ils sont engloutis , le vaisseau s'abyme pour ne reparoître jamais.

Aurele en est témoin ; des pleurs involontaires arrosent ses joues blanchies par la vieillesse ; il détourne ses pas , il fuit ce triste lieu , il marche en silence , son cœur est navré : ta volonté , dit-il en soupirant , ta volonté soit faite , suprême arbitre des événemens ! Mais la mort demande une larme , & l'homme doit sentir les malheurs de l'humanité.

A quelque distance de l'endroit où il a été spectateur de cette fatale scène , là

où la baie s'enfonçant tourne du côté du pôle , un rocher s'élève en arcade : affermie par son propre poids , elle semble le vaste portail de quelque temple antique. Aurele traversoit cet antre , absorbé dans ses pensées , lorsque les échos de la voûte lui renvoient un bruit & des cris. Il s'arrête , il lève les yeux , il apperçoit un cercle d'Insulaires empressés autour d'un homme que la mer vient de jeter sur le rivage. Il s'approche , il le trouve étendu sur le sable. Le feu de la vie ne brille plus dans ses yeux ternis , ses joues ont perdu les vives couleurs dont elles étoient animées ; une pâleur mortelle est répandue sur ses traits défigurés. De ses cheveux dégoutte l'eau salée , sa main serre un morceau de rame , témoin des efforts qu'il a faits dans son agonie en luttant contre les flots. Jeune , & formé avec complaisance par les mains de la nature , les proportions hardies se marient avec les graces dans sa figure intéressante. Aurele touché , lève au ciel des yeux supplians ; & n'ignorant pas qu'une étincelle de vie se cache quelquefois , retirée dans son centre où elle conserve son activité , il fait promptement transporter dans sa demeure ce corps inanimé.

Une main officieuse réchauffe ses membres glacés, des odeurs aromatiques chassent les vapeurs malignes qui offusquent son cerveau, une liqueur extraite des plantes des montagnes s'insinue dans ses levres. Bientôt un mouvement insensible ranime son pouls interrompu; on voit par degrés sur son visage le sang reprendre son cours; il revient peu à peu de cette transe mortelle, comme on se réveille avec peine de quelque rêve affreux.

Rappelé à la vie & à la douleur, un foible crépuscule paroît dans ses yeux entr'ouverts. Il se tourne languissamment vers le ciel, ensuite sur ces inconnus qui l'environnent fondant en larmes. Il les ferme de nouveau, comme ne pouvant souffrir la vie & la lumière. A la fin, d'une voix entrecoupée, il prononce en haletant quelques mots qui annoncent le désordre de ses sens : » Baïflez, baïflez toutes les voi-
» les. O ciel, ayez pitié de nous! Ah!
» l'océan entier vient fondre sur nos têtes.
» Dernière espérance de mon cœur, non,
» nous ne ferons point séparés. Aidez-
» moi, aidez-moi, cette vague l'enleve.
» O si quelque flambeau céleste éclairait
» ce noir abyme! Eloignée, engloutie,
» perdue pour jamais! «

Il se tait , un tremblement général fait les pâles assistans.

Aurele les congédie avec des paroles de remerciement & d'amitié. Il reste seul avec l'étranger ; attaché sur son visage , il observe d'un œil inquiet, d'une oreille attentive , tous les mouvemens , tous les soupirs. Tantôt il épie le moment de lui donner quelque consolation , tantôt il est retenu par la crainte de troubler le repos sacré dû aux malheurs extrêmes.

Il regne entr'eux un silence morne, profond , solennel.

O Toi , dit-il enfin , qu'un miracle a tiré des gouffres de la mer , si , rendu à toi-même , tu peux discerner la main puissante qui t'a sauvé , adore cette main divine. Enfermé dans un abyme impénétrable , la voix du tout-puissant a commandé à la mort de rendre sa proie , afin que tu subsistes comme un monument d'admiration & d'amour. Il ne m'écoute pas : quelque malheur étrange l'accable , quelque secret tourment presse son cœur , & fait couler de ses yeux ces larmes ameres . . . Découvre-moi le fond de ton ame. Quelque affligé que tu sois , sache que par un triste privilege , formé moi-même à la misere , j'ai acquis le droit

de partager les infortunes, je fais rendre aux enfans de la douleur, larme pour larme, & soupir pour soupir.

Qu'ai-je entendu ? s'écrie l'étranger ; après quelques momens d'admiration & de surprise. Sur cette terre ignorée des humains, près des bornes les plus reculées de la nature, un langage qui se ressent si peu de la rudesse du climat, un cœur ouvert aux sentimens de la pitié la plus tendre ! Généreux inconnu, si des maux qui ne veulent point de remède vous ont pour jamais dévoué au desespoir, vous voyez un digne compagnon d'infortunes, que la lumière du matin ne rappellera plus à la joie, que la nuit n'invitera plus au repos. Dans la fleur de votre jeunesse, dites-moi, votre cœur touché d'une beauté divine, éprouva-t-il ces émotions, ce trouble charmant que la beauté fait naître, lorsqu'elle s'offre pour la première fois à nos regards enchantés ? Le ciel sembla-t-il approuver cette passion vertueuse ? Vous accorda-t-il ce bonheur qu'on n'achète point par des trésors, que ne donne point le pouvoir suprême, cette félicité céleste, l'amour payé par l'amour ? Connûtes-vous ces épanchemens d'une tendresse & d'une

fidélité mutuelle auxquels le cœur s'abandonne avec transport ? Si tel fut votre sort, connoissant mes plaisirs vous concevrez mon désespoir. Cette fortune, si digne d'envie , toute cette fortune est abymée dans ces ondes. Cieux , qui dévouâtes aux vents & aux flots sa tête innocente , vous seuls pouvez dire ce que j'ai perdu. O amant infortuné , ô malheureux Amyntor ! Les larmes , les sanglots étouffent sa voix , ce n'est plus qu'un muet désespoir , qu'une nouvelle agonie.

Dans ce moment le crépuscule , qui les avoit éclairés d'une foible lumière , avoit fait place à une nuit obscure , dont l'horreur vient augmenter ce qu'il y a de lugubre dans ce touchant entretien. Aurele en sent toute l'impression. Il connoît trop la nature pour combattre un amour sans espoir. Que ne puis-je soulager des maux que je partage , Amyntor ! lui dit il : j'en prends à témoin le ciel qui voit tes larmes , je délivrerois ton ame de ses plus vives douleurs. Sa douleur ! qu'elle est juste , lorsque la raison & l'amour pleurent sur un même tombeau ! Viens , nous mêlerons nos larmes pour celle qu'adoroit ta vertu & que regrette ta fidélité. Tous

les jours , dès que l'aurore viendra dorer nos montagnes , lorsque la nuit les couvrira de son ombre , tous les charmes de son visage , toutes les beautés de son ame feront le sujet de nos discours. Ensuite , tu entendras le récit funeste . . . Amyntor , ton cœur palpitera à la seule idée des maux qui font saigner le mien. Mais la nuit s'avance , voici l'heure du repos : puissent les ministres célestes qui veillent sur les pauvres mortels , te donner un sommeil paisible , t'offrir des images de lumière , & souffler dans ton ame cette paix sacrée qui est l'apanage de la vertu.

Minuit approchoit , une épaisse obscurité couvroit toute la nature. A travers l'horreur des ténèbres , les vents faisoient entendre leurs longs sifflemens ; les flots , encore irrités , assaillant les rochers qui servent de rampart à l'isle , portoient leurs menaces jusques aux oreilles d'Amyntor. Emporté par chaque coup de vent , couvert par chaque vague , il est encore dans le travail , dans l'agitation. La mémoire , avec ses couleurs pâles , lui retrace la tempête & ses horreurs ; il se voit arracher une seconde fois l'objet qu'il chérit plus que la vie. Enfin , l'ame entraînée par le

pois du corps , tombe de l'abbattement dans le sommeil ; la scene lugubre qui l'environnoit s'obscurcit par degrés , bientôt c'est une nuit profonde.

Repos peu durable ! La raison s'endort , l'imagination s'éveille. Elle fait sortir de leurs demeures cachées les illusions fantastiques , enfans de la peur ou de l'espoir chimérique. Tout-à-coup l'air s'obscurcit , la mer s'enfle : Amyntor , tantôt oppressé sous une montagne d'eau prête à fondre sur lui , tantôt élevé sur le sommet d'une vague , saisi de vertige , se voit porté d'une nuée à une autre. Tantôt jeté sur un rivage inconnu , dans une vaste solitude , où regnent l'obscurité & le silence , il se traîne avec effort errant dans ces sables immenses , il entend de loin les flots qui rugissent dans ces déserts. Soudain , précipité dans un gouffre , il croit , par une chute épouvantable , tomber au centre du chaos.

Là cependant il retrouve Theodore avec tous ses charmes. Elle le reçoit avec un tendre souris : ses beaux yeux , comme un Ciel sans nuages , laissent voir son ame toute entiere : elle ne connoît point de crimes , elle ne cache point de desirs : des

myrthes embaumés, des fleurs croissent & se courbent en berceau, des rossignols font entendre un chant nuptial, les amans se promènent, ils volent sur le gazon émaillé, & dans leurs transports mutuels ils font l'échange de leurs cœurs.

Trois fois Amyntor veut presser entre ses bras sa chère Theodore, trois fois elle s'échappe & s'évanouit dans les airs. *Arrêtes ; où fuis-tu ?* ses cris, ses efforts le réveillent. L'impression reste dans ses sens transportés : cette image brillante charme encore ses yeux, cette voix chérie résonne encore à ses oreilles.

Douce illusion ! hélas, la reflexion la dissipe ; il ne retrouve que sa douleur. Il s'élance hors de son lit ; & dans les ténèbres, il erre sur le rivage, comme un spectre que ses peines ont chassé de son tombeau. Il monte sur un rocher, il veut se précipiter dans les flots. Ce qui le retint, ce ne fut point la soumission aux volontés célestes ; la passion est trop violente pour laisser parler la raison. Une lueur d'espérance le soutient encore. Peut-être le frêle esquif, auquel il confia son Amante, s'offrira-t-il à sa vue : il tourne de tous côtés ses yeux ardens : il n'apperçoit pas

même flotter ce cadavre, qu'il couvriroit d'une terre arrosée de ses larmes.

Déjà les heures vigilantes ouvrent les portes de l'Orient; l'Aurore sort avec sa lampe couleur de pourpre. Le vaste horizon se dévoile, il offre un spectacle grand & sauvage, si les yeux d'Amyntor étoient capables d'en jouir. Sous ses pieds, la profonde Mer du Nord étend ses ondes roulantes à un immense éloignement. D'espace en espace, on voit sortir comme par degré de son sein, ses nombreuses îles, fleurons précieux de la Couronne d'Albion. Au delà, de hautes montagnes paroissent comme des nuages azurés. Plus près mille & mille payfages frappent les regards surpris. Ici le roc nu, entassé par piles sur les roches escarpées, forme un édifice bizarre d'une effrayante hauteur. Là le bruyant peuplier, le vaste chêne, le pin à la tête élevée, embellissent leur verdure des rayons dorés du soleil.

Cependant Aurele, sortant d'un sommeil tranquille, tel que la tempérance le donne, pense à rejoindre le jeune étranger & à reprendre les soins que la compassion lui inspire.

Mais, avant toutes choses, s'élevant à

celui qui forma son cœur pour sentir :
» Principe de la lumière, dit-il, toi dont
» le soleil emprunte sa splendeur ; source de
» vie & d'amour, dont le regard propice
» ranime en ce moment la nature ; ô le
» premier & le meilleur des Etres ! Ton
» Essence ineffable se dérobe aux recher-
» ches des mortels ; l'homme cependant ,
» quoique placé au dernier rang des créa-
» tures raisonnables , peut lire ton pouvoir
» sans bornes , ta souveraine intelligence ,
» imprimées dans tes ouvrages , en carac-
» teres aussi anciens , aussi durables que le
» soleil. Révélation toujours subsistante ,
» toujours la même , qui s'étend de siècle
» en siècle & d'un monde à un autre monde !
» Reçois mes hommages , bonté universel-
» le , dont les effets se répandent de ce
» trône élevé , sur la terre , dans les airs ,
» dans les eaux , & pénètrent tout ce qui
» a vie. Tout ce qui a vie sur la terre ,
» dans les eaux , dans les airs , fait mon-
» ter vers ton trône des louanges immor-
» telles. Père commun ! Que ma voix , ani-
» mée par la reconnoissance , soit entendue
» au milieu de cet hymne universel ; qu'elle
» annonce une créature couronnée de liber-
» té , capable de vertu & de bonheur , for-

mée pour te connoître & pour t'adorer.

» Soit que tu veuilles prolonger ma vie ,
 » ou qu'en cet instant la mort s'approche
 » de moi , daignes , ô mon pere & mon
 » ami , me conduire innocent , au milieu
 » des sombres détours qu'habitent l'erreur
 » & le crime , dans le séjour lumineux de
 » la paix & de la vérité. «

Après cette élévation , mouvement d'une amie sincere, Aurele fort , il monte le rocher d'un pas ferme , avec cette vigueur que la frugalité , que l'exercice , qu'une conscience tranquille , ce grand cordial de la vie entretiennent jusques à l'âge le plus avancé.

Il apperçoit l'Inconnu , couché sur la terre , abymé dans ses pensées. Il s'arrête ; ô Spectacle , dit-il , qui arracheroit des larmes à l'opulence même ! celui qui se voyoit hier comblé des faveurs de l'amour & de la fortune , possesseur de tout ce que son imagination lui peignoit de plus enchanteur ; le voilà étendu sur le sable , sous un Ciel inconnu , privé de tout , de l'espérance même. Vous que les plaisirs accompagnent , que couronne la grandeur , mortel heureux , voyez ce que vous pouvez devenir en un instant.

Cieux, écoutez-moi, s'écrie le malheureux Amyntor; que la douleur dont je suis déchiré se change en une affreuse rage, qu'elle me jette dans une mortelle agonie. Je suis las de la lumière. Les jours qui se présentent à moi ne font qu'obscurité, que désespoir.... Mais, qui se plaint oublie qu'il peut mourir.... O fille sainte! si dans le repos où tu es élevée, au dessus de ce Ciel périssable, les noms les plus sacrés sur la terre, & qui te furent les plus chers, le nom d'amant, le nom d'ami, peuvent encore te couvrir, jette sur moi un rayon qui me guide, découvre moi le lieu fatal où ton corps sans vie a été poussé par les flots: que je puisse..... Sort barbare, réserviez vous un amant à des devoirs si douloureux! Que je puisse rendre à ces précieux restes les derniers honneurs, baigner de mes pleurs cette urne glacée, hâter l'instant qui doit mêler ma cendre à cette cendre chérie!

Tels étoient mes regrets, dit Aurele en s'approchant. Tout ce que le cœur peut éprouver de douleur & de rage déchiroit mon sein tour-à-tour. Ecoute, vertueux jeune homme, &, par l'excès de mes malheurs, apprends à supporter les tiens. Tu

vois un homme dont le commencement , dont le milieu de la vie , employés avec honneur dans des actes de la vertu , firent respecter le nom par ce petit nombre d'hommes dont la louange est glorieuse. Cette autre source du bonheur le plus continuel , la paix , la tendresse domestique , répandoit sa douceur sur mes jours. Possesseur d'une épouse accomplie , les nœuds de l'amitié joints aux nœuds de l'amour , unissoient nos volontés : nous avions mêmes craintes & mêmes espérances , même terre & mêmes Cieux. Je tombe , Amyntor , de cet heureux état dans l'exil , dans la misère ; confondu avec des scélérats , je me vois flétri par cette vengeance publique , dont l'infamie ne devoit s'attacher qu'au crime !

Et cela , ô raison suprême , cela part d'un pouvoir qui réclame ton autorité , qui s'arroe un droit divin , pour violer impunément ces loix que tu observes toi-même !

O toi qu'un long exil a dû instruire , Monarque qui as senti le joug de l'oppresser (1) , entends la voix de ton peuple ,

(1) C'est aux dernières années du règne de Charles II que l'Auteur fixe le tems du sujet de son poëme. *Ceux*

qui gémissant sous un semblable joug , te conjure , par ces jours que tu passas dans l'indigence , dans l'angoisse , d'avoir pitié de sa misère.

Loin de moi , cependant , cette licence effrénée qui , sous le nom d'amour de la patrie , cache la haine d'un légitime gouvernement. Que les loix soient les gardes du Prince & les gardiennes du peuple. Qu'elles maintiennent ainsi le premier de nos droits , le premier de nos biens , l'ame de toute jouissance , la liberté , héritage de tout Etre qui pense , privilege irrévocable de l'humanité.

Mais si , nous refusant ce que le Ciel nous accorde , le Monarque ose dédaigner ce qui fait son meilleur droit à la couronne , si loin d'être le berger de ses peuples , il en est le ravisseur ; la soumission à ce tyran est une trahison envers le genre humain. Le Ciel ordonneroit-il d'adorer

dit-il dans la préface , qui gouvernoient l'Ecosse sous ce prince , reduisoient au désespoir les peuples de ce pays , les pilloient , les emprisonnoient & les massacroient ensuite pour avoir cédé aux effets du désespoir où ils les avoient réduits. Ils poursuivoient , sous le nom de fanatiques & de séditieux , tous ceux qui , attachés à leur patrie , prenoient la défense des Loix. J'ai entre les mains la copie d'un acte , dont l'original , signé du Roi Charles , se trouve dans la Secrétaire , où l'on commande de faire sur ces malheureux des exécutions militaires , sans procès ni conviction.

la peste , ou le tremblement de terre , dans les tems que leur rage dévore ses victimes par milliers ?

Et cependant , ô douleur ! tel fut le sort de notre infortunée patrie. Le bruit de nos chaînes , nos gémissemens qui s'élevoient de ces antres sauvages , annoncerent aux Cieux notre désolation , accuserent la cruauté d'un bras qui exterminoit en bourreau ceux qu'il auroit dû ramener en frere.

C'est dans ce gouffre que s'abyma mon bonheur. Moi-même , Amyntor , comme si j'eusse été une peste publique , redoutée de la société , abhorrée de la nature , on me condamne , sans me citer , sans m'entendre ; le prix du sang est mis sur ma tête ; l'on déchaîne contre moi tous les meurtriers que la cupidité excite au carnage : l'indigne commission de les conduire est donnée à mon ennemi mortel , à un homme connu , détesté par les actes inouis de la plus affreuse barbarie. Le prétexte , ô Ciel ! puis-je le dire sans craindre d'allumer votre tonnerre , le prétexte de la religion avoit rendu cet homme sanguinaire , plus redoutable que les monstres des forêts. Il arme ses supports , troupe exercée dans tout ce que l'art des bourreaux inventa

de plus cruel, scélérats familiarisés avec les plus noirs forfaits. La flamme vole devant eux , le brigandage marque la trace de leurs pas. Cet azyle , ces ombrages , où depuis si long-tems l'amour & la vertu avoient choisi leur retraite , que la guerre avoit respecté, devient le théâtre de leurs fureurs. Mon épouse , ma fille , sont traînées par ce barbare , au milieu du tems consacré au repos , au milieu des cris de ceux qui sont témoins de sa lâche fureur , hors de leur lit & de leurs foyers. Il veut arracher d'elles , à force de menaces & de tourmens , l'aveu du lieu de ma retraite. Il les retient captives dans sa demeure abhorrée. Ah ! qu'aucune de mes pensées ne s'échappe vers cette côte fatale ; toute la paix qui m'a tant coûté à établir dans mon ame , feroit bientôt naufrage , mes espérances célestes s'abymeroient dans le désespoir ; Emilie , tendre épouse , & toi , ma Theodore , seul gage de notre amour !

Il parloit encore. . . Mais , ô muse plaintive , tout le pouvoir que vous avez de percer le cœur , d'arrêter le sang dans les veines glacées , tous vos accens douloureux , expressions de l'agonie , suffiront-ils pour rendre ce que sentit Amyntor !

« O Ciel, qu'ai-je entendu, Aurele ! . . .
O confusion, horreur ! Est ce vous le plus injustement traité, le plus infortuné de tous les hommes ! Hélas, vous fûtes pere. Sur ce fatal rivage . . . votre Theodore.... A ces mots il tombe, un froid mortel a ferré son cœur, sa vie est une seconde fois sur le point de s'envoler.

Tel qu'un voyageur aux pieds duquel éclatte la foudre, il reste immobile d'effroi; ses yeux sont fixes, égarés, ses membres roidis, c'est un marbre, monument d'épouvante: tel parut ce malheureux pere, à ce mot affreux, trop intelligible, quoiqu'à demi-prononcé. Il n'a pas la force de pousser un soupir, aucune larme ne peut couler, tous ses sens sont glacés d'étonnement & d'horreur. Tout-à-coup, tel qu'un homme, dont un rêve funeste a troublé le cerveau & allumé la fureur, Amyntor se leve, il tire un poignard; » C'est moi, » c'est moi, s'écrie-t-il, qui dois porter » la peine de tant d'injustices; c'est ainsi » que je mets fin aux horreurs de ma destinée. » Il leve le bras. Aurele le saisit; il parcourt avec des yeux effrayés & un cœur palpitant tous les traits de ce beau jeune homme, pour se rappeler s'ils lui

sont connus : O funeste entreprise ! s'écrie-t-il enfin. Qui que tu sois , garde-toi d'attenter sur tes jours. N'ajoute pas à tes crimes , si du moins tu es capable de crime , un forfait dont la nature frémit. O souverain juge ! l'homme osera-t-il donc violer tes ordres , & au moment de sa rebellion , se jeter en ta présence redoutable , encore teint d'un sang qu'il ne s'est point repenti d'avoir versé ! Rappelle tes esprits , Amyntor , souviens-toi de ce que tu es , des droits & de la justice de celui dont la main est présentement sur toi. Mais parle : quoique tremblant encore de ton action furieuse , je suis pressé de savoir ce que signifie. . . . Ah je n'en dois pas demander davantage ! Ma Théodore. . . . O Ciel ! ai-je donc péché au-delà de la mesure de ta grace ? Mais moi , qui reprends ce jeune homme de sa rage , me laisserai-je emporter à de semblables excès ? Le Ciel l'avoit accordée à mes vœux , le Ciel retire ce don de sa faveur ; dans l'une & dans l'autre de ces dispensations il est également adorable.

Pénétré de honte & d'admiration , Amyntor revient enfin à lui-même. Il se jette aux pieds du vicillard , il attache avec transport sur sa main ses levres tremblan-

tes ; ses yeux grossis de larmes , sont remplis de crainte , de confusion , de respect ; ils parlent au défaut de sa bouche , ils cherchent , ils évitent les regards du vénérable Solitaire ; ces mouvemens tumultueux permettent à peine à sa langue mal assurée de prononcer ces paroles : » Qu as-tu fait ? Pourquoi sauver un misérable ? Tu ne peux le connoître sans le detester. Ton honneur , ta tendresse , ta fidélité , tous tes devoirs prononcent contre moi. Je suis... Ah détourne tes regards , ces regards effrayans & augustes ; laisse-moi dire ce que j'abhorre.... O ciel , ô vertu , pardonnez si je voudrois renoncer à ce que la nature veut que je respecte ! Elle m'a fait fils de Rolando ; par vos liens , plus sacrés que ceux de la nature , je suis étranger à ses crimes..... Le fils de Rolando , ah ciel , à mes pieds , en mon pouvoir ! Quel affreux combat au dedans de moi !... ma raison ébranlée... D'un seul coup , malgré l'Océan qui nous sépare , percer le cœur de mon ennemi... Loin de moi , mouvemens indignes d'une ame vertueuse ; je me laisserois aller aux forfaits que je deteste dans mon persécuteur ! Tandis qu'il parle , le poignard demeure suspendu sur

le jeune homme prosterne : les bras ouverts, Amyntor semble hâter le coup fatal qu'il implore. Mais le fer tombe de la main d'Aurele ; la pitié triomphe ; il alloit la témoigner , lorsqu'une troupe d'Insulaires s'assemble soudain autour d'eux. Ils viennent, suivant l'ancienne coutume qu'ils observent religieusement, offrir leurs soins & leurs secours à l'étranger.

Ils avoient pour chef le sage Montano, dont le tems a blanchi la tête, dont les yeux percent le sombre avenir.

Aurele, après quelques momens, le tire à part, & lui confie Amyntor. Sauvez-le de lui-même, dit-il ; &, sans attendre sa réponse, il s'éloigne & porte dans sa demeure les pensées dont il est agité.

Elevé au dessus des montagnes, qui placées au Sud de Kilda portent aux cieux leur triple sommet, le soleil dans toute sa force, dardoit ses rayons sur la plaine. Les troupeaux s'acheminent à pas lents vers le rivage ; ils vont chercher parmi les rocs leur amere & saine nourriture. Un instinct sûr leur fait connoître l'heure du flux, malgré les variations qu'y cause l'astre de la nuit dans sa course changeante. C'est sur ce signal que donnent ces ani-

maux que leurs simples bergers se reglent pour prendre au milieu du jour un repas frugal.

Le seul Aurele demeure insensible aux besoins de la nature ; il ne peut songer qu'à ses malheurs. Sa fille n'est plus ; il ignore le sort de son épouse ! De lugubres images s'élevent devant lui. Une vive douleur , une cruelle incertitude le déchirent tour -à- tour. La raison , la nature , se livrent un combat où l'on voit tour-à-tour pancher des deux côtés la balance. Enfin , appelant tous les secours que peut prêter la vertu , s'appuient de celui qui tire la force de la foiblesse même ; il se résigne ; il sacrifie à la volonté suprême les douces foiblesse d'un cœur paternel. Les soupirs qu'arrache un souvenir si cher , commencent à le soulager. Ces larmes de tendresse qui , par un charme incompréhensible , nous inondent à la fois de douleur & de plaisir , coulent enfin de ses yeux.

Le calme commençoit à renaître ; au travers de la tempête dont son ame fut agitée , la raison faisoit briller cette clarté qui réjouit & qui fortifie , lorsqu'il voit de loin Amyntor s'approcher à pas lents.

La tristesse répandoit sur ses traits abattus un charme secret. Son port noble, majestueux dans sa douleur, frappe le Solitaire; la compassion, la tendresse agitent son cœur; ils s'asseient sur un banc de gazon. Le jeune homme commence ainsi son discours.

Prêtez une oreille attentive au récit d'Amynstor, & votre équité le condamnera ou l'absoudra. Mais pourrai-je prononcer le nom d'un pere, lorsque la vérité me défend d'y joindre des éloges? Ce nom que le ciel a rendu sacré; autour duquel la nature a placé l'honneur, le devoir, & l'amour, comme une triple défense, dont aucune pensée non respectueuse n'oseroit approcher. Mes yeux ont été témoins, hélas, ils n'ont vu que de trop près les détestables effets d'un zele sanguinaire; à quels affreux excès ne se porte-t-il point, excité par d'indignes prêtres, toujours prêts à servir d'instrumens à un tyran furieux, & à couvrir d'un prétexte sacré leurs attentats sacrilèges!

Facile à séduire, facile à se laisser enflammer, bientôt Rolando ne respire que la violence & la rage. Rage inhumaine, que l'innocence ne put toucher, que le

respect dû au sexe & à l'âge, que les charmes de la beauté ne purent point retenir ! ... Couple illustre, le sentiment de votre vertu vous soutenoit contre les horreurs de votre sort ! Au dessus des menaces, au dessus de la mort même, vous montrâtes cette fermeté qui dédaigne les plaintes & les murmures, qui ne s'arme point d'orgueil, qui ne se soutient point par les applaudissemens ; calme avec constance, & grand sans effort, vous suivîtes la raison, vous obéîtes au ciel !

Mais où prendre des termes pour continuer mon récit ? Que ne puis-je emprunter les doux sons de Philomèle, lorsque le printems & l'amour animent ses tendres accens, & que la nature riante semble attentive à sa voix ! Vous entendriez sans peine ce qui se passa dans le cœur d'Amyntor, lorsqu'un sentiment secret, tel d'abord qu'un foible crépuscule, & qu'il étoit aisé de prendre pour la simple humanité, devint un sentiment plus tendre ; l'amour, mon seul crime, si l'amour est un crime, lorsque la vertu allume son flambeau & que le respect lui sert de guide.

O Théodore ! qui eût pu, sans être

touché, voir tant de charmes réunis, cette fleur de jeunesse qui brilloit dans tous vos attraits, cette ame tendre qui se montrait dans vos beaux yeux, cette dignité jointe aux grâces par les mains d'une nature favorable. Tant de beautés mises dans un jour moins éblouissant & plus tendre ! La tristesse y avoit répandu ces ombres légères qui en adouciſſoient l'éclat ; des larmes en faisoient l'ornement. Pouvoir enchanteur, quel nom puis-je vous donner ? Lorsque l'amour emprunte les regards de la pitié généreuse, qui annoblit un objet persécuté par le sort, la passion épurée prend toute la dignité de la vertu ; elle approche de ces sentimens délicieux & sublimes que l'amour goûte dans le ciel.

Ces hommages respectueux d'un cœur droit & sincère firent enfin impression sur l'aimable Théodore ; elle écoute mes soupirs ; un tendre souris, un regard qu'une modeste rougeur accompagne, me dit que son ame vertueuse n'est pas insensible à mon ardeur. Momens heureux, je vous ai entrevus pour sentir plus vivement l'horreur de ceux qui vous succèdent !

Voici le comble de nos malheurs. La

beauté de Théodore frappa les yeux de Rolando. L'amour, si ce n'est pas profaner ce nom que de le donner à une passion furieuse, l'amour toucha cette ame fiere..... Mais ma bouche se refuse au récit des crimes d'un pere; je voudrois les couvrir du voile d'un silence éternel.

Repoussé avec le mépris & l'indignation qu'il méritoit, la rage la plus affreuse s'empare de son ame. Il est juste, s'écrie-t-il, que qui invite au dédain, essuie des refus. Je saurai nous épargner à tous deux la peine de rougir, à toi de ta dissimulation, à moi de ma basse flatterie. Cette brutale menace porta le dernier coup à la triste Emilie. Le poison de la douleur, qui depuis long tems gaignoit peu à peu, pénétre enfin jusqu'aux sources de la vie; elle succombe sous le double poids de l'infamie & de l'horreur. Aurele ! ô le plus outragé de tous les hommes ! Oserai-je poursuivre & t'annoncer de nouveaux malheurs, ajouter le désespoir à ton affliction ? Elle n'est plus.

Providence sévere ! s'écrie Aurele en se frappant la poitrine. Mais il réprime un second mouvement, il étouffe d'injustes murmures ; & dans le plus rude combat

que la nature puisse soutenir, aucune plainte ne sort de sa bouche ; il soumet avec respect sa volonté à la volonté suprême . . . Après tant de bienfaits reçus de la bonté divine, ne recevrais je pas les maux que cette même bonté dispense ? Que sont ces maux, sinon des graces déguisées, des remèdes préparés par les mains de la bonté divine pour les usages les plus salutaires. Couple heureux, couple chéri, reçois mes derniers adieux ! Encore quelques jours de tristesse, & la tristesse ne fera plus. Et toi, jeune homme, permets-moi de t'appeler mon fils ; ton amitié, la part que tu as eu de mes malheurs, ne t'ont que trop acquis un tel nom ; ne crains pas de continuer ton récit ; c'est à moi, quand le ciel m'afflige, d'écouter & d'adorer.

A genoux autour du lit de votre épouse, poursuivait Amyntor, baignés de nos larmes, nous étions muets de douleur. Emilie leva sur moi ses regards mourans ; ensuite les tenant fixés & immobiles sur sa chère Théodore . . . Sauvez, sauvez ma fille . . . Elle dit, & se laissant aller entre ses bras tremblans, elle cède, sans pousser un soupir, au tranquille sommeil de la mort. Je vis mettre son corps dans une terre sainte ; je souhaitai

à son ame vertueuse une paix éternelle; je répandis sur son tombeau les larmes d'une piété sincere.

Que restoit-il à faire à l'honneur & à l'amour, sinon de fuir cette fatale demeure de la violence & de la mort. A l'heure de la nuit où l'ombre & le silence regnent sur toute la nature, la lune sur son déclin montoit d'un air lugubre vers le milieu de sa course; dans ce lieu propre à inspirer la terreur, sous cette caverne obscure où reposoit Emilie, j'apperçois ma Théodore seule, à genoux sur le tombeau. Saisit de ce respect, de cette terreur sacrée qu'inspiroient l'heure & le lieu, je plie en tremblant le genoux; sur la tombe de cette mere respectée, nous joignons ensemble nos mains; nous jurons par ce lieu redoutable, par le ténébreux empire de la mort, par la pâle dominatrice des nuits & par le superbe cortège de ces feux roulans qui brûlent à jamais autour d'elle, par cette froide poussière qui fut un être vivant, & sur-tout par la plus noble partie de cet être, cet esprit affranchi de ses liens, témoin invisible de nos sermens, nous jurons que ni le tems, ni le fort ne pourront rien sur notre constance,

que la main feule de la mort brisera des nœuds si sacrés & si doux.

J'emmene ma Théodore. Un navire caché par des arbres touffus nous attendoit au pied d'une descente rapide dans une baie inconnue. Nous partons. Mais , ô mon pere , comment pourrai-je achever mon récit ! L'océan se noircit , la tempête gronde , les voiles se déchirent , l'équipage est saisi d'effroi. Et ma chere Théodore ! Je la vois , je la vois encore ; je sens son cœur battre contre mon sein ; j'entends les vœux ardens qu'elle pousse au ciel pour moi seul ; j'approche mes levres de ses joues pâles & froides. Je conjure avec larmes , je prodigue l'or , j'engage les plus hardis matelots à sauver dans l'esquif ce précieux trésor. Je me prépare à la suivre. Dans ce moment une vague s'élève & l'engloutit avec moi. Mystérieuse providence ! Est ce mon fatal amour qui attire sur cette tête chérie les jugemens dûs à ma famille ? ou réservez-vous Amyn-tor à tous les traits de votre vengeance , à de plus affreuses tempêtes , à des années de mort ? La voix lui manque , sa douleur ne peut s'exhaler par des larmes ; ses bras étendus , ses yeux fixés au ciel offrent l'image du désespoir.

Le flambeau du jour, quoiqu'avancé dans sa course, répandoit encore sa lumière & sa chaleur. De douces vapeurs s'élèvent du sein des mers & forment bientôt un voile agréable qui tempere l'ardeur de ces feux qui brûloient la terre. Aurele conduit son hôte sous une grotte d'un marbre brut ; une eau pure en sort par deux sources abondantes ; elle s'enfuit en murmurant ; les zéphyrs y trempent leurs ailes. C'est-là qu'on peut attendre l'heure de la fraîcheur ; c'est de-là qu'on découvre l'isle entière. Le hameau, sa capitale, dont la paix & la santé sont les Dieux tutélaires, son territoire mêlé de champs & de pâturages arrosés de ruisseaux, son temple rustique, couvert de chaume, où l'orgueil n'entre jamais, où la piété seule offre des dons, se présentent à la vue.

Aurele promene ses regards ; il soupire & prend la parole. Tous les enfans de la terre naissent enfans de la douleur ; triste héritage qu'ils tiennent de leurs peres, & qu'ils transmettent à leur postérité. Chacun à sa portion de miseres. Jetez les yeux, Amyntor, sur cette vallée qui s'ouvre du côté de l'Orient. Amyntor obéit. Il voit avec étonnement neuf femmes chargées

d'instrumens champêtres , occupées à préparer la terre pour la moisson. Les unes l'ouvrent avec la bêche tranchante , & brisent les mottes à coup redoublés ; les autres marchent d'un pas mesuré , repandent en cercle devant elles les dons de Cérès. Les dernières traînent avec effort la herse pesante & couvrent le grain précieux.

Tu vois , reprend Aurele , dans la tâche pénible que fournit un sexe trop foible pour de si rudes travaux , tu vois ce que demande la dure nécessité. Douze fois elles virent le soleil se coucher depuis que leurs époux se furent exposés dans un esquif pour chercher la provision annuelle , en arrêtant dans leurs filets ces caravanes nombreuses qui , errant de rivage en rivage , viennent chaque année peupler nos golfes & nos bayes. Un orage furieux jetta tout à coup ces infortunés , en pleine mer , & plongea dans les larmes ce petit peuple de freres & d'amis. Aux approches de la nuit des débris de planches & de rames fracassées s'avancant avec les flots , vinrent mettre sous les yeux des preuves trop certaines du funeste naufrage qu'on ne faisoit encore que soupçonner ; un cri général

ral de douleur se fit entendre ; les rivages retentissent de lugubres accens ; ces femmes fondant en larmes passent les nuits sur les montagnes glacées ; leurs regards avides semblent vouloir parcourir la terre & les mers ; enfin, du sommet de ces montagnes élevées que tu apperçois , on vit paroître neuf feux , qui élevant leurs flammes dans les airs, sembloient le disputer par leur éclat à ces brillans météores qu'on voit errer dans une nuit obscure ; nous ne pouvions en croire nos yeux ; mais ces feux ayant reparu chaque nuit à plusieurs reprises , la joie , avec ses plus douces larmes & ses plus vifs transports , fit place à la tristesse ; elle étoit cependant troublée par d'accablantes conjectures. Comment délivrer ces malheureux enfermés sur cet écueil par les gouffres profonds de la mer dans une prison impénétrable ? Tout espoir de liberté leur avoit été enlevé avec leurs navires ! Quels secours leur donner contre les inévitables assauts de la misère ? Mais l'espérance est le soutien de l'homme malheureux. Vous voyez aujourd'hui ces épouses fidelles , que l'amour remplit d'une adresse & d'une force qui n'est pas naturel à leur sexe , s'occuper à

à l'envi dans ces champs des travaux de l'automne, & s'en occuper avec joie.

Amyntor, ému à ce récit, se rappelle la cruauté de son sort, la tristesse s'empare de lui; il quitte la colline sans y faire attention, porté ses pas incertains vers le rivage; la nature étale en vain la plus brillante scène; la beauté des lieux qu'il traverse, des milliers d'oiseaux remarquables par la richesse de leurs couleurs, par la gaieté & la douceur de leurs chants, le ravissant spectacle du soleil prêt à finir sa course, & dont les derniers rayons semblent se disputer la gloire de répandre l'or & la pourpre sur l'horizon qu'ils quittent à regret; tous ces objets frappent inutilement les yeux & les oreilles d'Amyntor. Son ame concentrée en elle-même est fermée à tout ce qui l'environne; son imagination blessée substitue à ces riens objets une scène de tristesse; il croit être sur des bords affreux habités par l'angoisse & le désespoir. Cependant, arrivé près de la mer, il leve enfin les yeux, & voit à quelque distance sortir d'un navire deux bandes d'inconnus, dont l'attitude & les gestes le remplissent d'étonnement. Descendus sur le rivage, ils se jettent tous ensemble à

genoux, tenant les mains levées vers le Ciel, ils le louent & le bénissent. Ils s'avancent ensuite à pas lents vers l'endroit où étoit Amyntor ; tout-à-coup il découvre au milieu de ces inconnus une jeune fille soutenue des deux côtés, se traînant avec effort, pâle, triste, rêveuse, telle qu'une personne abattue par la maladie, ou plongée dans la douleur la plus profonde. O pouvoir du Ciel ! s'écrie Amyntor, en élançant vers elle son ame & ses regards, c'est un songe... Non, il n'est pas possible... Mon sang se glace... C'est bien là son image... Trompeuse illusion !... Les Génies qui errent sur ce vaste Océan & qui habitent ces isles écartées, créent de pareils fantômes, & se plaisent à se jouer des malheureux... Ils ont revêtu cet Etre imaginaire de tous les charmes de ma Théodore !... Mais que vois-je ? Ses yeux étonnés se fixent sur les miens ; elle semble hors d'elle-même ; toutes ses forces lui manquent ; elle tombe ; il court il se précipite ; il reçoit dans ses bras le corps de son amante... C'est elle, c'est ma Théodore ! O puissance divine, bonté immense ! c'est ta main bienfaisante !... Mon amour... Ma vie !... Il verse des larmes,

son cœur est agité par la joie, le doute & la crainte; ses yeux se colent sur son amante. Ame de ma vie ! s'écrie-t-il avec transport, objet de toute ma tendresse & de tous mes desirs ! reviens , reviens à la vie & à ton amant. Chers amis , hâtez-vous de lui donner du secours ! O ma Théodore ! reveille-toi , c'est moi , c'est ton Amyntor qui t'appelle ! A ce nom puissant son ame se retrouve , elle revient des portes de la mort , elle leve en tremblant ses yeux sur Amyntor , & ferrant sa tête contre son sein , elle articule le nom de son amant ; l'excès de son bonheur inattendu , trop supérieur à ses forces , la fait retomber ; elle s'évanouit entre les bras d'Amyntor. Telle la rose nouvelle dont les rayons du matin ont fait éclore les charmes , se sèche & tombe fanée , aux feux brûlans du midi.

L'état de Théodore tenoit encore Amyntor dans la plus cruelle incertitude ; les inconnus étoient déjà de retour avec les secours qu'il leur avoit demandés : quelle surprise lorsqu'il reconnut cette troupe fidelle , ces braves matelots à qui il avoit confié sa Théodore ! Cette chère amante ouvre enfin ses yeux à la lumière ; &

comme au matin les premiers rayons de l'aurore font briller la pourpre où régnoit l'obscurité, une nouvelle vie vient la ranimer, & rendre à ses joues leur brillant éclat. Amyntor apprend des matelots qui l'avoient sauvée, comment la tempête les ayant jettés près de l'isle Borere, les neuf Insulaires qui y étoient depuis quelque tems prisonniers, s'étoient avancés au travers de mille périls, & après des travaux incroyables étoient venus à bout de les conduire de rocher en rocher, & d'écueil en écueil, eux & leur navire, jusqu'à cette côte fortunée. Amyntor ne peut en entendre davantage; ses sens, ses regards, son ame entiere se fixe sur la seule Théodore; il est transporté à l'ouïe des sons angéliques que sa bouche prononce. Amyntor, douce espérance de mon ame qui m'est rendue, toi qui fis tout mon désespoir & toute ma félicité, n'est-ce point une illusion? Suis-je encore sur la terre? Est-ce bien toi que ces bras tiennent embrassés? Mer profonde, rivages inconnus, lieux sauvages, puis-je m'en fier à mes sens? Oui, c'est lui, c'est lui-même, mon cœur le reconnoît : le souverain de mon ame vit encore! Mais je succombe à mes transports!

La joie & l'admiration qui charment mon ame lui deviennent fatales. O mon cher Amyntor, ferois-je arrachée de nouveau à la vie ? causerois-je à ton cœur de nouvelles allarmes ! L'excès de sa joie fait couler des larmes de ses yeux ; son ame oppressée en reçoit du soulagement.

Cependant, tel qu'un Ange tutélaire qui veille avec sollicitude sur le dépôt qui lui est confié , son jeune amant observe en silence, & avec une tendre inquiétude, tous ses mouvemens ; il ne s'occupe que d'elle ; il effaie de calmer ses agitations & de la préparer par degrés à de nouvelles émotions. Heureuse Théodore ! tu ne connois encore que la moitié de ton bonheur : que ton ame rassemble toutes ses forces, qu'elle soit en garde contre les saisissemens de la joie & les excès du ravissement. Apprends, mais calme tes transports, apprends que réfugié dans cette île, tranquille & plein de vigueur, ton respectacle pere vit encore. Modere-toi, j'en conjure ; le voilà , il s'avance vers nous... Elle dégage avec vivacité sa main de la mienne, & franchit comme un éclair l'espace qui la séparoit d'Aurele. Il la voit, il la reconnoît, il la considère avec étonne-

ment... Sa chere Théodore à ses pieds, à genoux devant lui ! il la prend dans ses bras , il la presse contre son sein. O mon pere ! O ma fille ! Ils ne peuvent prononcer que ces mots ; un silence énergique peint l'état de leur ame. Penchés sur le sein de l'un de l'autre , leur cœur semble disputer à qui l'emportera en reconnoissance envers l'Etre suprême ; la nature entiere prend part à cette scene attendrissante ; l'air , la terre & la mer semblent leur applaudir ; le ciel jette sur eux un regard de plaisir & d'approbation. L'âlegresse se répand dans toute l'Isle ; les cœurs pleurent d'amour & de joie.

Fin de la seconde & dernière Partie.

TABLE.

R ENSI, <i>Anecdote Japonoise.</i>	Page 1
Z EMIN ET G ULHINDY, <i>Conte Moral traduit de l'Allemand.</i>	43
L A F EMME P RUDE N TE, <i>Nouvelle traduite de l'Anglois.</i>	66
L INSUFFISANCE des principes de Vertu, ou les <i>Aventures de FIDELIA</i> , racontées par elle-même, & traduites de l'Anglois.	85
S ALACH, ou les <i>Dangers de l'habitude</i> , Conte Oriental.	137
É MILIE, <i>Nouvelle historique.</i>	149
L E S OLITAIRE, ou A MINTOR & T HEODORE, <i>Conte en vers traduit de l'Allemand.</i>	186

Fin de la Table.





